Numéro 1062 — 1er Février 1952

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE

POUR LES QUATRE-VINGTS ANS DE LÉAUTAUD

MERCVRIALE

GAZETTE

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

Nouveau tarif

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.800 fr.	2.300 fr.
6 mois	950 fr.	1.200 fr.

LE NUMÉRO : 180 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259-31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22 rue du Persil, Bruxelles, (un an : 330 francs belges, 6 mois : 170 francs belges, le numéro : 30 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni, 3e andar, Rio de Janeiro.

Au Canada, aux Messageries France-Canada, 5466, avenue du Parc, Montréal.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

JOURNAL LITTÉRAIRE
1949

(*Fragments*)

par PAUL LÉAUTAUD

Vendredi 14 janvier. — Ce matin, téléphone de Jean Denoël. Textuel : « J'ai vu Gide. Savez-vous ce qu'il m'a dit? Qu'il tient absolument à vous voir avant de mourir. Alors, qu'il se propose de venir vous voir à Fontenay. » Je dis à Denoël que c'est bien plutôt à moi de me déranger. « Non, non. Il tient absolument à vous voir chez vous. — Eh bien, alors, arrangez cela. — Bien. Alors, c'est entendu. On vous préviendra. »

Gide est-il si malade (le cœur), qu'il ait cet état d'esprit? Et tenir à me voir, moi qui ai eu, somme toute, malgré si longtemps que nous nous connaissons, si peu de relations avec lui? Je n'ai rien à lui dire, et lui pas davantage à moi. Souhaitons que cette idée de venir à Fontenay lui sorte de l'esprit.

Jeudi 20 janvier. — Déjeuner Malakoff. Jean Denoël m'a annoncé comme prochaine la visite de Gide. Décidément, je n'y échapperai pas.

. . . .

Denoël me parle de l'Exposition Suarès, qui s'ouvre demain à la Bibliothèque Doucet. Il ne sait s'il ira. Il me raconte qu'il y a un an ou deux, il est allé à La Varenne voir Suarès. Il en a rapporté une impression lamentable.

Pendant toute sa visite, Suarès n'a pas arrêté de déblatérer contre Gide, contre Claudel, contre Valéry, qui lui ont volé la place qui lui revenait. La récrimination qu'il débite chaque fois qu'il en a l'occasion et qui ne date pas d'aujourd'hui, il la débitait déjà dans ses déjeuners, chez Ambroise Vollard. Elle lui tenait au cœur. Ce qui m'éberlue le plus, et surtout dans les accès d'orgueil et de vanité de ce genre, ce n'est pas qu'on puisse penser ainsi sur soi-même, ce qui doit être fréquent chez beaucoup d'écrivains, c'est qu'on puisse l'exprimer, comme cela, publiquement, à des gens, sans avoir la moindre idée de ce qu'ils pourront en penser (et qui ne peut être que pitié et moquerie). Je le pense fermement, et j'ose me flatter de penser juste : il y a, dans la vanité à ce point, un fameux côté de sot.

Encore Denoël. Il va y avoir, dans je ne sais quelle galerie, une exposition Marie Laurencin. Il y aura, pour cette exposition, un catalogue. Ce catalogue devra débuter par une présentation de l'artiste. Denoël a parlé de moi à Marie Laurencin pour écrire cette présentation. Marie Laurencin a tout de suite approuvé. La propriétaire de la galerie a fixé les honoraires à cinq mille francs. J'ai refusé. J'ai dit à Denoël : qu'on me fiche la paix. Je ne connais rien à la peinture. Je suis incapable d'écrire un mot dans ce domaine. J'accepterais d'écrire cette présensation que je ne l'écrirai jamais. Qu'on me laisse tranquille!

. . . .

Rouveyre était au déjeuner. A table, ensuite dans le petit salon pour le café et les bavardages, ensuite encore avec moi dans la voiture me ramenant à Fontenay : je garde mon impression de rajeunissement.

Je n'ai qu'une chose heureuse, une seule : habiter seul ce pavillon loin de la rue, assez écarté des voisins, dans un silence presque complet.

Vendredi 21 janvier. — Inauguration de l'Exposition André Suarès à la Bibiothèque Doucet. Elle dure seule-

ment trois jours, aujourd'hui, demain et dimanche. J'y suis allé par égard pour Marie Dormoy —, elle m'a téléphoné à midi et demi pour s'assurer que je viendrai —, et par politesse à l'égard d'Alice Kampmann, devenue, à en perdre la tête, Mme André Suarès. Un étalage monstre de cabotinage. Innombrables portraits, dessins, photographies de cet homme qui s'était fait une tête d'hidalgo, moustache, barbiche, longs cheveux lui retombant sur les épaules, tout cet ensemble d'un noir d'encre, descendu tout droit d'une toile du Gréco. Etalage de lettres admiratives d'écrivains de tous rangs. Etalage de tous ses ouvrages, vrais livres et surtout petites plaquettes, et brochures de cet écrivain hors la vie, adroit dans les effets de style et les illusions de la profondeur, mégalomane de lui-même, ayant joué toute sa vie au solitaire, et rongé d'amertume à se voir ainsi si seul, et méconnu, presque oublié, et parfois s'oubliant à l'écrire (exemple, sa lettre à Georges Duhamel, quand celui-ci, après la mort d'Alfred Vallette, fut devenu directeur du *Mercure*, et qu'il me tendit après l'avoir lue : Tenez, Léautaud, lisez cela. Vraie lettre de mendicité littéraire) (1), n'arrêtant pas de déclarer, chaque fois qu'il en avait l'occasion, que des gens comme Valéry, comme Claudel, comme Gide, lui ont volé sa place, ont tout fait pour empêcher qu'il l'ait. Ces « Expositions » post-mortuaires sont d'un ridicule complet, même presque pénible, par leur caractère d'exhibitionnisme et d'artificiel. Dieu me garde d'être un jour le sujet d'un de ces étalages, autant que d'une « Société d'Amis ». La paix, la paix, la paix!

J'ai presque dit à Alice Kampmann ma façon de penser, surtout sur les écrits de Suarès à propos de la guerre de 1914 (son pamphlet contre Nietzsche) et sur ceux de 1939 (ses chroniques de la NRF, pleines des plus basses et grossières injures pour Hitler. Paulhan m'a dit à ce sujet : Encore lui en supprimions-nous la moitié), lui

(1) J'en donne la teneur à bien peu de chose près, dans les termes mêmes. « Alors, vous aussi, vous m'oubliez. Vous aussi, vous me dédaignez. Vous aussi, vous ne pensez pas à moi. Vous aussi, vous ne me connaissez plus. Vous aussi, vous oubliez que j'existe. »

disant qu'on peut s'en prendre à un ennemi, mais pas dans un pareil vocabulaire, et que des écrits de ce genre se retournent toujours contre leur auteur. Elle a été de mon avis sur ce point, sans en penser un mot, certainement.

Samedi 22 janvier. — J'apprends dans *Combat,* ce matin, que Suarès ne se prénommait pas du tout André, mais Félix Isaac. Cela lui eût si bien été : Isaac Suarès, et à sa littérature, cette littérature de placage, d'idéalisme frelaté et de fausse profondeur.

Mercredi 2 mars. — Ce matin, reçu le Bulletin d'une librairie qui me paraît être une véritable usine à Prix littéraires.

A la cinquième page, la reproduction photographique de leurs lauréats en groupe : Michel Robida (Prix Fémina), René Laporte (Prix Interallié), René Julliard, Jean-Jacques Gautier et Jean-Louis Curtis (Prix Goncourt), Françoise d'Eaubonne (Prix des Lecteurs), Maurice Druon (Prix Goncourt), Elisabeth Barbier (Prix du Renouveau Français), Pierre Fisson (Prix Théophraste Renaudot).

Modérons le jugement qu'ils méritent. Bons élèves, adroits fabricants, natures sans relief, quelque cupidité et guère de fierté, bien dans la ligne de la littérature d'aujourd'hui. Le vieux Goncourt l'a joliment fait dégringoler, la littérature, avec la fondation de son Prix. Il est vrai qu'il pensait surtout à la survie de son nom. Encore un qui avait le souci de la postérité.

Après cela, je n'irai pas par quatre chemins : un Prix littéraire déshonore un écrivain.

Jeudi 10 mars. — Déjeuner Malakoff. Je parle à Paulhan de l'article de Maurice Nadeau dans *Combat* sur André Dhôtel, qu'il présente avec de grands éloges, comme ayant écrit le roman dont il rend compte, selon des principes littéraires établis par lui, Paulhan. Je lui dis que c'est bouffon, ces écrivains qui se font un

« canon » et écrivent en s'y conformant scrupuleusement, on pourrait même dire studieusement, scolairement, et que ce n'est pas du tout cela écrire. Que, de plus, les belles phrases dont on fait un si grand éloge à André Dhôtel, ne constituent nullement l'intérêt d'un livre. Bien au contraire. Les belles phrases sont complètement sans intérêt. Egales à zéro. De tels livres, et ceux de André Dhôtel en premiers, sont des devoirs bien faits, rien de plus. Mieux vaut, et compte plus, un livre avec des défauts, de la vivacité, des expressions vivantes, sans enjolivements. Je lui raconte mes petites révélations à André Dhôtel, et ses chauds remerciements au déjeuner suivant. Il me dit que Dhôtel le lui a raconté avec une sorte d'émerveillement. Je dis encore à Paulhan, qu'à son âge, quand on n'a pas découvert soi-même ces choses, on est peu intelligent et bien dénué de sens critique.

Denoël me dit que Gide a eu une attaque, qu'il est très atteint par son état, qu'il reste huit jours sans se raser, qu'il l'a même prié de ne pas lui faire ses visites habituelles, qu'il préfère ne voir personne.

Rouveyre encore absent, toujours malade de sa grippe. Je dis : Eh! eh! nous allons peut-être avoir prochainement un enterrement. L'assemblée suffoquée de ce propos.

Visite médicale du Maréchal Pétain. Bêtise, bassesse, médiocrité, sécheresse d'âme, lâcheté politique.

Mercredi 23 mars. — Ce pauvre André Dhôtel vient encore de rater un Prix, le Prix Cazes, de 30.000 francs. Il y a tout de même, comme cela, de temps en temps, un peu de justice littéraire. Le lauréat est François Raynal. *Combat* donne son portrait. C'est certainement le même que le Raynal qui donnait de temps en temps au *Mercure* une Chronique régionaliste.

Vendredi 25 mars. — Lu tantôt, à la Bibliothèque Doucet, les pages supprimées dans la *628 E 8* de Mirbeau, sur la mort de Balzac. C'est purement inventé. Mirbeau le donne à entendre dans les premières lignes. On a

raconté qu'il s'est passé à ce moment des choses extraordinaires, affreuses, sans donner aucun détail. Alors, l'imagination travaille, s'échauffe, s'exalte, on est porté à inventer, à ajouter, à supposer plus, certainement, qu'il n'y en a eu. Préambule, précautions, hypothèses, ça et là de petits traits ayant l'accent de choses vraies, très adroit. C'est bien de Mirbeau, et tout le morceau est bien, et de façon éclatante, dans sa manière. Jusqu'à l'abus, avec complaisance, des détails scabreux. Il n'y a pas de doute pour moi : c'est encore du roman.

Quand je suis allé voir Mirbeau, avenue du Bois de Boulogne, justement comme il écrivait la *628 E 8*, il venait d'écrire une page, qu'il me lut, sur Camille Mauclair, « Oui, cher Monsieur Mauclair... de la lune », debout, marchant d'un bout à l'autre de son cabinet, écrivant sur un haut pupitre.

Ces écrivains qui écrivent en marchant, en parlant tout haut ce qu'ils écrivent, comme pour s'exciter, ce qui doit en résulter. Certainement ils doivent mimer ce qu'ils écrivent, jouer leurs personnages. Par exemple, s'il s'agit d'une conversation, je vois très bien Mirbeau mimer, jouer, visage et gestes, les propos qu'il rapporte, ou prétend rapporter, du peintre Gigoux.

Lundi 28 mars. — *Combat* annonce la mort de Mardrus, à l'âge de quatre vingts ans. Je le revois, comme si c'était hier, tel que je l'ai connu, très brun, basané, un peu la physionomie d'un levantin, jusque même un peu dans son accent. Comme tout cela est loin. Je me rappelle notre rencontre, place de la Concorde, devant le Ministère de la Marine, à l'époque qu'il venait d'épouser la poétesse normande Lucie Delarue devenue Lucie Delarue-Mardrus, et qu'il me confia qu'il se garderait bien de la toucher (consommer le mariage), de peur de l'abîmer, belle comme elle l'était.

Valéry avait fait de nombreuses démarches au Mercure pour faire éditer sa traduction des *Mille et Une Nuits*. Il n'eut aucun succès. Cette traduction parut à la *Revue Blanche* et eut grand succès. Valéry fut tout un temps

à plaindre le Mercure pour son manque de sens commercial.

Lundi 18 avril. — « Cette âme angélique dans un si beau corps a quitté la vie en 1855. » (*Souvenirs d'égotisme*) à propos de Métilde. Quel côté calicot il faut avoir, et quelle dose de cette idéalisation toujours si bêbête sous les effets de l'amour, pour prêter une âme angélique à une femme, et encore plus dans le cas présent, étant assez clair que cette Métilde se moquait de lui. Et d'autre part, quel manque de délicatesse, quelle grossièreté, quelle vulgarité (et quel dégoût cela me donne), pour se prêter à la partie à plusieurs, sur la même femme, chez cette dame Petit, patronne d'un établissement qu'elle avait monté, avec l'argent prêté par un ancien amant, ami de Stendhal. L'un et l'autre m'ont toujours, et plus encore aujourd'hui, beaucoup désenchanté sur son compte. J'ajouterai ses façons de parler de la possibilité de « baiser une comtesse » (Campagne de Prusse), et ses façons de commis voyageur, en compagnie de Mérimée, à la bonne Mme Ancelot. Stendhal, au fond, était resté très provincial, très Café du Commerce, et les plaisanteries les plus grossières devaient être pour lui très spirituelles. Il y avait chez l'un et l'autre un certain fond de vulgarité.

Dimanche 22 mai. — Curieux état d'esprit. Depuis quelque temps, et de plus en plus, hostilité à l'égard de tout, choses et gens, et cela, avec grande jouissance. Je m'en rends bien compte : je m'enfonce de plus en plus dans la solitude. Les lettres qu'on m'écrit, en moyenne deux par jour, m'assomment. Il m'arrive de ne pas les ouvrir. Je mets des semaines à y répondre, — quand j'y réponds. Je refuse les invitations. Je m'assomme en société. Impatience, fatigue des conversations. Je trouve toujours que les gens sont longs et embrouillés. Même quand Fanny vient, généralement le dimanche, je voudrais qu'elle s'étende nue sur le lit, pour le plaisir de la vue, et quelle se taise, — et j'ai bien tort d'écrire cela, qui me fait encore plus sentir qu'il n'en est rien,

Lundi 23 mai. — L... disait à une très jolie femme avec laquelle il se trouvait : Ah! Madame, je voudrais bien être votre fils, parce que je serais passé...

Je viens de trouver un; dans une de mes *Chroniques dramatiques* (second volume, page 67). Je tiens à le dire ici : dans mes écrits publiés, tout; est une fantaisie de typo, ou une faute laissée par moi. Il y a longtemps que je tiens ce signe de ponctuation comme n'ayant aucune signification.

Curieuse façon d'apprécier la littérature. Maurice Saillet reconnaît à François Mauriac un autre talent que Georges Duhamel. Il n'en préfère pas moins Georges Duhamel, qui a, à ses yeux, le mérite d'être un homme de gauche, et méprise (c'est son mot) François Mauriac pour sa tendance contraire. Maurice Saillet me paraît avoir toutes les qualités d'un bon démagogue. Il m'a dit un jour ce mot, à mon avis d'une sottise sans borne : Tout homme devrait naître pauvre. Ce qui est assez curieux, avec le goût exclusif qu'il a pour des écrivains d'exception, donc nullement tournés vers le peuple.

. . . .

Vendredi 17 juin. — J'ai trouvé aujourd'hui au Mercure mon exemplaire « de luxe » du livre que Gide vient de publier : *Feuillets d'automne.*

Je l'ai lu ce soir. Il réunit des articles, souvenirs, publiés çà et là, notamment les pages qu'il a données pour le numéro 1.000, dans lesquelles il m'a si bien traité. Il est bien dommage que tous ses livres ne soient pas écrits de ce style simple, clair, usé, naturel.

J'ai demandé à M. Hartmann comment il se fait que Gide a donné ce livre au Mercure. M. Hartmann m'a dit qu'il y a là l'accomplissement d'une promesse que Gide avait faite à Vallette et qu'il a voulu tenir avant de mourir.

Lundi 27 juin. — Ma vie actuelle est si plate, si attristée, par une malchance d'un certain ordre, je suis plus que jamais, si désenchanté de tout, mon travail même m'intéresse si peu. Il a fallu qu'il m'arrive ce chagrin.

Les romans d'aujourd'hui, par le peu que j'en connais, à en juger aussi par les comptes rendus des critiques, n'ont plus les grands sujets des romans d'autrefois, à s'en tenir même seulement de Balzac à Duhamel.

Dimanche 26 juin. — Je l'ai noté. Gide a quitté la clinique de Nice où il était un peu question d'une opération. Il est allé se reposer à Saint-Paul de Vence. Se reposer? Il y travaille, avec Marc et Yves Allégret, et Jacques Prévert, à l'adaptation des *Caves du Vatican* pour le cinéma. A ce propos, je ne me suis pas gêné pour le dire ces derniers temps, je suis choqué de voir Gide, un véritable écrivain, ayant écrit une œuvre qui compte, qui est riche, qui n'a aucun besoin de gagner de l'argent, — à moins qu'il trouve qu'il n'en a pas encore assez — et arrivé à l'âge qu'il a, s'intéresser à ce point à ce genre de spectacle bas et frauduleux qu'est le cinéma, jusqu'à y porter une de ses œuvres. C'est pour moi une vraie dégradation, égale à mes yeux à celle de ces écrivains qui vont dans des magasins de nouveautés ou des boutiques de libraires, vendre leurs livres, avec dédicaces à tous les premiers venus qui se présentent. M. M., venue tantôt, me raconte sur cette affaire des *Caves du Vatican* pour le cinéma : Il s'est produit un dernier accrochage entre Gide et ses trois collaborateurs. Il est venu à l'esprit de ceux-ci que c'est un travail peu recommandable, et même à éviter, surtout avec la jeunesse d'aujourd'hui, que de porter à l'écran — comme on dit —, l'épisode des *Caves du Vatican* où Lafcadio, dans un train de chemin de fer roulant à grande vitesse, jette par la portière son compagnon de compartiment, uniquement pour voir la sensation que ce crime mettra en lui (l'acte gratuit), invention de cet écrivain épileptique et dément, le russe Dostoiewsky. Ils ont donc pris le parti de mettre cela sur le compte d'une jalousie amoureuse, l'acte n'étant plus alors que celui d'un homme jaloux qui se débarrasse de son rival. Gide n'a rien voulu entendre, s'est fâché, a menacé de renoncer à ce travail d'adaptation, a dit à ses collaborateurs qu'ils dénaturaient

son œuvre, et a exigé que l'acte du wagon soit maintenu dans sa véritable signification, son véritable caractère.

. . . .

Dimanche 3 juillet. — Dans le *Monde* d'hier au soir : *Des Prières pour la pluie. — Mgr Roland Gosselin, évêque de Versailles, demande à ses diocésains, en raison de la persistance d'une sécheresse dommageable pour les récoltes, de s'unir à lui afin de prier pour obtenir la pluie. Ces prières dureront huit jours.*

C'est un monde de voir de pareilles choses à notre époque. Cela vaut les prières devant le parvis des églises, au début des risques de défaite de la dernière guerre. D'autre part, ce ne sont partout, à chaque instant, à la moindre occasion, que kermesses, bals, expositions de tableaux en plein vent, fêtes spéciales par rues ou par quartiers, visites avec conférences dans les musées, ou dans les quartiers du vieux Paris, galas dramatiques, musicaux, ou de ballets. Les cabotins et cabotines du théâtre et du cinéma tenant la vedette dans les journaux, les grandes villes de province suivant de leur mieux le mouvement. On n'a jamais vu un pays vaincu, ruiné, une partie de ses territoires en ruine, colonisé et exploité par une nation étrangère (qui n'est venue à son secours que dans cette intention), s'amuser autant. On se rappelle le mot de Frédéric le Grand, l'ami de Voltaire : « Les Français peuvent recevoir la pire des râclées, ils rient toujours. »

En plus, l'apothéose de l'homosexualité, le marquis de Sade devenu le patron de la jeunesse littéraire, François Mauriac ouvrant une enquête à ce sujet, recevant en majorité des réponses de disciples de cet étalage de tous les faits et plaisirs du sexe. Tout cela rappelle le Directoire après la Révolution, et, en remontant plus loin, la fin de la république romaine.

A propos de l'Amérique prenant de plus en plus possession de l'Europe occidentale, s'y installant de plus en plus, j'ai oublié de noter ceci. Il y a environ un mois,

j'ai reçu la visite d'un jeune étudiant américain, qui prépare une thèse sur le Théâtre de l'Œuvre, fondé par Lugné-Poe. Comme nous parlions de la guerre, de ses suites, de la politique d'extension de l'Amérique en Europe, de ce qu'on peut craindre aussi de ses agissements, nouvelle guerre possible, il me dit : « L'Europe sera ce que voudront qu'elle soit les hommes d'affaires américains. »

. . . .

Ma montre encore détraquée, le remontoir tournant à vide. Une première fois, il y a quelques mois, l'horloger Racine, rue Rameau, me l'a gardée huit jours. Quand je l'ai reprise, un petit déclic se produisait en la remontant. Il m'a assuré que ce n'était rien. En moi-même, je n'étais pas de son avis. J'avais raison. Mark Twain l'a bien dit : Quand vous confiez une montre à un horloger, elle est perdue, je ne suis pas loin d'ajouter : peut-être intentionnellement.

C'est la montre du « Bailli », qui l'avait depuis sa jeunesse, achetée 50 francs (temps heureux), et que le « fléau » m'a donnée à sa mort.

Lundi 18 juillet. — Le peintre Compard, ami de Sacha Guitry, qui est venu, envoyé par lui, faire deux portraits de moi, un genre de peinture affreuse, m'a écrit, il y a un bon mois, pour me demander lequel des deux je préfère, celui qu'il m'a laissé ou celui qu'il a emporté. Je n'ai pas répondu.

Le peintre Heuzey, qui a fait, de son initiative, dans son atelier du Quai Conti, deux portraits de moi, que je n'ai pas vus, — il a fait aussi les portraits en pied de Billy et de Rouveyre —, m'a fait envoyer une invitation à participer à l'offre de son épée d'Académicien, venant d'être élu comme tel à l'Académie des Beaux-Arts. Je n'ai pas répondu.

Cette charmante peintresse, Mlle Lefèvre, qui a fait elle aussi, pourquoi? je n'en sais rien, un portrait de moi, celui-là peut-être si ressemblant que je le détruirai pour ne pas me voir, est venue en mon absence, il y a

une dizaine ou quinzaine de jours, m'apporter un petit panier de gâteries. Je ne lui en ai pas écrit un mot.

1° Tous ces peintres n'ont pas l'air de se douter qu'une esquisse a cent fois plus d'intérêt, même pictural, qu'un portrait complet, prétendûment fidèle, et que même un simple dessin peut être autrement expressif. Un seul exemple à leur donner suffirait : Rouveyre.

2° Tous ces gens qui tiennent et s'offrent à faire mon portrait, m'assomment. D'abord, je suis arrivé à un âge auquel il est préférable de ne pas se faire portraiturer. C'est assez de ce qu'on est devenu, et de le voir dans sa glace, sans en avoir des reproductions. Ensuite, ou ils viennent m'encombrer chez moi, ou il me faut aller chez eux prendre la pose. Ce qui m'assomme encore plus.

D'où mon manque de civilité. Moyen grâce auquel j'espère ne pas les revoir et même ne pas avoir de leurs nouvelles.

Une belle histoire pour compléter cette galerie. C'est mon portrait (dessin), par le peintre Henri Matisse, sur son désir, auquel je me refusai d'abord, et ensuite dus me soumettre, mon refus ayant été, paraît-il, lui faire une grossièreté. Quand, après bien des séances de pose, et bien des croquis (que je me refusai à voir, Rouveyre présent, et presque agenouillé dans ses propos d'admiration), il fut fait, d'un coup de crayon, quelque chose comme un croissant de lune sur une feuille de papier, et que j'emportai cette merveille, je jurai bien qu'elle n'entrerait pas chez moi. Je la confiai à une tierce personne. Après quelque temps, la reprenant, je la fis expertiser. 42.000 francs. En deux jours, vendue. Pas pour l'argent. Pour une autre satisfaction : n'avoir pas chez moi une pareille aberration. Il paraît, au dire de la tierce personne ci-dessus, qui aurait bien préféré ne pas me la rendre, et que je finisse par n'y plus penser, pour la même opération, que je me suis « conduit comme un misérable », que j'ai commis là une « action abominable ». Moi, je ne trouve pas du tout.

Lundi 8 août. — Je continue, chaque fois que je le juge utile, que cela peut donner quelque chose, à m'enquérir du Chinois, à questionner les gens. Chaque fois que je vois un chat noir, de son aspect, je l'appelle : Chinois! Toujours aucun résultat. Qu'a pu devenir ce malheureux être, qu'a-t-il pu lui arriver? Lui, je ne cesse de le répéter, si méfiant, si prudent.

Mardi 30 août. — J'ai terminé tantôt le tri dans mes dossiers de vieux papiers, étant passé hier, après ceux se trouvant dans les pièces du premier, à ceux se trouvant au rez-de-chaussée, manuscrits, notes, lettres, coupures de journaux, j'ai bien mis au feu dans ce jardin douze ou quinze fois le volume de ce que j'ai gardé.

J'y ai même mis le manuscrit d'un texte complet de *In Memoriam* sans intérêt, et qui m'agaçait rien qu'à le voir dans sa chemise.

Il y a quelque chose des préparatifs d'un départ dans toute cette mise en ordre de papiers. Espérons tout de même que le « départ » n'est pas pour demain.

J'ai profité de cette opération pour mettre au feu, après les avoir découpés de leurs châssis, mon portrait Compard, regrettant de ne pas avoir le second, et mon portrait Lefèvre.

Il s'en est fallu de bien peu que j'y mette également tous les dossiers du *Journal*, dont le travail, les soucis de sa publication, maintenant, ou quand je n'y serai plus, et par qui? m'assomment de plus en plus, sans compter mon doute de son intérêt, après si longtemps.

Lundi 12 septembre. — Dans *Combat*, une citation d'un article de Fernand Caussy, dans le *Populaire*, le journal d'un parti, pour moi, complètement méprisable. Il établit la comptabilité du salaire actuel des « travailleurs » (qui ne travaillent pas tous), et des bénéfices du patronat, lesquels seraient, au regard de ce qu'ils étaient avant guerre, pour le premier au coefficient 9 1/2, pour les seconds, au coefficient 44. Ce pauvre Caussy, qui a bien déchu de ce qu'il était au temps de notre

jeunesse, qui est devenu un parfait démagogue, ne parle pas, bien entendu, des dépenses des dits « travailleurs » chez le mastroquet et au cinéma ni des dépenses de leurs dames chez le coiffeur. Il ne dit rien non plus des responsabilités, des risques des seconds, que n'ont en rien les premiers. Je suis bien démangé de l'envie de lui écrire pour le féliciter de sa transformation. Je me retiens. J'aurais bien plaisir à le rencontrer pour le faire verbalement.

On peut être démocrate quand on est jeune — pour ma part, je ne l'ai jamais été, — mais je tiens que l'expérience, les réflexions sur la société doivent vous amener à un revirement complet.

Pauvre Caussy! Après avoir écrit sur Laclos, Sénac de Meilhan, le Prince de Ligne, la *Correspondance* de Voltaire, publié d'eux des textes accompagnés de commentaires d'un vrai lettré, le voilà qui s'occupe de la « misère ouvrière », que tous les faits, moraux et matériels, démentent, et qui n'est que du *blabla* pour les journaux soucieux de la clientèle. Il a fait à l'envers le chemin de l'esprit : au lieu de monter, descendu.

Mardi 13 septembre. — Hier, mariage dans une localité du midi — où ils sont les hôtes du prince Charles de Bourbon-Parme, frère de l'impératrice Zita, épouse du dernier empereur d'Autriche, — de la princesse Elisabeth Charlotte de Habsbourg et du prince Henri de Lichtenstein.

A l'époque à laquelle nous sommes, la domination politique, sociale, économique du monde ouvrier, aux mains de la pire racaille de meneurs et d'excitateurs, rejette fortement en esprit vers l'aristocratie de quelque nationalité qu'elle soit, qu'il y a toujours eu même avant 89 en France, ces grandes qualités de générosité et y joignant des agréments, de manières et de ton, qui sont bien disparus.

On peut penser que les beautés de la Libération et de la dégringolade politique et sociale dans laquelle nous

sommes, ont détaché beaucoup de Français de la démocratie.

Qu'on songe à ce mot de Poincaré, sur la fin de sa vie, « Ce fut peut-être une faute de guillotiner Louis XVI »!

. . . .

Jeudi 29 septembre. — Dans un *Figaro Littéraire*, courte biographie, mais qui paraît complète, de Lawrence, l'auteur de *L'Amant de Lady Chatterley*. Grande sympathie pour cet homme, qui vivait en sauvage, ignorant ses voisins, tenant lui-même sa maison, lavant son linge, faisant son marché, sa cuisine, lavant sa vaisselle, faisant ses raccommodages, le ménage de son intérieur, et auteur de ce livre impudique, charmant de tout point. Les Anglais, quand ils sont pittoresques, le sont pour de bon. Ce souvenir de ce livre, rappelé par cette lecture, m'a redonné le goût de laisser dans mon journal certains morceaux.

Samedi 1er octobre. — La Revue *Adam*, Elégance Masculine, haute gentry, messieurs et dames, avec de nombreuses illustrations, donne des photographies de chasse et de chasseurs de marque. L'une montre trois de ces messieurs auprès de leurs trois cents victimes (perdreaux, ou faisans, on distingue mal). Un autre de ces messieurs, qui porte le nom d'un apéritif connu, portant de chaque main un faisan qu'il vient d'abattre. Un autre, se livrant à la chasse aux grouses, en train de viser. Dans un autre numéro, six de ces tueurs, l'air satisfait d'eux-mêmes, réunis devant une penderie de plus de quatre cents faisans, victimes de leurs exploits. Une autre photo de ce numéro qui montre un autre de ces messieurs, tout heureux et souriant de son « record » : deux cent quatre vingt douze perdreaux en une seule journée.

Dégoût et mépris pour tous ces personnages.

(à suivre)

LÉAUTAUD MON VOISIN

par ADRIENNE MONNIER

Nous fûmes voisins, Léautaud et moi, pendant vingt-six ans, de 1915, année de mon établissement rue de l'Odéon, à 1941, année de son départ du *Mercure*.

Voisins en bons termes, tout compte fait. L'humeur bourrue qu'il me montra souvent n'était pas particulièrement destinée à moi, c'était l'humeur qu'il réservait à tout le monde. Je fus toujours aimable avec lui, comme avec tout le monde. A chacun sa facilité! Dès nos premiers contacts, je vis qu'il était un original, un misanthrope; cela m'inspira beaucoup d'estime, d'autant plus que je le voyais circuler au *Mercure de France* comme l'esprit familier du lieu — et Dieu sait le respect que j'avais pour le *Mercure* de Vallette.

Comment ne se serait-il pas amusé à me rabrouer, moi qui montrais tant d'enthousiasme pour la poésie dont il était, lui, si bien revenu. Oui, en 1915, 1916, il était déjà rassis (à mes yeux tout au moins), très loin des *petits livres ridicules* qui contiennent des vers ou des proses à allure poétique.

J'ai raconté, dans ma Gazette de janvier 40, comment il avait douché l'idolâtrie que je manifestais alors pour Claudel et pour Gide. Je lui ai attribué deux phrases qu'il a nié avoir dites (dans le numéro du *Mercure* de mars 40), mais ces phrases, je maintiens qu'elles sont sorties de sa bouche. Pourquoi aurais-je inventé ça plutôt qu'autre chose? Sa défense n'est, d'ailleurs, pas très sérieuse. A propos de la phrase sur Claudel que je rapporte : « Ah!

non, pas de ce type-là, il va nous ramener les curés! » il déclare qu'il n'a pu s'exprimer de cette façon, les mots *type* et *curé* n'étant pas de son vocabulaire. Mais curé n'est un terme ni d'exception ni de dénigrement, c'est une façon correcte de nommer les gens qui sont curés. Voudrait-il, comme une vieille demoiselle que je connais, les appeler « ces messieurs prêtres »? — Quant à *type*, j'ai vu le mot trois fois dans les *Entretiens*, une fois en particulier, à propos de Charles-Louis Philippe dont il dit : « C'était le type le plus rigolo qui soit. » — Alors!

Il y a un souvenir que je n'ai pas conté en 40, je vais le faire maintenant, on va bien voir s'il va encore soutenir que ce n'est pas vrai.

Tout à fait au début de ma librairie, n'ayant ni les moyens d'acquérir beaucoup de livres ni ceux de faire construire beaucoup de casiers, et le mur de gauche au fond de la boutique se trouvant vide, j'avais mis, à la fois pour le garnir et pour l'orner, une petite table ancienne (achetée dans quelque foire aux puces) et au-dessus un pastel ovale.

Ce pastel avait été découvert par une cousine de ma mère dans le grenier de la maison qu'elle habitait alors 1, rue de la Harpe. Il représentait, d'une jeune femme nue, le haut du corps : tête, épaules, seins, ventre même, mais pas plus bas. Tout ça dans une bonne dimension, un peu plus petite que nature, les deux tiers environ d'une taille normale.

Pastel ravissant, il faut le dire. La jeune femme est assise sur un fauteuil, la tête appuyée sur un coussin, avec un air à la fois enjoué et langoureux, la bouche entr'ouverte, la prunelle un peu noyée. Les seins sont adorables, la peau est traitée à ravir, blanche, fine, doucement veinée. A première vue, on pense à une chose du dix-huitième siècle, une étude faite d'après nature en vue d'un tableau, elle a la grâce de ce temps.

En regardant mieux, on voit que ce pastel pourrait être aussi bien du dix-neuvième; la coiffure de la femme est naturelle, un peu tombante et n'a pas le retroussé du

siècle de Watteau. — Bécat, mon beau-frère, pense qu'il est du dix-neuvième parce qu'il est fait sur du papier Ingres, papier qu'on n'employait pas auparavant. Il a indiscutablement raison. Toujours est-il qu'on en est réduit aux hypothèses, puisqu'il n'y a pas de signature, et je ne me suis jamais donné la peine de le faire examiner par un expert.

Mais je le répète, il est ravissant, il charme tous les regards. — Ma cousine voulut s'en séparer parce qu'elle avait deux petits garçons et qu'elle craignait qu'en grandissant, ils ne prissent de mauvaises idées en regardant cette jeune personne dévêtue et trop gentille; par ailleurs, elle avait un mari des plus volages et elle pensait aussi qu'il était bien dangereux de laisser un tel tableau sous ses yeux. J'abondai dans son sens, pris le pastel et lui donnai en échange un miroir chinois incrusté de nacre. Voilà donc comment ce pastel était venu entre mes mains.

Léautaud vint très tôt me rendre visite à la librairie. Il m'avait vue au *Mercure*. Peut-être savait-il, par M. Blaizot le caissier, que j'avais acquis et pris pour base même de mon fonds tous les ouvrages de leur catalogue.

Dès sa première visite, il tomba en arrêt devant le pastel et me demanda si je ne voudrais pas l'échanger contre un Marie Laurencin qu'il possédait.

Je fus invitée à venir au *Mercure* examiner le Marie Laurencin. C'est à cette occasion que, pénétrant dans son bureau, je pus voir des morceaux de pain, en quantité, qui séchaient par terre sur des journaux. Il m'apprit que ce pain était destiné à la nourriture des nombreux chats et chiens qu'il avait recueillis. — Le Marie Laurencin était pendu au mur, à droite d'une fenêtre; il représentait une figure de femme aux traits aigus, au regard mélancolique et inquiet. Je ne me souviens pas que Léautaud m'ait dit alors qu'elle avait voulu faire là son portrait. Je le trouvai très joli, très attachant, mais sans hésitation j'exprimai le désir de garder mon pastel.

Léautaud, dans ses *Entretiens* avec Robert Mallet, parlant de ce portrait de Marie Laurencin, dit qu'on lui

avait offert plusieurs fois de l'acheter un bon prix et qu'il n'avait pas voulu s'en séparer. Il est possible que l'offre d'échange faite à moi ait été une sorte d'expérience, pour voir ce que j'allais faire et ce que j'allais dire. Il pensait sans doute qu'étant donné mon goût pour les œuvres nouvelles, je ne pouvais manquer d'en raffoler. Peut-être, si j'avais accepté, aurait-il dit : « Non, à la réflexion, je tiens à le garder. » — C'est très possible.

Par la suite, nous reprîmes, Léautaud et moi, nos relations de simple voisinage, nous disant bonjour quand nous nous rencontrions. Je le voyais souvent descendre ou monter la rue de l'Odéon avec son sac à provisions pareil à celui d'une ménagère. Je le retrouvais parfois dans la grande boulangerie du carrefour où il faisait immanquablement son petit effet, à la fois par son costume et par l'accent des quelques mots qu'il lui arrivait de prononcer. Son costume m'a toujours paru naturel, plus naturel même que celui de la plupart des gens, il n'est excentrique que par son indépendance. Pendant la dernière guerre il fut plus remarquable que jamais, avec un pardessus couvert de grandes pièces cousues en toute simplicité, avec un bonnet serre-tête sous son chapeau, comme je fais moi-même pour me tenir la nuque et les oreilles au chaud.

Sa façon de parler n'est pas si simple, elle est théâtrale, non pas dans le sens péjoratif, mais dans le bon sens : il parle comme un acteur, c'est-à-dire un homme qui a une diction étudiée et le sens des effets — cela, il l'a bien prouvé dans ses *Entretiens*, quel excellent comédien !

Dans le cours de l'année 1929, il vint me voir plusieurs fois à la librairie; il préparait alors la réimpression des Morceaux choisis des *Poètes d'Aujourd'hui*. Il avait besoin de quelques ouvrages épuisés que j'avais en bibliothèque, je les lui communiquai avec empressement, toujours charmée de le voir et d'entendre ses boutades.

Je fus agréablement surprise, lorsque les volumes parurent, de les recevoir en service de presse avec une dédicace me remerciant de ma « très gracieuse obli-

geance ». Je ne m'attendais certes pas à cela; j'avais et j'ai toujours un peu l'impression qu'à part ses bêtes, Vallette et deux ou trois personnes choisies suivant l'humeur, il met tout le monde dans le même sac.

Je fus encore plus surprise, mais cette fois désagréablement, en lisant peu après, dans la notice sur Paul Valéry (dont je ne doutai pas qu'il fût l'auteur), les lignes réservées à ma librairie. J'aurais dû être flattée pourtant. N'y disait-il pas que tout ce dont Valéry avait bénéficié : célébrité, éditions hors de prix, Académie, etc..., que tout donc était parti de « cette simple et charmante boutique : Aux Amis des Livres »; oui, concluait-il, « il doit tout à une libraire ».

Evidemment, c'était moins dit pour me flatter que pour faire enrager Valéry.

Toujours est-il que je lus ces lignes avec désolation, avec épouvante. C'était tellement exagéré! Et puis, surtout, comment Valéry allait-il prendre cela? Je pensai aussitôt qu'il ne mettrait plus les pieds chez moi, qu'il croirait que je m'étais vantée idiotement — moi qui savais si bien ce que je devais en cette histoire à Fargue, à Gide, à Larbaud, à Arthur Fontaine, à tant de bons amis qui m'avaient aidée à faire de ma maison un des berceaux de la gloire du poète, je dis bien : *un* des berceaux, car il y en eut d'autres!

J'en fus quitte pour la peur. Valéry vint me voir à quelque temps de là, aussi naturel et gentil que d'habitude; nous ne fîmes pas la moindre allusion à la notice des *Poètes d'Aujourd'hui;* il se montra par la suite, à l'égard de ma maison et de moi-même, de plus en plus confiant et amical. Il n'y avait pas de raison de garder rancune à *ce* Léautaud qui s'était montré, pour une fois, si galant — et peut-être convenait-il, après tout, de respirer le parfum des fleurs qu'il m'avait offertes.

En 1940, aux premiers jours de l'Occupation, nous nous sommes rencontrés, Léautaud et moi, d'une manière assez drôle. Je ne sais s'il a noté la chose dans son Journal mais je l'ai notée, moi, à la date : Mercredi 19 juin.

J'étais partie le matin vers 11 heures, j'avais pris

le métro jusqu'à l'Etoile, fait le tour de la place, puis, décidée à rentrer à pied, descendu les Champs-Elysées où il y avait de grands défilés de troupes. Au rond-point, musique militaire. Place de la Concorde, devant le Crillon, autre musique. Pris la rue Royale jusqu'à la Madeleine, les grands boulevards jusqu'à l'Opéra, regardé avec curiosité le Café de la Paix, ouvert, avec sa terrasse pleine d'officiers. — Aux Champs-Elysées, Le Fouquet, Le Triomphe et quelques autres cafés aussi étaient ouverts. L'avenue de l'Opéra, que je descendais maintenant, avait tous ses magasins fermés. A la hauteur de la rue Sainte-Anne, rencontre de Léautaud qui, lui, remontait l'avenue, avec son sac à provisions. Je fais à son intention le salut militaire français, il porte la main à son chapeau et me dit en désignant la chaussée où circulent des motos et des side-cars allemands : « Eh bien, c'est du joli. » Je lui réponds sans m'arrêter et en riant malgré moi : « Oui, c'est du beau. » — L'avenue de l'Opéra était vide de tout piéton, il n'y avait que nous deux sur les longs trottoirs qui joignent la place de l'Opéra à la place du Théâtre-Français, il était d'ailleurs midi passé, je ne sais pas où il allait, moi je rentrais à la maison après avoir fait le petit tour que j'ai dit. Il faisait un temps superbe.

Nous n'avons jamais ni l'un ni l'autre rappelé cette aventure dans les propos qu'il nous est arrivé d'échanger par la suite. Cependant, nous aurions pu le faire avec bonne humeur, car j'ai l'impression que nous nous entendons mieux qu'autrefois; ce n'est pas que je partage maintenant ses façons de penser (qui sont peu partageables), mais j'apprécie de plus en plus sa manière d'être. Ce qu'il a montré de lui dans les *Entretiens* — conduits avec tant d'adresse par Robert Mallet — est irrésistible. C'est un merveilleux bonhomme. Même, et surtout, sa mauvaise humeur est savoureuse : c'est qu'il ne se donne pas tant en spectacle aux autres qu'à lui-même. Il y a en lui un mélange de fantasque et de sagesse qui est peut-être unique dans notre Littérature. Un détail m'a enchantée, c'est quand il explique

ou plutôt qu'il n'explique pas pourquoi il a appelé son Journal : *Journal littéraire*. Aux questions que Mallet lui pose il répond simplement : « C'est comme ça. » Bien sûr, dès qu'on écrit on fait de la littérature; dès qu'on parle de soi on tend au cabotinage, même si on s'applique à le faire avec modestie. — L'honnête homme!

Beaucoup de gens s'étonneront que, m'étant jointe ici aux amis qui voulaient fêter ses quatre-vingts ans, je n'aie pas trouvé plus de choses agréables à lui dire, pas parlé plus de son œuvre d'écrivain que je goûte tant et, qu'en somme, j'aie surtout passé mon temps à le quereller. A ma place, n'en eût-il pas fait autant, sinon plus? Et puis, il le dit lui-même, il n'est pas « sensible aux gentillesses ». Allez donc lui exprimer des sentiments d'admiration et d'amitié... il vous enverra au diable! Quand je pense à cet aimable garçon qui lui a offert un pantalon à carreaux après lui avoir entendu dire qu'il aimerait en avoir un et, qu'à la Radio, devant tout le monde, il a dit à son intention : « Je n'ai pas répondu. Ces gens-là croient-ils donc que je circule le cul nu? » — L'animal! — Remarquez qu'en l'appelant ainsi je ne lui fais pas injure, puisque c'est le nom des seuls êtres qu'il chérisse.

LE CITOYEN LÉAUTAUD

par PASCAL PIA

Voltaire, que je cite de mémoire, a écrit qu'il s'était avisé un jour de devenir *citoyen* après avoir été longtemps « rimailleur et mauvais plaisant ». Quoique M. Léautaud ait un peu rimé quand il avait vingt ans, et qu'on le soupçonne de s'être volontiers donné quelquefois des airs de mauvais plaisant, on ne saurait le suspecter de se tenir désormais, lui aussi, pour un citoyen.

Citoyen, il l'est pourtant comme beaucoup, qu'il le veuille ou non. On peut même dire qu'il l'est profondément — j'expliquerai de quelle façon — et qu'il l'est avec abondance, puisqu'à l'automatisme qui fait de tout Français d'au moins vingt et un ans, citadin ou campagnard, un citoyen malgré lui, s'ajoute, dans le cas de M. Léautaud, une fidélité exemplaire à Paris, sa ville natale, et même une fidélité si exclusive qu'elle le lie à deux ou trois quartiers seulement de la capitale.

La banlieue Sud, où une nombreuse compagnie de chats et de chiens l'a fixé depuis longtemps, ne semble nullement avoir retenu sa curiosité. Rien dans ses écrits ni dans ses propos n'indique qu'il connaisse de Fontenay-aux-Roses autre chose que les chemins qui vont de chez lui à la gare. En revanche, il est peu de chroniques de notre auteur qui ne nous ramènent dans les coins de Paris où il a découvert tour à tour les femmes, la comédie, Stendhal, le petit fromage dit « bondon », ou les complets en tissu à carreaux.

On pourrait établir un indicateur des rues de M. Léautaud. On y trouverait d'abord quelques rues du IXe arron-

dissement, dans ce qui fut le quartier Bréda, sur les pentes qui dévalent de Montmartre vers le centre, et où Baudelaire allait visiter de galantes personnes dont un de ses carnets nous a livré les noms et adresses : Rosa, 18, rue Saint-Lazare; Gabrielle, 29, rue Neuve-Bréda; Anna, 36, rue Pigalle... Dès son plus jeune âge, M. Léautaud a parcouru ces lieux, où je passe presque chaque jour et qu'il ne m'est pas possible de revoir sans penser aux amies du *Petit Ami* : la rue des Martyrs, riche jusqu'à ces dernières années de deux bourgeoises maisons de société que l'on disait accueillantes aux sénateurs; la rue Notre-Dame-de-Lorette, la rue Clauzel, la rue de Navarin où M. de Maupassant vécut au milieu des filles, la rue Henri-Monnier, la rue La Bruyère et la rue La Rochefoucauld, chères à Gavarni, la rue Laferrière, chère à Lautrec.

Du IXe arrondissement, le Baedecker personnel de M. Léautaud nous mènerait dans le IIe, dans les petites rues proches du square Louvois : rue Rameau, rue Chabanais, rue Chérubini, où d'obscurs ateliers abritent encore quelques artisans. Par la rue Sainte-Anne ou la rue Richelieu et par le pont du Carrousel, que sa récente haussmannisation a privé des sympathies de notre auteur, nous gagnerions ensuite les rues du VIe, — de préférence la rue Dauphine, la rue de l'Ancienne-Comédie, la rue de Condé, la rue de l'Odéon et, terminus de cette flânerie, la partie du Luxembourg où coule la fontaine Médicis.

Telles sont à peu près l'étendue et les limites de la patrie de M. Léautaud. Patrie, le mot lui déplaira, bien sûr, mais n'est-ce pas pourtant le mot qui convient? Ne sont-elles pas d'un patriote sourcilleux ces lignes que M. Léautaud écrivait à vingt-sept ans : « Si j'avais un enfant, je ne voudrais pas qu'il soit élevé dans un quartier comme Monceau ou le Champ-de-Mars. Il me semble qu'il ne serait pas un vrai Parisien? »

Les vrais Parisiens, la proportion en est d'ailleurs de moins en moins élevée, et M. Léautaud ne dissimule pas l'humeur qu'il éprouve à le constater. Les extraits de son journal qu'il a publiés le montrent, avant la débâcle

de 1940 et depuis la Libération, fortement courroucé par l'installation de nombreux étrangers à Paris. Les naturalisations massives l'exaspèrent. L'immigration acceptée et même favorisée lui paraît devoir inéluctablement dégrader la société parisienne et en altérer le goût. Il n'hésite pas à voir là une des conséquences de la « dégringolade démocratique ».

M. Léautaud serait-il donc de ceux que le jargon politique affuble du nom de conservateurs? Son zèle nationaliste serait-il tel que la présence d'étrangers sur notre macadam suffise à provoquer son indignation? Non. Simplement, il n'aime à voir changer ni les décors ni la figuration qui lui sont familiers. Mais il n'est pas plus nationaliste qu'il n'est démocrate. Il confesse volontiers, — sans forfanterie mais sans embarras, — que « ses sentiments civiques ont toujours été assez bas ». En fait, il serrerait de plus près la vérité en disant cela de ses sentiments nationaux, plutôt que de ses sentiments civiques.

La guerre lui est odieuse, mais les exigences de la défense nationale ne le lui sont pas moins : qu'elle soit offensive ou défensive, la guerre fait souvent souffrir et elle brime toujours. L'enthousiasme patriotique lui répugne, comme tout mouvement de foule. Par une rencontre inattendue, — car il apprécie peu Rimbaud, — ses réactions devant l'occupation allemande l'ont même montré assez proche du jeune Arthur ironisant en 1870 sur les malheurs de l'Ardenne envahie. « Où est le bon temps de l'occupation? » murmurait M. Léautaud un jour qu'il n'arrivait pas à se frayer un passage au carrefour Réaumur-Montmartre : « Il n'y avait pas de monde dans les rues. A peine de voitures... C'était charmant. » Il est vrai que ce sont là propos d'après-guerre, et ce serait mal connaître M. Léautaud que de supposer que la présence allemande et ses moindres inconvénients : trottoirs interdits, couvre-feu, etc., ne l'ont pas amplement fourni en sujets de mécontentement.

Je crois qu'ici une observation s'impose. Ce que je viens de souligner pourrait en effet donner à penser que

je tiens M. Léautaud pour un bougon, sans cesse occupé à jouer les Alcestes, alors qu'il me paraît au contraire un heureux exemple d'harmonie, tant il s'accorde parfaitement avec lui-même, tant il y a de connivence entre ce qu'il a choisi d'être et ce qu'il est. Comme il a fait de son personnage le premier objet de sa recherche et qu'il poursuit celle-ci depuis soixante ans environ, il se connaît évidemment bien. On peut le croire sur parole quand il affirme que personne n'est moins bohème que lui et qu'il est un « petit-bourgeois ».

Sans doute M. Léautaud ne se présente-t-il pas sous les aspects que l'on prête d'ordinaire aux « petits-bourgeois » parmi lesquels il se range. Mais, ici, les apparences ne signifient pas grand'chose. Beaucoup de traits communs à beaucoup de petits bourgeois se retrouvent en M. Léautaud, et d'abord son attachement à des habitudes, le souci de ne jamais laisser entamer son indépendance, la conviction qu'il a qu'en dépit des agréments physiques qu'elles peuvent offrir, la valeur intrinsèque des femmes reste modeste, son refus et au delà de son refus, son incapacité à jamais dénoncer qui que ce soit à la police, etc., etc.

Pour peu qu'on y prête attention, on aperçoit vite que chacun de ces traits comporte une vertu civique. Des citoyens tels que M. Léautaud ne sauraient menacer la cité. Au contraire, ils concourent à la maintenir en paix. Les propagandes restent à peu près sans effet sur eux, les femmes ne leur tournent pas la tête, et les policiers qu'ils méprisent continuent d'être régulièrement payés tous les mois.

Reste à savoir, puisque nous avons une police et même plusieurs, ce que la police, c'est-à-dire l'Etat, pense de M. Léautaud. Un ministre l'a défendu à la tribune du Parlement, mais on sait de reste que les ministres n'ont pas d'opinion arrêtée sur les hommes, et peut-être celui-ci eût-il accablé M. Léautaud si le hasard avait voulu qu'un député de l'opposition ait eu à en plaider la cause. Mais la notoriété de M. Léautaud est maintenant trop vaste pour qu'il n'ait pas sa fiche à la Sûreté nationale,

comme son ami M. Henri Beyle, infiniment moins connu, a eu la sienne autrefois. On peut s'amuser à imaginer ce que contient une pièce de ce genre. Qui sait si un inspecteur attentif n'a pas déjà écrit :

« Léautaud (Paul), né à Paris en 1872. Domicilié à Fontenay-aux-Roses depuis quarante ans. S'est fait appeler quelquefois Maurice Boissard, quoiqu'on ne lui connaisse pas de dettes. Ne figure pas aux sommiers de la P. J... N'a jamais demandé de passeport. Pas de liaison coûteuse. Pas de décoration. Piètre patriote. Bon citoyen. »

PAUL LÉAUTAUD, HOMME DE LETTRES

par MAURICE NADEAU

« Homme de lettres! Cela n'est pas loin aujourd'hui de : homme de peine » (Paul Léautaud, *Journal littéraire,* 1904).

« Bien qu'il s'en défendît, il était homme de lettres jusqu'à la moelle » (André Billy : « Léautaud est mort », *Figaro littéraire,* mai 1941).

Il est arrivé à Paul Léautaud, dans sa quatre-vingtième année, l'aventure qu'on sait. Auteur jusqu'alors « caché », jaloux de son indépendance et dédaigneux de toute publicité, il lui a suffi de laisser forcer sa retraite pour faire immédiatement sensation, pour devenir notre vedette n° 1 du non-conformisme et de la liberté d'esprit. Déjà, Chamfort, qu'il aime évoquer, avait écrit : « En général, si la société n'était pas une composition factice, tout sentiment simple et vrai ne produirait pas le grand effet qu'il produit : il plairait sans étonner, mais il étonne et il plaît. Notre surprise est la satire de la société, et notre plaisir est un hommage à la nature. » Rien de plus exact : Paul Léautaud a plu par sa franchise, son naturel, ses partis pris, et il a étonné pour les mêmes motifs; le grand public ignorait qu'il existât un écrivain si spontané, si drôle, si peu soucieux de sa gloire, si caustique à l'égard de toutes les formes du paraître sur lesquelles notre société et une bonne part de notre littérature sont fondées.

Paul Léautaud s'est étonné lui aussi, et de l'étonnement qu'il provoquait. En homme simple qui croyait parler de ses « petites affaires » en tête à tête avec un ami, il avait oublié que quelques millions d'oreilles l'écoutaient et qu'il devenait l'objet d'une vaste rumeur. Pour quelqu'un qui se réjouissait

de posséder un public limité, s'était appliqué à ne pas étendre son audience et n'aimait rien tant que sa solitude entre chiens et chats, il faut avouer que c'était réussi. « Tout ça, au fond, c'est une forme de cabotinage! » dit-il, furieux, au terme de ses *Entretiens* avec Robert Mallet. Il est bon qu'il ait lui-même prononcé le mot qui commençait à chatouiller quelques langues, et que de « Paul Léautaud à tous » il soit redevenu par là le Paul Léautaud de quelques-uns. Plutôt que de « cabotinage » c'est de naïveté qu'il faudrait parler, ou de revanche du sort : elle guette un homme qui a passé sa vie à éviter tous les pièges et tombe soudain dans le plus visible d'entre eux.

Cette revanche du sort nous enchante. Non par malignité, mais parce que, sans grand dommage pour le personnage échaudé qui reprend son rôle de misanthrope et de solitaire comme si rien ne s'était passé, elle met en lumière un comportement si insolite d'écrivain qu'elle ruine du même coup bien des réputations différemment acquises et redore, paradoxalement, le blason de la littérature. Paul Léautaud en a eu le témoignage par les nombreuses lettres de jeunes gens qu'il a reçues. Ravis d'entendre enfin parler clair et de voir confirmés des espoirs que la foire littéraire actuelle déçoit chaque jour, ce n'est pas à Léautaud qu'ils rendent hommage mais à eux-mêmes; on peut être sûr qu'ils vont s'enfoncer dans leur retraite et s'appliquer à traquer leur « naturel ». Nous allons avoir une foule de solitaires, fuyant les cocktails littéraires et passant au large des maisons d'éditions, bien assurés que pour eux aussi viendra ce bruyant moment de la consécration. La littérature ne va-t-elle pas y gagner infiniment? Et grâce à Paul Léautaud? Pour ceux qui le connaissent par ses *Entretiens,* et ne le connaissent que par là, il semble avoir révélé l'art et la manière de bien mener sa barque, et le voici déjà en passe de devenir un exemple édifiant : le type même de l'homme de lettres avisé.

Rien n'est plus faux, bien entendu, et il est temps que l'auteur du *Petit Ami* prononce le fameux : « je n'avais pas voulu cela! », quitte à laisser le parterre sceptique juger inexactement des causes par les effets et continuer à renvoyer à l'auteur une image où il aura du mal à se reconnaître. C'est le malentendu habituel qui accompagne la notoriété et qui n'est jamais un malentendu complet. « Il n'y a pas de fumée sans feu » affirme le bon sens populaire, et pas d'homme de lettres « avisé » sans homme de lettres tout court.

Paul Léautaud se présente en écrivain qui n'a jamais eu

d'ambition, n'a jamais voulu faire carrière et qui écrit pour son seul plaisir, comme d'autres, dit-il, vont au café. Il n'attache aucune importance à son œuvre dont il dit qu'elle n'a qu'une « valeur d'agrément, de récréation ». « Petit bourgeois le plus accompli » quant à ses mœurs, il s'est constamment tenu à l'écart de la vie littéraire, rétif à se laisser embrigader dans les coteries, voire celle des « gens de lettres ». Il n'a jamais rien voulu dire d'autre que ce qu'il a dit dans ses récits mêlés de réflexions plaisantes sur les hommes et la vie, ses souvenirs transformés par l'imagination, sa critique fondée sur le goût et l'impression. Il est fermé à la métaphysique, la philosophie, la morale sociale, aux idées générales, aux sentiments vagues et à toute sorte d'épanchement, en un mot à tout ce qui constitue la matière et l'apanage de l'homme de lettres, de l'intellectuel. A chaque pourquoi? comment? expliquez-vous? sur lui ou son œuvre, il répond par un mot qui pourrait être d'un personnage de Molière : « C'est ma nature », « j'avais ça dans le sang, probablement », « j'étais porté à ça par nature », refusant de monter à des hauteurs qu'il n'a jamais visées (« descendons, descendons! ») et confessant d'autre part que son personnage étant « court », « depuis pas mal d'années qu'on s'en occupe c'est toujours la même musique ».

Tout ce qu'il dit de lui est vrai sans doute, mais ne rend pas compte du plaisir qu'on prend à le lire, de l'admiration qu'on lui voue, de la valeur exemplaire de son comportement. Imaginons le même homme écrivain médiocre, son personnage ne nous intéresse plus, ses déclarations ressortissent à la manie, à l'entêtement, à l'intelligence aiguë mais bornée. Si l'on songe au contraire que nous n'avons perçu l'homme qu'à travers l'écrivain, sa singularité ne nous paraît plus si mystérieuse; elle est celle de l'individu qui a déclaré à satiété n'avoir jamais eu de plus grand plaisir et de plus grand souci dans la vie que d'écrire, qui, à ce plaisir et ce souci a tout sacrifié en effet : attachements ordinaires, amour, carrière, aisance, honneurs et jusqu'à l'ambition d'une œuvre à faire. S'il a obéi par là à sa « nature », il faut convenir que cette nature, tout entière définie par un plaisir qui passe tous les autres, fait diablement penser à celle des monomanes célèbres qui ne voyaient pas non plus d'autre intérêt dans la vie que celui d'écrire, s'y sont enfermés et résumés, au point qu'ils ont mérité l'appellation d'hommes de lettres, et bien qu'on ne les voie pas tous aussi purs et aussi entiers que celui-ci. Ecrire

pour le plaisir d'écrire et de façon que l'écriture soit à elle-même sa propre fin, ils n'en ont pas tous eu le goût ni la force.

Cependant, écrire est aussi un art, un métier, et Léautaud oublie tout à fait comment il en a fait une « nature ». Rappelant le temps où il recommençait dix-sept fois la même page sans parvenir à donner l'équivalent exact de ce qu'il voulait dire, il croit qu'il y a réussi du jour où il a décrété s'abandonner à une sorte de dictée automatique. Alors il aurait conquis d'un coup naturel vivacité et simplicité; il aurait enfin écrit comme il estime « qu'on doit écrire ». *Conquis* est le mot, car ce moment d'illumination, qui s'étend en fait sur des années, a été précédé d'au moins dix ans de travail, de lectures, de réflexions, d'apprentissage. Léautaud n'a pas échappé au sort commun de tout écrivain qui, avant de découvrir sa voie, tâtonne, hésite, s'égare, cherche le conseil et l'approbation, succombe à diverses tentations. Ce n'est qu'au bout de ces dix années qu'il a découvert son sujet, sa manière, son originalité, et parce que tout se rapporte ici à l'homme qu'il s'est fait, il croit et laisse croire qu'il n'y avait qu'à tendre les mains. C'est en fait une tout autre histoire que porte sa biographie : celle d'un jeune homme qui se voue aux lettres et acquiert peu à peu le droit de ne pas mépriser ce qu'il fait.

Sortant de la « communale » à quatorze ans, avec le léger bagage qu'on imagine, presque aussitôt pourvu d'emplois variés fort éloignés de la littérature, rien, en apparence ne le destinait à écrire. Clerc d'avoué ou d'administrateur judiciaire, cela lui convient parfaitement. Pourtant, environ sa vingtième année, il écrit, en secret, dans sa chambre de la rue Monsieur-le-Prince, des milliers de vers et, dès 1893, tient son *Journal*. Comment expliquer ces anomalies? « J'avais ça dans le sang, probablement. » Bien sûr : un sang qui lui venait d'un père souffleur à la Comédie-Française et en compagnie duquel il a entendu toutes les pièces du répertoire, découvrant par là sans s'en douter l'existence d'un univers qui n'a rien à voir avec l'univers commun, un sang qui lui venait d'une mère qui l'abandonne trois jours après sa naissance, créant par là sans doute en lui ce « désenchantement » qui constitue le fond de son tempérament. Enfant, il passe des journées caché sous une table; adolescent, il est timide, renfermé et exagérément sérieux. La lecture des poètes fait le reste. Rythmant, Baudelaire surtout, le « spleen » et la « mélancolie » qui n'ont jamais cessé d'être pour lui des

états « délicieux », ils sont l'évasion, la recréation merveilleuse de ses propres sentiments. Il les aime tous indistinctement, de Verlaine à qui il fait porter un bouquet de violettes à la terrasse d'un café, à Coppée, à Mallarmé qu'il se donne un moment pour maître et dont la perfection finit par le décourager. Il les imite en se reconnaissant un tempérament d'élégiaque. Ses vers sont imparfaits; il le sait et en détruit beaucoup à mesure, mais il ne dédaigne pas non plus d'en publier : en 1893 dans *Le Courrier français,* en 1895 au *Mercure,* après avoir, par Van Bever, sollicité de Lugné-Poe une recommandation pour Vallette. Il entreprend même avec son ami une *Anthologie des Poètes d'aujourd'hui* dont il dit qu'elle était simple affaire de librairie. On en doute à voir ses choix, à lire certaines de ses notices.

La poésie n'était pas sa voie, ni l'élégie la véritable expression de sa « nature », puisque sur le conseil de Vallette, il se met soudain à écrire en prose. C'est là une tout autre discipline, un tout autre métier. Léautaud s'y prépare par des lectures forcenées, de six heures à minuit, tous les soirs, pendant des années. Faites un peu au hasard, elles vont du pire au meilleur, mais mènent toutes au même but : « voir comment c'est fait ». « Mais si, c'est comme ça », assure Léautaud à son interviewer qui s'étonne : « un homme de lettres fait beaucoup plus attention à la façon dont c'est fait qu'à l'histoire elle-même... » Un « homme de lettres » ! Nous en avons l'aveu. L'ex-poète écrit pour le *Mercure* ses *Essais de sentimentalisme* et ambitionne maintenant de faire un livre. Ce sera un ouvrage «élégiaque» et «barrésiste» dont il a le sujet et le titre : *Le Livre des Prostituées.* Il le commence, l'abandonne au bout de vingt pages, s'apercevant qu'il imite Anatole France. Curieuse « nature » celle qui épouse les admirations successives en des « à la manière de... » ! Elle n'est point celle en tout cas de Léautaud; il continue de la chercher; c'est sa voix à lui qu'il veut faire entendre. Comment y parvenir? Il se commande d'abandonner tout autre souci que celui-là; il se force à l'avoir : « Maintenant, confie-t-il à son *Journal,* je vais écrire autre chose, quelque chose qui ne sera que de moi. Pas de souci, de but littéraire. Pas d'autre méthode de composition que l'impression. » Il suit les conseils qu'il se donne, comprenant qu'il sera écrivain à la condition de nier toute la littérature écrite avant lui, semblable en cela à tous les débutants qui ne veulent pas devenir des épiciers.

Ce « quelque chose » devait être *Le Petit Ami* où, pour la

première fois, en effet, se fait entendre sa voix à lui, mais qui le satisfait si peu qu'à la fin même de l'ouvrage il annonce son intention de le récrire un jour « en cinquante pages » et qu'il n'a jamais voulu le laisser rééditer. S'il a découvert sa nature, l'expression n'est pas encore au point; elle ne le sera qu'à partir d'*In Memoriam* en 1905. « Je ne sais pas pourquoi, s'étonne-t-il aujourd'hui, à cette époque-là je n'avais pas encore un goût assez fort pour la vérité sans restriction. » C'est peut-être que ce goût s'acquiert, au même titre que la manière « à soi » de l'exprimer. Jusqu'à cette fin d'apprentissage, Paul Léautaud a-t-il fait autre chose qu'y travailler?

A propos de cette période tâtonnante et un peu chaotique, Léautaud affirme qu'il n'était mû par aucune ambition littéraire, que lui était étrangère l'idée de faire une carrière en littérature, et étrangère même la simple volonté de faire une « œuvre ». On peut le croire, bien que l'octogénaire, ici encore, refasse après coup l'unité de sa vie et oublie qu'il s'est comporté, restrictions mentales y comprises, comme la plupart des jeunes écrivains. Il n'écrivait pas pour lui, mais en vue d'être publié, et publié dans la revue la plus jeune et la plus influente du moment. Il se fait recommander auprès de Vallette. Puisque *Le Petit Ami* intéresse Mirbeau, il se laisse aller à être candidat au Prix Goncourt. Il regrette son échec, pour les 5.000 francs sans doute, mais aussi pour le « stimulant » à écrire que lui aurait donné le prix. Il récidive en 1905 avec *In Memoriam,* auquel il accepte même d'ajouter, sur la demande de Lucien Descaves, quelques pages, afin d'en faire un ouvrage présentable. Il regrette d'autre part la lenteur de Vallette à publier ses *Variétés,* confie à son Journal que ce ne sont pas les idées qui lui manquent, mais les « débouchés », et qu'il ne se résignera pas à écrire « pour son tiroir ». Il s'en veut de savoir si mal « se remuer, se montrer, se faire valoir », et puis, dit-il, dans tout cela « aucun appât de gain réel ». Ce sont là regrets et désirs communs à tous les jeunes auteurs qui savent la valeur de ce qu'ils écrivent; on se demande pourquoi le Paul Léautaud de 1951 en rougirait.

S'il entre en effet, bien modestement, dans le jeu littéraire, il n'en est pas dupe. Il s'exécute pour Lucien Descaves, mais en rechignant. Il voit autour de lui trop d'ambitieux, de flatteurs, d'« hommes de peine » pour accepter de faire « comme certains de ses amis » « certains petits livres bêtes » qui se vendent bien, pour trafiquer d'une marchandise qui doit d'abord plaire au public. Il n'écrira que ce qu'il voudra,

comme il l'entend, et pour son plaisir, renonçant à tirer sa subsistance de cette activité et faisant de sa vie deux parts distinctes : celle qui lui permet de vivre par un travail d'employé, l'autre, consacrée à la littérature : indépendance d'une part, liberté complète d'autre part. En fonction de sa « nature », maintenant découverte et qu'il affirme, il commence à détester, lui qui a admiré Renan, Taine, Barrès et Mallarmé, le joli, le voyant, le fabriqué, le faux art et même l'art véritable qui s'achète au prix d'un trop grand travail. Ecrire, c'est écrire « facilement, dans le plaisir, son sujet bien en tête, comme si quelqu'un vous dictait et qu'il n'y ait plus qu'à transcrire ». L'invention, l'imagination sont déjà le commencement de la « fabrication » ; il les récuse d'autant plus qu'il s'en croit dépourvu; son dessein est de ne parler que de « faits, de circonstances, d'événements » devant lesquels il s'est trouvé et dont il veut se borner à « rendre compte ». « Je ne suis pas inspiré, je décris. » Se fait-il une idée trop modeste du métier d'écrire et de la littérature? Au contraire.

Son domaine bien délimité, ses conceptions sur la manière d'être simple et naturel, afin d'être vrai, bien arrêtées, il ne connaît plus en effet aucun obstacle au plaisir d'écrire et, en écrivant, de revivre et de recréer ce qu'il a vécu, car ce sont là le besoin qui le pousse et le but qu'il se donne. Homme de lettres encore en cela qu'il se reconnaît une sensibilité moyenne dans le courant ordinaire de la vie, très vive au contraire dès qu'il est devant son papier, il lui faut recréer sous leur jour exact « les faits, les circonstances, les événements », qui ne prennent qu'ainsi leur réalité véritable, consigner chaque soir dans le *Journal* les instants divers d'une journée qui, sans cette assise, basculerait dans le vide. Cet écrivain plein d'esprit qui cultive le trait, la rosserie et le bon mot est un « désenchanté », il ne le cache pas, attiré par la délectation mélancolique et porté par sa nature « aux choses désastreuses », tristes, « solitaires ». Tout ce qui finit, s'abîme, disparaît, lui paraît revêtu d'une indicible poésie : le soir, l'automne, la vieillesse, le néant, la mort. Il recommandait au « Fléau » de ne pas lui parler le matin afin de ne pas supporter la mauvaise humeur d'un homme qui, au sortir du sommeil, recommence à vivre sans joie et sans allant. « Chez moi, quand je suis seul », confie ce solitaire, « je me foutrais à l'eau, oui, je me foutrais à l'eau! », bien qu'il préfère encore la solitude à la société des hommes. Si écrire est pour

lui un plaisir, c'est également un besoin, une nécessité : ceux de transformer une vie absente en vie véritable.

Ce besoin l'a rendu, comme tous les hommes de lettres, ingénument monstrueux : il a tout mobilisé à son service, il lui a tout sacrifié sans même s'en apercevoir. Une partie amoureuse peut se remettre, non le plaisir d'écrire une chronique, la femme à qui l'on est près de donner les preuves de l'attachement physique le plus vif compte pour rien si le besoin de faire courir la plume se fait sentir. L'écrivain lui-même s'est transformé de fond en comble : tête, cœur et entrailles, pour obéir, non à sa nature, mais à ce qu'il faut bien appeler sa conception de la littérature, devenue une seconde nature. Il pense que le sentiment brouille la vue : arrière le sentiment! que les attachements de toute sorte entravent la liberté de dire : arrière les attachements! que les tabous sociaux, religieux, moraux forment écran entre lui et le monde, arrière, arrière, arrière! Pour que la réalité à décrire soit nette et franche, il faut que l'esprit aussi soit net, réduit à ses facultés d'observer et de juger, et l'on a le spectacle touchant et comique d'un homme sensible, généreux, sociable, de premier mouvement, se transformant sous nos yeux en bougon de répertoire. Pour la vérité d'un trait, pour le plaisir d'un bon mot, il ridiculisera l'ami le plus cher, l'émotion la plus naturelle, le sentiment vague mais fort que nous ne pouvons nous empêcher d'éprouver à la vue de certains spectacles, celui de la mort par exemple. Sécheresse de cœur, méchanceté, désir de scandaliser? Rien de tout cela : goût de « la vérité sans restriction ». Or, la vérité se tient presque toujours à contre-courant.

Lui-même veut apparaître, avec une certaine ostentation peut-être, comme un homme vrai, sans artifice, sans faux-semblant. Le merveilleux est qu'en deux grandes occasions, au moins, l'homme vrai coïncide parfaitement avec l'homme de lettres. La première est celle de la mort de sa tante Fanny, qu'il connaît peu sans doute, mais qui est trop liée à sa mythologie d'enfance pour que sa disparition le laisse indifférent. Et puis, il va revoir sa mère qu'il n'a pas vue depuis vingt ans. Il reçoit de sa grand-mère l'annonce de cette mort imminente au moment où, écrivant *Le Petit Ami*, il ne sait comment terminer son ouvrage. C'est l'illumination! Grâce à ce voyage à Calais, il va pouvoir donner une fin à son livre : « si je n'avais pas reçu la lettre de ma grand-mère, déclare-t-il, j'étais dans le lac... » « La surprise agréable » a

été de recevoir cette lettre, « et d'en tirer des perspectives d'un chapitre au moins, ou de deux ». Allons, la tante Fanny ne mourra pas en vain! On sait, d'autre part, le parti littéraire qu'il a tiré de la rencontre avec sa mère. Dans *Le Petit Ami* il publie froidement quelques passages des lettres qu'elle lui envoie après ce revoir et, si elle ne les lui avait pas redemandées, il publiait toute la correspondance qu'ils échangèrent. Revivant toute cette affaire cinquante ans plus tard, il pense qu'il s'est comporté le plus normalement du monde.

Le Petit Ami sort en librairie. Nous l'avons dit, il n'en est pas trop satisfait. On pense donc que son premier mouvement va être de l'oublier afin de passer à autre chose. Un livre, ma foi, est-ce si important à partir du moment où l'on ne peut plus rien pour lui et où il faut lui laisser courir sa chance? Si, de plus, on juge ce livre manqué. Voici justement une nouvelle plus grave : Léautaud apprend que son père va mourir, qu'il est à l'agonie. Puisqu'il a pris le parti de ne rien cacher, il écrira après cette mort, dans *In Memoriam* : « Je venais de publier *Le Petit Ami*, et j'ai beau ne pas être fou de ce que j'écris, j'avais tout de même autre chose dans la tête que des perspectives de décès. » Ce père qui meurt au moment où le fils publie un livre manque vraiment d'esprit d'à propos; il agace et dérange. Cela n'est pas tout : le fils va au chevet de son père agonisant avec un carnet de notes et un crayon afin de prendre un croquis sur le vif! C'est encore là de la matière à écrire, et il ne veut pas manquer une si belle occasion. Robert Mallet, qui s'étonne certes un peu trop à tout bout de champ, n'ose tout de même pas penser que l'homme de lettres va lui avouer tout de go de pareilles préoccupations. Ah ouiche! « Est-ce vraiment au chevet de votre père que l'idée vous est venue d'écrire un récit sur lui? » « Certainement », répond Léautaud. « Puisque je vous dis que non seulement j'ai travaillé mentalement » (dans le récit qui a été publié, il déclare qu'au chevet de l'agonisant il pensait à ce récit et en faisait dans sa tête « le meilleur brouillon possible »), « mais que j'avais mon cahier de notes. Sur la table de nuit, il y avait un cahier et mon crayon et, chaque fois que j'avais une observation à noter, je la notais. » Voit-on le tableau, d'où il faut isoler ce trait : Paul Léautaud, bougie à la main, se penchant sur le moribond pour noter exactement la nuance de sa dernière grimace?

Un comportement si étrange, si entièrement tourné vers la transcription fidèle du vrai hors de tout souci de bienséance

et de respect social, laisse penser que Paul Léautaud place très haut ce qu'il fait et que s'il est au moins une chose sacrée au monde c'est la littérature. Il affirme le contraire. Il ne manque aucune occasion de déprécier son œuvre, de la juger mince et de petite portée, de la placer après celles de ses grands contemporains. Il n'aime pas ce qu'ont écrit Gide, Valéry et Claudel, mais il ne veut pas se donner le ridicule de se porter à leur hauteur, trouvant au contraire « une grande jouissance de mélancolie savoureuse » à considérer « le peu de prix » de ce qu'il écrit. On se souvient notamment de l'algarade qu'il eut avec Rouveyre à propos du *Choix de Pages* : « Je le trouve une compilation prétentieuse, exagérée, puérile, ne reposant sur rien... » ; son œuvre n'est pas suffisamment importante pour justifier l'existence d'une anthologie. Elle ne peut être prisée, elle aussi, que par les « happy few », en l'espèce : les amoureux de la littérature et les gens du métier : « Il y a longtemps que je me le dis : je ne suis qu'un écrivain pour gens de lettres. » Contre la littérature tout entière également il se porte, la déclarant une « pouillerie », une « faribole », un « amusement artificiel à l'extrême », un de ces arts « qui sont bien la preuve, pour que les hommes les aient inventés et s'y plaisent, de la platitude, de la médiocrité, de l'ennui de la vie ». Rien de plus grotesque, pour lui, que l'importance attachée par les écrivains à ce qu'ils font; il rit de les voir « se tortiller des fesses parce qu'ils ont écrit telle ou telle chose... » Il reconnaît « avoir pris son plaisir à écrire. Quant à trouver ça monumental, non, non! » et, dans sa chronique à propos d'une représentation du *Misanthrope* : « On a du talent comme d'autres sont bêtes, sans y être pour rien. Il n'y a pas là de quoi se pavaner! » Les écrivains sont pour peu dans ce qui vient sous leur plume; « si les choses qu'ils ont écrites ont un certain prix, ils n'en sont pas responsables. Ça vient, hop! hop! »

Si les opinions de Paul Léautaud sur son œuvre sont à tort dépréciatives, — il est moins bien placé pour en juger que ses lecteurs — il n'empêche qu'à celle-ci il trouve très bien sa place : dans la lignée de La Rochefoucauld, Chamfort, Stendhal et ce qu'il nomme les « écrivains d'humeur », gens point trop médiocres comme on voit, et qu'il prise pour des qualités que n'ont pas ses contemporains. Quant aux opinions qu'il émet à propos de la littérature, elles ne sont singulières qu'en apparence. Elles pouvaient choquer il y a cinquante ans; elles ne relèvent plus aujourd'hui que du sens commun, qui

n'est certes pas la chose du monde la mieux partagée par les littérateurs en représentation devant leur public, mais qui s'avoue quand ils sont seuls devant leur papier. Il y a belle lurette que le procès de la littérature a été instruit et gagné par ses accusateurs acharnés qui, de Paul Valéry à André Breton, sont précisément reconnus aujourd'hui comme de fieffés littérateurs. Qu'on écrive à la commande ou sous la dictée, par besoin, vice ou plaisir, ne change rien au phénomène fondamental qui est qu'on écrit, remettant à plus tard explications et justifications. « L'homme vraiment normal n'a pas besoin d'écrire,... le besoin d'écrire repose sur une névrose », déclare Paul Léautaud. En ce cas, l'auteur du *Petit Ami* se reconnaît encore homme de lettres.

Il est même l'homme de lettres par excellence, en ce que chez lui le phénomène est pur, débarrassé de tout besoin de sanction du public, de toute visée d'un intérêt matériel, moral ou spirituel, de toute envie de convaincre, de faire rêver ou de plaire, créateur de ce royaume où la vie journalière se décante, cristallise et signifie, et que Paul Léautaud habite chaque soir, depuis près de soixante ans pour le plaisir, parce qu'il est au vrai le seul endroit où l'homme de lettres découvre une existence supportable. C'est ainsi qu'on appelle « passe-temps » l'occupation la plus habituelle, activité qui a « quelque chose d'aristocratique », le plaisir d'écrire et un *Journal,* où l'on parle très peu de littérature, *Journal littéraire.* « C'est comme ça », dit Paul Léautaud. Et c'est fort bien.

“ UN CŒUR PLEIN DE DANDYSME ”

par MAURICE SAILLET

I

A PARTIR DU COSTUME

> Le vêtement demande une étude chez les vieillards comme chez les jeunes gens.
>
> HENRY PELHAM

Ce sont rarement les proches qui nous « habillent » le mieux. C'est même à croire qu'ils sont les derniers à nous voir tels que nous sommes, et, sachant comment nous aimerions être mis, à tenir compte de nos goûts et inclinations. Pour un homme comme Léautaud, cette vérité n'est point nouvelle, et il n'y a pas de quoi se réjouir ou s'attrister : elle vous poursuit toute la vie. Il l'a éprouvé très tôt, jadis, dans sa famille, et plus récemment (et littérairement), avec ses vieux compagnons Rouveyre et Billy. Le dernier, surtout, ne s'est pas fait faute de l'accoutrer à sa guise : moitié Bourgeois de Molinchart et moitié Vie de Bohème. Il est vrai que c'était à l'époque (mai 1941) où Léautaud passait pour mort en France libre — et cela partait d'un bon sentiment que de vouloir égayer la cérémonie des funérailles (toujours « un peu triste », comme disait Satie) par quelque fantaisie de vêtement.

Malheureusement, rien n'est plus étranger à Léautaud que ce pittoresque douceâtre et vaguement caricatural des petits réalistes du siècle dernier. A la rigueur, il accepterait d'être croqué par un Balzac ou par un Daumier (dans ce genre, en 1923, Rouveyre n'a pas mal réussi), mais le burlesque du *Roman chez la portière,* tout comme la déformation romantique et la plaisanterie de rapin, est absolument contraire à son esprit.

Et pourtant, Léautaud est loin d'être intraitable sur le chapitre du costume. Ses amis savent bien qu'il n'a pas de tailleur, pas de chapelier, pas de bottier attitrés. Il achète les choses prêtes à porter : rien de plus agaçant que les prises de mesures et les séances d'essayage chez le bon faiseur. Et il est davantage à son aise chez un fripier de la rue de Buci que dans un magasin des boulevards. Il s'habille donc n'importe où, — mais quand il s'habille, c'est pour longtemps! La dernière fois, cela s'est passé à Bayeux, où l'avait emmené une amie qui a du goût pour l'architecture. Pendant que celle-ci visitait la Cathédrale et l'Evêché, il se mit à flâner dans les rues pour tuer le temps, quand, passant devant une boutique de confections, il vit en montre une veste d'un gris sombre, non doublée (détail important quand on n'a personne pour recoudre ses doublures), qui lui parut faire l'affaire. Il en prit trois d'un coup. Car il achète par série dès qu'il rencontre un article qui lui convient, — qu'il s'agisse de chaussures ou de chapeaux, de plumes d'oie ou de bougies.

Mais nous en sommes au vêtement. Partisan des couleurs plutôt sombres (pas trop) dans le costume, et de la mince cravate noire à laquelle Rouveyre trouve un « caractère vieux-paysan français », il ne déteste pas une cravate plus opulente, qui fait à la fois lavallière et jabot, et il a un faible pour le foulard jaune ou vert, qui éclaire la figure. Il a rêvé longtemps de pantalons à carreaux, mais pas du genre « Prince de Galles » : il voulait des carreaux plus grands et plus voyants. Un jour, il reçut une belle soie de Lyon qui lui fit presque toucher l'objet de ses désirs, mais un ami chez qui il la déposa n'eut rien de plus pressé que de s'y tailler un foulard, ce qui la rendit inutilisable, — et ce qui mit un terme à cette sorte d'imaginations.

En somme, et sous le rapport de l'habillement, Léautaud serait parmi les sujets faciles à contenter, s'il n'avait, là comme en toute chose, des partis pris tenaces. Ainsi, il aime les gilets qui ferment haut, et comme on n'en fait plus, il préfère s'en passer. De même pour les chaussures, qu'il veut tout d'une pièce, et sans couture : il ne souffre en aucun cas les « bouts rapportés ». Quant au couvre-chef (il ne comprend pas que l'on sorte nu-tête), il a gardé la nostalgie des chapeaux claques et regrette le temps où ils valaient huit francs, chez Charles, rue Serpente! Mais depuis de longues années, il se contente du chapeau anglais en étoffe, à petits dessins noirs et blancs, qui est très souple : on peut le fourrer n'importe

où et le mettre n'importe comment. Pendant la mauvaise saison, entre tête et chapeau, il porte une sorte de calotte intermédiaire, un petit bonnet tricoté qui préserve à la fois le chapeau de l'usure et la tête du froid.

Pour ma part, je ne lui ai jamais vu ce « veston-sac » dont parle Billy. Il est vrai que pendant les mois d'hiver, le vieux parisien s'enveloppe de toutes sortes de linges et de tricots qui soulèvent le pardessus et le font paraître plus court que de raison. Et puis, les températures extrêmes ne se prêtent guère à la *fashion*. C'est au printemps et à l'automne, saisons agréables au promeneur, que l'on apprécie le mieux la façon de s'habiller de chacun. Celle de Léautaud est simple, un peu ancienne, et relevée, comme on l'a vu, par quelques détails bien à lui. Je l'ai vu souvent, sur son trente-et-un, remonter la rue de l'Odéon avec cette fameuse canne à angle d'ivoire, dont il se sert moins pour rythmer sa marche que pour « faucher l'ombelle » imaginaire, ce qui lui donne une allure un peu d'Artagnan. Droit comme un I, le menton assez haut, et la tête légèrement inclinée sur l'épaule droite, il avançait à petits pas à la fois musards et dégagés, s'immobilisant de loin en loin, se cassant net pour détailler quelque objet, le front presque appuyé à la vitrine. Puis, se redressant aussi sec, après avoir lorgné un peu à droite, un peu à gauche, avec un air d'insouciance et de coquet défi, il poursuivait sa promenade, tout à son caprice et pareil à sa prose : léger, spirituel, clair...

II

EMPLOYÉ ET GENTLEMAN

> Je vois où va l'auteur. Il entreprend la peinture des souffrances et des besoins des classes laborieuses.
>
> VICTOR CONSIDERANT

En somme, si l'on en juge par son habit des beaux jours et sa façon de déambuler dans la vieille capitale, Léautaud n'évoque guère le petit-bourgeois qu'il prétend être par la vie et par les mœurs. Il n'évoque pas davantage l'homme de petite vie, — le prolétaire, puisqu'il faut l'appeler par son nom, — ni surtout le « roi de la vie » avec ses équipages et sa

suite de fêtards et d'aventuriers. De quelque façon que l'on s'y prenne, il faut reconnaître que cet homme à la mise modeste et pourtant remarquable échappe à toute classe comme à toute catégorie : la sociologie, science naïve, perd ses droits devant l'apparence extérieure et la simple histoire de Léautaud.

Pour en venir à bout, et en s'aidant de souvenirs de lectures, romans, mémoires et vieux journaux, on peut le voir comme un certain mélange d'employé et de gentleman, mais d'une autre époque que la nôtre. D'une époque qui pourrait être, aussi bien, la fin de la monarchie, le Directoire ou le Second Empire, — à cause de Diderot, de Chamfort, de Rétif ou de Balzac. D'une époque, enfin, où il y avait encore de vrais gentlemen et de vrais employés.

Employé, — le mot n'est nullement déplacé puisque Léautaud tient à honneur de l'avoir été pendant cinquante ans (un demi-siècle : quel exemple pour nos travailleurs!), dont trente-trois passés au Mercure. « J'ai toujours été employé pour assurer ma vie matérielle, a-t-il dit à la radio. J'ai commencé à être employé à l'âge de quinze ans et demi. J'avais le pli de ça. » Le pli n'a pas été trop déformant, comme en témoignent les écrits de cet homme, si différents de ce qui s'imprimait dans la Maison du Symbolisme, où sa fonction était de recevoir les gens de lettres et leurs manuscrits. De ses stages chez Maîtres Barberon et Lemarquis, il est resté peut-être un peu *chiquanous*. Mais il n'a jamais plaidé sa cause d'employé recevant maigre salaire, mais il n'a jamais chicané pour son propre bénéfice, et il ne semble même pas qu'il ait jamais été syndiqué. Etrange comportement, de la part d'un employé, que cette absence totale de zèle revendicateur! Preuve flagrante de son manque de « conscience de classe », que cette inaptitude à faire valoir la sueur de son front! Pour comprendre et, dans la mesure du possible, excuser cette insouciance coupable, il faut savoir que sa journée achevée (et sa « matérielle » assurée), Léautaud n'avait d'autre souci que de prendre son chapeau afin de se retrouver à l'air libre, gentleman par l'esprit sinon par le costume, et « cœur plein de dandysme », comme il s'agit de le montrer.

En 1947 ou 48, Léautaud et Prévert se sont rencontrés dans la librairie d'Adrienne Monnier, et cela m'a beaucoup éclairé sur la religion de Léautaud, je veux dire sur la forme particulière de son dandysme. Tout d'abord, il me semble que la rencontre fut cordiale, nos deux amis se connaissant au moins

de vue pour avoir souvent déjeuné dans le même petit restaurant de la rue de Buci, il y a quinze ou vingt ans. Ils se retrouvèrent donc sans déplaisir, et comme on était entre gens du quartier, la glace fut vite rompue. — Léautaud la rompit lui-même, et d'impétueuse façon, en prenant, sous je ne sais quel prétexte, la défense des grosses fortunes. « Non seulement, disait-il en substance, les grosses fortunes doivent être respectées, — au diable les partageux de tout acabit!, — mais l'Etat ferait bien de les protéger par des lois, et même de les subventionner. » Je ne sais plus comment tourna la discussion, — je crois me souvenir que les deux parties fraternisèrent bientôt sur le chapitre chiens et chats, — mais je suis sûr que ni Prévert ni moi n'étions tentés de prendre cette plaidoirie pour le paradoxe du jour d'un vieil humoriste : Léautaud parlait sérieusement. Défendant les grosses fortunes, il est clair qu'il ne prêchait pas pour son saint. Mis à part ce qu'il nomme le « déjeuner Malakoff », Léautaud ne va guère dans le monde et consomme peu en ville. Et s'il illustre mieux que personne aujourd'hui le vers de Villon : « Il n'est bon bec que de Paris », sa fourchette, par contre, ne jouit d'aucune réputation. Mais tout cela ne veut pas dire que Léautaud dédaigne les lieux, publics ou privés, où se rencontrent les gens du bel air, et où l'on remarque les effets de la fortune sur l'esthétique du temps. Bien au contraire, tout se passe comme si le théâtre du monde n'ouvrait que pour lui seul, spectateur privilégié, et même princier, car Baudelaire l'a dit : « L'observateur est un *prince* qui jouit partout de son incognito. »

Grâce à cet incognito qu'il doit à son désintéressement des biens de ce monde, — qu'en ferait-il, grands dieux! entre ses chats et sa guenon, — Léautaud connaît cette sorte de bonheur, plus enivrant que la possession, qu'éprouvait à un très haut degré, et toujours selon Baudelaire, Constantin Guys : « Il jouit des beaux équipages, des fiers chevaux, de la propreté éclatante des grooms, de la dextérité des valets, de la démarche des femmes onduleuses, des beaux enfants, heureux de vivre; en un mot, de la vie universelle. » (Evidemment, je doute que la vue de notre dandy se réjouisse particulièrement des « beaux enfants », — qui ne sauraient être moins insupportables que les autres, — ou des pompes de la vie militaire; mais je sais qu'il déplore la raréfaction des princes et princesses par le monde, tant les fastes démocratiques lui donnent peu à rêver...)

Ce n'est pas par hasard que le nom de Constantin Guys est venu, et reviendra souvent sous ma plume. « Le peintre de la circonstance et de tout ce qu'elle suggère d'éternel » a toute l'affection de Léautaud. Très jeune, il fréquentait assidûment les boutiques des quais et de la rue de Seine, où l'on trouvait de ses croquis pour vingt et quarante sous. Aujourd'hui encore, il collectionne les ouvrages qui lui sont consacrés. (Il vient d'acheter à un assez bon prix le livre de Gustave Geffroy.) Et dans son petit musée personnel, à côté de gravures ou reproductions de La Tour, Peyronneau et Boilly, il y a un dessin teinté original, on ne peut plus libre, de son cher Guys. Enfin, s'il reste tant soit peu fidèle à Baudelaire, c'est surtout à cause de *L'Art Romantique,* au sein duquel la grande étude sur « Le Peintre de la Vie Moderne » brille comme un joyau. Et c'est là que nous trouvons la fameuse définition du dandy : « L'homme riche, oisif, et qui, même blasé, n'a d'autre occupation que de courir à la piste du bonheur; l'homme élevé dans le luxe et accoutumé dès sa jeunesse à l'obéissance des autres hommes, celui enfin qui n'a d'autre profession que l'élégance... »

Ce texte, qui tourna tant de têtes, dut longuement préoccuper le jeune clerc qui n'avait pas de fortune et bien peu de loisirs, qui ne disposait ni du temps ni de l'argent « sans lesquels la fantaisie, réduite à l'état de rêverie passagère, ne peut guère se traduire en action ». Pour pallier ce manque parfois cruel, fallait-il s'attacher à quelque personne « richement entretenue ou riche de ses liaisons », et « vivre, dans le loisir, de cet argent si agréablement gagné », — comme le suggère le Petit Ami, au grand scandale de ses compagnons? Ici, je crois que nous sommes en plein paradoxe, car Léautaud a toujours eu assez d'indépendance d'esprit, de souci de conservation de soi, de sagesse en un mot, pour savoir que le crédit que l'on obtient sur sa bonne mine, ses belles manières et des habits seyants a des limites, et que le phalène finit toujours par se brûler à la flamme qui l'obsède et lui donne son brillant. — Ou bien, à l'opposé de cet aimable parasitisme, fallait-il aller au devant des besognes lucratives et des situations en vue, — fallait-il, comme le fat intellectuel qui posait à « l'homme libre », jeter son « moi » dans la politique et parler aux foules? Cela, c'était la négation même du dandysme. Tout bien pesé, et pour ne pas tomber dans le pire, il valait mieux faire une entorse à la conception baudelairienne en se soumettant, bon

gré mal gré, aux humbles conditions que pose l'existence, et s'abstenir du reste, c'est-à-dire de presque tout.

Et voilà pourquoi l'enfant qui dit non, le petit bonhomme qui veut qu'on le laisse seul à jouer dans son coin, est devenu, ou plutôt est demeuré un « bonhomme dans un coin ». Cela est si vrai que lorsqu'il lui plaît aujourd'hui de se mêler à la compagnie, ce n'est que pour mieux garder ses distances. (Il est prudent, alors, de ne pas être *trop* d'accord avec lui.) Et cela explique pourquoi ses manifestations à l'égard d'autrui sont presque toujours des explosions : il fait littéralement éclater sa coquille, — pour la reformer d'ailleurs aussitôt, pour rentrer dans son quant-à-soi aussi promptement qu'il en était sorti.

Car Léautaud entend échapper à tous les genres de camaraderie. Communier en n'importe quoi, avec un seul ou avec tous, lui donne une espèce de nausée. En n'importe quelle circonstance, il lui faut se dégager, s'affirmer « seul contre tous », surtout quand il se sent pris dans la foule et au risque d'être lynché. Son horreur de toute promiscuité, charnelle ou intellectuelle, fait qu'il s'écarte d'instinct de tout ce qui ressemble, dans la vie, ou sur le plan de l'esprit, au lupanar ou au hammam. Ceux-là qui font son siège, en vue de la publication partielle ou totale du *Journal Littéraire*, ne savent à quel point ils l'incommodent. Et Stendhal lui-même — son cher Stendhal! — n'échappe pas à son exécration quand il songe à ce qui se passa chez Mme Petit (trois hommes pour une femme), et dont l'égotiste fait étalage avec toute la forfanterie d'un caporal en bordée.

Pourtant, dieu et les lecteurs du *Mercure* savent combien l'auteur du *Petit Ami* est enclin à l'expression libertine de ses amours. Mais celles-ci, à son point de vue, ne laissent d'être parfaitement orthodoxes : la partie y est toujours égale, et il n'y a jamais, comme chez Lady Roxana, de tierce ou de quarte personne. Comprenne qui voudra, cet homme est pour l'érotisme et contre les « porcheries ». Il lui est arrivé parfois d'envier Toulouse-Lautrec d'avoir ses petites et grandes entrées dans certaines maisons : pas pour la bagatelle, mais pour assister aux ébats du sexe volage, et pour entendre de ces propos qui ne s'inventent pas. Malheureusement, il aurait pu se produire des écarts tels... Tels que M. Léautaud n'a jamais pu vaincre ses répugnances, et que son intolérance en la matière reste totale, comme son dégoût.

Enfin, et bien qu'il soit hostile aux agenouillements devant

la Dame (il n'a pas assez de quolibets pour les poètes dont c'est la spécialité), il ne saurait être question pour lui de s'en priver. Mutine ou bovine, fatale ou sentimentale, debout, assise ou couchée, il n'est à l'aise qu'en sa compagnie. Femmes ou filles, comédiennes ou courtisanes (à l'en croire, c'est du pareil), il apprécie toute la gamme de la galanterie, mais ne dédaigne point quelque bourgeoise incomprise, qu'il s'agit de consoler... Quant aux autres, elles ne comptent pas à ses yeux : ce sont des ménagères ou d'horribles bas-bleus.

Voilà, je crois bien, les traits les plus caractéristiques du personnage actuel et sans doute définitif de Léautaud. Je ne cherche pas à démêler ce qui est foncier de ce qui est plutôt superficiel, ce qui a été acquis de ce qui fut donné : je les lui rends comme ferait un miroir, en me gardant de toute « interprétation ». Je n'insiste pas davantage sur le dandy qu'il est toujours et plus que jamais, tant cela reste visible de l'extérieur, tant son originalité respire le narcissisme volontaire, avoué, d'un homme qui a circonscrit plutôt que tué la marionnette, et la regarde évoluer avec beaucoup de satisfaction. — Mais ceci, qui est un aboutissement, ne nous dit pas comment cela a commencé : il faut remonter le cours du temps pour voir ce qu'était à l'origine cet exemplaire « culte de soi-même qui peut survivre à tout ».

III

LE CULTE DU SENTIMENT

> Il est même de très graves matières et des questions fort importantes où les idées décisives doivent venir des sentiments.
>
> JOUBERT

Au départ, rien n'annonce, ou plutôt rien ne semble promettre la vocation du dandysme chez Léautaud. Cependant, il arrive que ses enfances se complètent l'une l'autre, puis s'estompent, somme toute, allégrement. — Il arrive que l'écolier de Courbevoie, le commis de magasin et le saute-ruisseau cèdent un jour le pas au jeune homme qui a le cœur et l'esprit plein d'aspirations élégantes, mais la poche vide d'argent. Dans ces conditions terriblement démocratiques, comment être dandy, — sinon en s'adonnant aux sensations dites modernes (point trop dispendieuses, comme l'ont

montré Verlaine, Laforgue et *Le Jardin de Bérénice*), et, d'une façon plus générale, au culte du sentiment?

En 1889, soit quatre ans avant *Le Petit Ami,* notre gentleman donne la note exacte de son « sentimentalisme » (et la bonne mesure de sa « modernité »), dans cet article du *Mercure : L'Ami d'Aimienne,* où il fait le compte de ce que fut pour lui le bien regretté Jean de Tinan :

« Ce me fut aussi un paysage d'un modernisme un peu aigu. Le soir, vers minuit, quand tout se tait et s'apaise, et que notre cœur, dépassant notre cerveau, tremble indéfinissablement, souvent, quittant ma table de travail pour me réfugier en quelque fauteuil, je songeais à mon ami. Tout l'espace se dissipait. Je le voyais assis dans l'un de ces bars à la mode, chez *Maxim's* par exemple, buvant quelque boisson compliquée et glacée, en compagnie de Kerante, *son double,* de Silvande, de Silly, de Welker, et de plusieurs de ces créatures élégantes et froissées qu'il affectionnait aussi. Rigide et strict, le barman émergeait de son comptoir. Des groupes çà et là s'anémiaient sous la lumière. Inclinées et minces, des femmes, par endroits, mettaient la parure d'une tendresse riche et facile. Dans leur coin, mes camarades bavardaient, cultivant leur sentimentalisme, échangeant des vues sur ce que fait celui-ci et celui-là, disant du mal de l'un et de l'autre, par plaisir, pour user le temps et s'entretenir l'esprit, sans beaucoup de méchanceté, cependant que grave et comique à la fois, *Chocolat,* en dansant, fredonnait, d'une voix uniforme et nègre, la sérénade « Sois bonne, ô ma chère inconnue... » Et ce tableau éclatant et nocturne, aux couleurs dures et mobiles tout ensemble, me pénétrait délicieusement. »

J'ai cité tout au long cette page (aujourd'hui reniée par l'auteur), parce qu'il en est peu d'aussi charmantes dans la littérature fin de siècle, et parce qu'il y a là comme une rêverie suggérée non par la chose vue, mais par sa représentation dans un tableau ou un livre : le livre d'*Aimienne.* De fait, le *Maxim's* fut toujours un paysage exotique pour Léautaud. Et les familiers du lieu que sont les amis d'Aimienne (Kerante serait Tinan lui-même, et Silvande, Silly et Welker très probablement André Lebey, Pierre Louÿs et Henri Albert), n'étaient qu'à moitié de son bord. A l'époque de la mort de Jean de Tinan, ses familiers à lui, c'était d'abord Valéry, qu'il retrouvait presque tous les soirs pour circuler interminablement dans Paris sur les impériales d'omnibus en prenant les correspondances. Et c'étaient les compagnons de la Revue

(le *Mercure,* naturellement), Vallette, Rachilde, Hérold et Jarry, qui ne manquaient aucun spectacle du Théâtre de l'Œuvre : ce sont eux dont il est question aux premières pages du *Petit Ami.* Et le lieu où Léautaud se promit d'écrire ce livre fut à peu près pour lui ce que le *Maxim's* était pour Jean de Tinan.

Lieu singulier, mais combien approprié au « sentimentalisme », que ce promenoir du Casino de Paris qui communiquait avec le vestibule du Nouveau Théâtre de la rue Blanche, où la troupe de Lugné-Poe donnait ses représentations! On pouvait passer de la pièce d'avant-garde au chahut le plus « ohé! ohé! », de *L'Ennemi du Peuple* (par exemple) à un « vrai Toulouse-Lautrec vivant ». Léautaud venait là pour alimenter sa « vie intérieure » de toutes sortes de tendresses et de tristesses, qu'aiguisait encore la sollicitude de ces « créatures frémissantes et toujours soumises » qui faisaient le charme le plus certain de l'établissement. Mais il y avait déjà de curieux accidents dans sa Carte du Tendre. Et comme il est dit dans son premier *Essai de Sentimentalisme :* « Sincérité vient de vous frôler; mais croyez-moi, dédaignez cette fille hardie et d'une voix si lourde. Tant d'hommes déjà, et si gauchement, la manièrent, que de leurs brutalités tout son être a gardé le froissement. » Pour ne pas se commettre avec une si voyante et lassante personne, le « sentimentaliste » surveillait de près ses enthousiasmes, et douchait leurs écarts à longs traits d'indifférence et d'ironie. Cette affectation d'ennui intellectuel, cette nonchalance généralisée avait toute l'approbation de Maurice Barrès, prince de ces nouveaux dandys. Elle offrait en outre bien des avantages au point de vue de l'hygiène et de la dépense : en vous gardant des aberrations de l'instinct et de tous les excès du premier mouvement, elle permettait d'entretenir une sensualité à la fois très fine et très douce sans que cela tire à conséquence, c'est-à-dire sans que cela vous mette dans les dettes et vous épuise d'un coup le tempérament.

Heureuse modération, — et bienheureuse jeunesse qui s'en accommodait, semble-t-il, parfaitement. Il y a quelques semaines, désireux d'apprendre quel avait été le type de l'Eternel Féminin du Petit Ami, j'amenai la conversation avec Léautaud sur les dames du temps d'Aimienne, de Monelle, de Maleine, sur les contemporaines de Cléo de Mérode et de Caroline Otéro. Je lui demandais notamment qui était au juste cette Fanny Zaëssinger qui « portait ses mains comme un bou-

quet », et semble avoir été quelque chose comme « l'ange bleu » de la jeune génération symboliste. (On retrouve sa trace dans des proses de Fargue et de Valéry, dans les souvenirs de Francis Jourdain, dans un poème humoristique de Jarry, en tête d'un sonnet de Levet, — et ce fut elle, « en partie » du moins, l'Aimienne de Jean de Tinan.) Certes oui, Léautaud a connu Fanny Zaëssinger. Elle était le modèle de Léandre, comme cette excellente Berthe de Courrière avait été, vingt ou trente ans plus tôt, celui de Clésinger. Probablement alsacienne, comme Henri Albert, le traducteur de Nietzsche, dont elle était la bonne amie. Mais on la voyait aussi avec André Lebey, avec Ernest La Jeunesse, avec Jean de Tinan, et bien d'autres élégants, car il était flatteur, et partant très agréable, de sortir avec elle. Pour le reste (et à ma grande déception), Léautaud garde le souvenir d'une créature sucrée, maniérée, fabriquée, — on dit aujourd'hui sophistiquée, — tout à fait « impossible » quant à lui. En somme, et pour nous résumer, presque toutes les dames de ce temps-là étaient plus ou moins des mijaurées, comme cette Fanny et Petite-Secousse, ou des dindes et des perruches, précisément comme cette Perruche qui fit verser quelques larmes au Petit Ami. — Et voilà où aboutit un demi-siècle de culte du sentiment !

En marge du « sentimentalisme » et de la sensualité, il y a certes dans Léautaud plus de *modernité* qu'on ne saurait croire, — et qu'il ne le croit lui-même, assurément. Pour ne pas troubler son quatre-vingtième anniversaire, remettons à plus tard la comparaison avec nos « modernes » contemporains, qu'il tient pour des aliénés, des précieux ou des voyous. Cependant, et quoi qu'il prétende, je le soupçonne d'être toujours de ceux qui « défaillent infiniment » à la pensée de la mendiante rousse chantée par Baudelaire et portraiturée par Deroy, ou de la petite Anne qui secourut Thomas de Quincey. Pour sa part, il a beaucoup vu les figurantes des scènes de quartier, et il les a comprises mieux que personne :

« Emergeant d'un monde inférieur, fières d'apparaître enfin au soleil de la rampe, des filles de petits théâtres, minces, fragiles, adolescentes encore, secouent sur leurs formes virginales et maladives des travestissements absurdes, qui ne sont d'aucun temps et qui font leur joie. »

Les exploits de ces pauvres enfants le remplissent de songerie. Et pourtant, il n'éprouve aucun désir pour elles. (Léautaud ne cache pas son goût pour la femme bien en chair,

olympienne comme on dit, et même un peu matrone, — mais ne nous égarons pas dans les technicités toujours improbables de l'amour). Oui, ces créatures diversement favorisées par les grâces lui inspirent une sorte de compassion, qui touche au ravissement. Et il les aime, littéralement, « du berceau dans la bière ». Car les petites filles d'hier, courtisanes de la scène ou comédiennes du promenoir, sont aujourd'hui ces petites vieilles, dont il est seul à se souvenir :

De l'ancien Frascati Vestale enamourée,
Prêtresse de Thalie, hélas! dont le souffleur
Défunt, seul sait le nom; célèbre évaporée
Que Tivoli jadis ombragea dans sa fleur,

Toutes m'enivrent!...

Toutes et tous, — lions et lionnes devenus vieux. Car Léautaud déborde de tendresse pour tout ce qui est plus ou moins décrépi, ébréché, ruiné, catastrophé. Et voilà pourquoi il applaudissait tant à la *Folle de Chaillot :* à travers la vieillarde qui tenait le premier rôle, il retrouvait celle qui avait été l'incomparable Aricie de *Phèdre* et la récitante merveilleuse du *Balcon*, Marguerite Moréno. — Et voilà pourquoi il aime raconter l'anecdote suivante : Toulouse-Lautrec emmène le poète Paul Leclercq en haut d'un escalier, frappe à une porte, qui s'ouvre, laissant paraître un être informe : « L'Olympia! » C'était effectivement le modèle qui avait posé pour la fameuse toile de Manet, cinquante ans plus tôt. — Et voilà pourquoi il vient d'acquérir, chez Prouté, cette gravure de Daumier qui représente un couple de muscadins du Directoire... sous le Second Empire.

Son attachement aux vieilles maisons, et à certains paysages urbains qui n'ont d'intérêt que pour lui, procède encore du même amour. Ah! combien il a pu déplorer, jadis, que la fortune ne lui permette pas de s'abandonner à ce culte des hôtels dont parle Stendhal. Bien souvent, il est allé voir ce que devenaient les demeures parisiennes de celui-ci. Et parce qu'il y en a trois dans la seule rue de Richelieu, il a rêvé autrefois d'y transporter ses pénates, sans doute afin de les mieux surveiller. Trait non moins caractéristique, à l'époque où il écrivait ses notices des *Poètes d'Aujourd'hui,* on le voit se livrer à de minutieuses vérifications sur les lieux mêmes où les poètes qu'il aime ont vécu. C'est ainsi qu'il se rend au numéro 22 de la rue Berthollet, pour voir ce que voyait Jules Laforgue de sa chambre sur la cour : « Le paysage qu'il a décrit dans un de ses poèmes est resté le même : le toit d'une

vaste buanderie vieille et sale, les maigres arbres de quelques jardinets clôturés de glycines, et, dominant le tout, le dôme du Val-de-Grâce. » Enfin, il lui arrive encore d'aller au cimetière saluer la tombe d'un ami, — ou d'un homme qu'il n'a pas connu, mais dont la vie ou l'œuvre a occupé sa rêverie ou sa réflexion.

Ce dernier genre de pèlerinage fait manifestement partie de ce qu'il conviendrait d'appeler, si l'expression n'était devenue l'un des lieux communs du nationalisme, le « culte des morts ». Par bonheur, chez Léautaud, ce culte ne doit rien à Barrès : il va aux enterrements, il assiste à certaines commémorations avec un sentiment bien personnel de son devoir, ou de son plaisir, qui n'engage assurément aucune forme de civisme ni aucune religion. Il y a plus d'un demi-siècle, devant la tombe fraîche et l'œuvre inachevée de Jean de Tinan, il écrivait déjà : « ...je ne puis me défendre d'une sorte de pitié mélangée de dédain et de mélancolie : c'est que toujours je me complus dans la pensée des morts. » En songeant à cette « complaisance » si ancienne et si dûment entretenue, on éprouve comme une sorte de vertige. Cela représente une véritable montagne d'imaginations, — qu'il faut bien porter au compte de l'éternelle *modernité,* puisque Léautaud n'a jamais voulu tirer au clair la part de Hamlet qu'il garde au fond de lui.

Il est bien difficile, aujourd'hui, de faire le compte de ce qu'il reste de ce *sentimentalisme,* ou de cette *modernité.* Assurément, nous sommes loin du jeune homme qui, à la suite de Verlaine et de Laforgue, et en même temps que le Fargue de *Tancrède,* savait « combien il faut offrir d'amour à ceux-là qui sourient sans cesse par pudeur pour savourer mieux le désir de pleurer ». Nous sommes loin de ce gentil garçon qui se laissait volontiers séduire par le « chic » de Jean de Tinan et par le charme un peu tzigane d'Apollinaire, — et qui voulait paraître « tout ensemble ironique et sentimental, insensible et apitoyé comme le sourire d'un pastel de La Tour ». Il y a belle lurette que ce portrait n'est plus ressemblant, si tant est qu'il l'ait jamais été. Car l'ironie a vite pris le pas sur le sentiment, puis le cynisme sur l'ironie. Cette métamorphose est bien connue, et je me contenterai de nommer ceux qui ont précipité son accomplissement : Stendhal, Diderot, La Rochefoucauld, Chamfort... et un certain Maurice Boissard qui a pris Léautaud en main et l'a mis à trotter, comme un vrai petit cheval, sur la pelouse du théâtre contemporain.

Grâce à ce patron providentiel, l'auteur du *Petit Ami* se retrouve, ou à peu près, dans son cadre favori. Mais au lieu de s'arrêter au promenoir (quand il y en a un), il va confortablement s'asseoir à l'orchestre. Dès que le rideau se lève, sa mimique est repérée, car il passe pour un chroniqueur redoutable, qui se moque des « canons » et des principes, qui n'a peut-être pas tous les égards voulus pour la littérature et l'art dramatiques, mais qui est le « bon public » fait homme : il n'y a qu'à le suivre pour savoir si le spectacle porte ou ne porte pas. — Mais pendant que l'envoyé de Maurice Boissard assiste à une pièce qui n'est pas obligatoirement celle qu'on entend et qu'on voit, qui ne se joue peut-être que sur la scène de son esprit, nous allons prendre l'air : un petit air anglais si vous le voulez bien. Nous le rejoindrons tout à l'heure, à la sortie du Théâtre, quand il sera redevenu Paul Léautaud.

IV

INTERMÈDE ANGLAIS

> En admirant ce que l'Angleterre a de plus national en fait de plaisir, de plus magnifique, de plus célèbre, de plus gai, de plus vif, en un mot, les courses d'Ascot, je redeviens Français malgré la mode.
>
> MARQUIS DE CUSTINE

On a coutume d'apprécier en Léautaud un homme qui est bien d'ici, par l'esprit et les manières, un vrai fils de Molière et de Diderot. Mais ce que l'on semble ignorer, — et j'en apporte l'illustration — c'est que ce vieux Français de Paris, au rebours de tant d'autres, ne craint pas un certain dépaysement.

Tout d'abord, et pour les amateurs de la petite chronique scandaleuse, je noterai qu'en 1903, l'auteur du *Petit Ami* voit souvent chez Marcel Schwob « un jeune Anglais adorable comme une femme ». L'ayant rencontré aussi chez José de Charmoy, — le sculpteur qui fit apparaître un Baudelaire sous bandelettes, — il écrit dans son journal à la date du 30 avril : « Mon excitant jeune Anglais est là. Il s'appelle Reginald. Je dis mon impression à Mme de Charmoy : Si j'avais une femme, je la tromperais avec lui. Le cher enfant est Anglais, ce qui lui donne, pour parler français, de petites mines gauches et

délicieuses, et il se destine au théâtre. » On se souvient qu'Henri Brulard s'est laissé aller, jadis, à une rêverie toute pareille (et aussi gratuite en apparence) sur un *bambino* aperçu par hasard. Mais il s'agit d'un autre siècle et d'un autre paysage. Pour ne pas changer de cru, — et parce que le rapprochement est plus savoureux encore, — je rappellerai qu'en cette même année 1903, Guillaume Apollinaire compose sa *Chanson du Mal-Aimé* qui débute par cette strophe très hardie :

Un soir de demi-brume à Londres
Un voyou qui ressemblait à
Mon amour vint à ma rencontre
Et le regard qu'il me jeta
Me fit baisser les yeux de honte

Mais, comme on a vu, Léautaud ne baisse pas les yeux pour si peu. Ame franche et cœur gai, il ne donne point dans les airs cruellement penchés qu'il convient de prendre, je suppose, en souvenir de Wilde et du *De Profundis*. Il est vrai qu'à la différence du mauvais garçon d'Apollinaire, son jeune Anglais est des plus rassurants : « sa maman vient toujours le chercher vers la fin de la soirée ». Du reste, et c'est peut-être dommage pour Réginald, Léautaud n'a que des maîtresses, donc pas de femme à tromper. — Il semble bien que ce soit tout pour cette forme d'anglophilie.

Mais il en est une autre, non moins excitante et beaucoup plus sérieuse, à laquelle notre ami sacrifie quelques saisons : apprendre la langue de Shakespeare. Cela se fait en compagnie de Blanche, sa maîtresse du moment, qui s'y était déjà mise en cachette. Pour n'y plus revenir, je noterai que cette étude n'est pas allée très loin : Léautaud en sait juste assez pour appeler *Le Petit Ami* : *The Small Friend*, saison : *season* — et pour n'être ni *happy* ni *unhappy* quand « une jeune et complaisante personne qu'il aime sans l'aimer et qui lui est chère avec indifférence » s'offre à le rendre heureux.

Mais ici comme en beaucoup de choses, il n'y a que l'intention qui compte, et retenons seulement que le compagnon de Blanche veut apprendre l'anglais. Il y est poussé par un réel amour des écrivains anglo-saxons, et principalement des humoristes, de Swift à Mark Twain; par l'exemple merveilleusement contagieux de Marcel Schwob, qui lui traduit parfois quelques pages à voix haute, pour comparer tels ouvrages ou montrer telle filiation, comme celle, par exemple, qui existe entre l'auteur du *Journal de l'Année de la Peste* et

Edgar Poe; et aussi par la qualité de certains suffrages d'Outre-Manche : en 1898, alors que son troisième *Essai de Sentimentalisme* vient de paraître dans le *Mercure*, on le voit ému et flatté d'apprendre par Henri Davray que, lors de son dernier voyage à Londres, Edmund Gosse et Arthur Symons l'ont questionné un peu sur lui.

Mais cela n'est pas tout. Plus encore que par ses écrivains fameux, le pays des brumes lucides lui plaît par la marge qu'il laisse à l'indépendance d'esprit. Car pour qui pense que la liberté, au contraire de l'égalité et de la fraternité, est une notion d'essence aristocratique, — et Léautaud le pense éperdument, — il ne fait pas de doute que l'Angleterre est l'idéale République. Enfin, il n'a jamais caché son admiration pour la netteté, pour la fermeté du caractère britannique, — et pour cette Société Anglaise qui, bien qu'infiniment plus stricte qu'aucune autre, ne prend jamais ombrage des individus qui s'isolent pour cultiver à loisir leur pittoresque personnel ou leur originalité. Et puis, il y a Londres, ville mystérieuse entre toutes, avec son fin brouillard et ses demeures vétustes mais toujours si vivantes : rien à voir avec les palais italiens, qui font cité morte et sont la proie naturelle des visiteurs en mal d'archéologie. Enfin, pour comprendre toute l'affection que Léautaud porte à la vieille capitale qu'il n'a jamais hantée qu'en imagination, il faut savoir que si Stendhal rêvait d'être « Arrigo Beyle, Milanese », lui se voit bien plutôt citoyen de Londres, par le cœur et par l'esprit.

La trace de cet attachement, en somme tout platonique, on la trouve dans l'un ou l'autre de ses ouvrages (est-ce *Passe-Temps*, le *Théâtre de Maurice Boissard* ou *Propos d'un jour*?), mais j'en ai une preuve plus récente et « inédite », qu'il n'y a pas de raison que je garde pour moi. Cela s'est passé à la Maison des Amis des Livres, quelque deux ans après la Libération. En même temps que Léautaud, il y avait là une jeune et jolie dame, du type anglais classique, et dont l'accent, du reste, signalait la nationalité. L'ayant remarqué, notre ami entra fort aisément en conversation.: « Pardon, Madame, vous êtes sans doute anglaise? Ah! Et vous habitez Londres? Ha-ha! Si ce n'est pas abuser, voudriez-vous avoir l'obligeance de me donner l'adresse de votre libraire à Londres. » Visiblement prise de court, la jeune et jolie dame ne savait quoi répondre. Naturellement, elle connaissait là-bas d'excellentes librairies. Elle s'y rendait les yeux fermés. Mais en ce moment, elle était tout à fait incapable de donner une adresse précise : le nom

de la rue lui échappait, ou bien le numéro. Cependant, comme elle allait rentrer, elle pouvait se charger de la commission... « Vous comprenez, Madame, je voudrais me mettre en rapport avec un libraire qui vend des gravures ou des photographies représentant le vieux Londres — pas les reconstructions. J'en ai depuis longtemps envie. » Très aimablement, notre Anglaise sortit son carnet pour prendre note, mais alors, contre notre attente, Léautaud ne voulut pas donner son nom et adresse. Autant qu'il m'en souvienne, et malgré l'insistance charmante de la messagère bénévole, il s'y refusa même énergiquement. Par contre, ensuite, il ne fit point mystère des bonnes relations qu'il avait eu, autrefois, avec Georges Moore et quelques écrivains de la même génération (tous morts!), ainsi qu'avec Lady Hoare (disparue également, mais quelle progéniture!), qui l'invitait à venir passer ses vacances en Angleterre... Après avoir égrené ces souvenirs distrayants, — de fait, nous nous amusions beaucoup, — Léautaud nous recommanda la lecture d'un vieil ouvrage de la Bibliothèque Charpentier, tout à fait remarquable à son sens : *Originaux et Beaux Esprits de l'Angleterre contemporaine,* par un certain Forgues, qui fut l'ami de Stendhal, et qui semble très oublié...

Eh bien non, j'ai pu m'en rendre compte en prospectant dès le lendemain les bouquineries du quartier de l'étude (et en recomposant pour moi son œuvre à peu près complète), Emile-Daurand Forgues, qui signait aussi Old Nick, est moins oublié que Léautaud ne croit. S'il n'est plus guère lu aujourd'hui, son nom reste familier aux exégètes de Stendhal (M. Henri Martineau lui consacrait récemment quelques pages émues), ainsi qu'aux éditeurs de Baudelaire. Ces derniers ont relevé, dans *Mon cœur mis à nu,* cette note sanglante : « Ne pas oublier un portrait de Forgues, le pirate, l'Ecumeur de Lettres », qu'ils expliquent généralement comme étant la punition de l'excessive liberté que Forgues prit à l'égard de Poe, dont il fut l'un des premiers traducteurs. Il est vrai que Forgues se défendait d'être traducteur : la sorte de « servilité » (le mot lui appartient) qu'exige cette besogne lui répugnait bien curieusement. D'un autre côté, il entendait ne point résigner sa part de création : comme firent Stendhal pour l'italien et, on le sait depuis peu, Baudelaire lui-même avec *Le Jeune Enchanteur,* il écrivait des œuvres « nouvelles » en marge des œuvres étrangères originales, — et cela faisait des livres français qui paraissaient le plus souvent sous son nom avec la mention modeste : « Imité de l'anglais ».

Je m'excuse de cette digression, qui ne nous éloigne qu'en apparence de notre sujet. Car il arriva à Forgues, spécialiste des lettres anglo-saxonnes, ce qui est arrivé à tant d'autres, et d'abord à Léautaud lui-même, qui « revint » de la littérature voici quelque cinquante ans : c'est qu'après avoir beaucoup aimé les œuvres, Forgues préféra les hommes aux œuvres, puis les « curieux hommes », qu'ils aient ou non écrit. De là cette étonnante galerie des *Originaux et Beaux Esprits de l'Angleterre contemporaine,* où les vrais poètes, tels que Browning ou Shelley, sont en minorité (et légèrement traités), et où les portraits les mieux venus sont ceux de personnages plus ou moins excentriques à la littérature, tels que Lewis-le-Moine, le Beau Brummell, le banquier-poète Samuel Rogers, le faiseur de chansons Théodore Hook, le « bohémien » Georges Borrow, le romancier fashionnable Bulwer Lytton, — sans oublier les démagogues irlandais O'Connell et O'Connor, le clown Grimaldi raconté par le jeune Dickens, l'audacieuse et chaste Amelia Opie, et la « Circé du Désert » Lady Stanhope. Cette troupe bigarrée de héros et de fantoches est le digne pendant de celles composées par Monselet dans *Oubliés et dédaignés* et par Victor Du Bled dans *Les Causeurs de la Révolution* (deux ouvrages que notre ami prise beaucoup), mais leurs exploits sont infiniment plus racés, plus rares, plus dandy en un mot que ceux de leurs équivalents français, et l'on comprend pourquoi Léautaud en a fait sa famille d'élection.

Le membre le plus illustre de cette famille, c'est assurément Georges-Bryan Brummell, le « dernier des Beaux ». Ce grand fat a eu les honneurs d'un bel essai de Barbey d'Aurevilly, dont la fureur romantique profite sans doute à la légende, mais nuit à la figure et à la biographie véritables du sujet. Avec autant de curiosité chaleureuse, mais avec plus d'ironique détachement, Forgues nous le restitue dans toute sa futilité, à la fois grandiose et misérable, — et l'on devine quels sont les traits qui ont le plus charmé l'auteur de *Passe-Temps,* qui tint à aller voir sa tombe, en 1939, au vieux cimetière de Caen.

Au dire de ses contemporains, Brummell ramait mollement et ne jouait guère à la crosse. Mais en faveur de son dandysme éminent, on lui passait de n'être qu'un médiocre sportif, et d'éviter autant que possible les exercices qui fatiguent ou déforment le corps. Cela ressemble beaucoup à Léautaud, qui n'a jamais été un danseur bien fameux (il allait au Jardin de

Paris ou aux Folies-Bergères pour la causette, non pour les trémoussements), et qui négligea de canoter sur la Seine, comme faisaient les messieurs-dames du Mercure, aux environs de 1900.

Il en va de même pour le sentiment de la nature, aussi peu développé chez l'un que chez l'autre. Brummell n'avait pas d'opinion sur les lacs, sauf qu'il les trouvait trop éloignés de Saint-James's street. Léautaud ne pense pas autrement quand on lui parle de la mer et de la montagne : c'est bien loin de Fontenay. Du reste, ses essais de villégiature à Pornic ont été concluants : la moindre bourgade aurait mieux fait son affaire. Enfin, si on lui fait remarquer qu'il a derrière sa demeure une sorte de vallon miniature, flanqué d'un bocage assorti, il ne daigne même pas s'en apercevoir. Sur ce sujet et tout ce qui s'y rapporte, « la nature m'assomme » est son dernier mot.

Parmi les outrances verbales de Brummell rapportées par Forgues, il en est qui témoignent d'un vrai courage, et je dirai même : d'un héroïsme à la Léautaud. Car le dandy anglais ne brocardait pas à tort et à travers; il s'en prenait, de préférence, à plus puissant que lui. Ainsi, il cessa d'être le favori de Son Altesse Royale — le futur roi George IV — du jour où, à cause de son embonpoint, il lui donna le surnom de Big Ben (Gros Benjamin), qui était celui du portier du palais. Au début de sa disgrâce, le même prince ne l'ayant pas salué, il affecta de demander d'une voix très haute à son compagnon : « Qui est votre gros ami? » Ces records d'impertinence ont été de mode chez nous, vers la fin du siècle dernier, et spécialement au Mercure qui était, comme on sait, le refuge du Père Ubu. Rires vainqueurs, exclamations comminatoires, mots durs à la cantonade. Léautaud a renouvelé le genre en l'assouplissant à l'extrême (il peut avoir l'insolence gracieuse, caressante, diaprée...), ou en le poussant à bout, — si loin qu'on n'en croit pas ses oreilles. Mais au rebours de Brummell, il n'a pas le cœur sec. Et l'on sait à quoi s'en tenir sur son « gay venin » : brutal par affection, voire grossier par délicatesse et méchant par bonté, ses « énormités » lui sont remises avec une indulgence plénière, comme s'il s'agissait des frasques d'un jeune homme, — du jeune homme qu'en fait il est resté.

Enfin, le « Dernier des Beaux » a vécu pour le plaisir d'être mis à sa convenance, comme Léautaud pour le plaisir d'écrire comme pour soi. A ce propos, Forgues nous dit tout le soin que Brummell apportait à sa toilette, et notamment la peine

que lui donnaient chaque jour ses nœuds de cravate. « Il fallait les réussir du premier coup, et comme par inspiration, ou bien y renoncer, et renouveler la tentative sur une autre cravate. (...) Un jour quelqu'un rencontra le valet de chambre de notre héros, emportant une brassée de linge blanc, mais défait, hors du cabinet de toilette. Et comme on l'interrogeait là-dessus, il répondit avec une certaine solennité : « Que voulez-vous?... Ce sont nos erreurs! » Cette ravissante histoire s'applique aussi bien à Léautaud homme de lettres. Elle nous aide à comprendre pourquoi il refuse de laisser réimprimer *Le Petit Ami* sous sa forme actuelle, et pourquoi il a récrit deux ou trois fois *In Memoriam* sans se décider jamais à la publication. « Que voulez-vous? semble-t-il dire lui aussi. Ce sont nos erreurs! » Et si on lui demande de préciser, il fait allusion à je ne sais quels faux-plis et cassures, à je ne sais quel manque de convenance, de naturel ou de vivacité dans l'expression, dont il est seul à se rendre compte. Et voilà pourquoi ce qu'il prise avant tout dans son œuvre, ce sont les « mots, propos et anecdotes », où il lui plaît de se retrouver, comme en un miroir, « l'air léger, spirituel, clair »... Et voilà pourquoi il est impossible de lui faire entendre qu'*Amours* (ses « souvenirs légers » d'adolescent et de très jeune homme, enfouis dans le *Mercure* depuis une cinquantaine d'années) vaut infiniment mieux qu'*Amour* (ses maximes, reprises dans *Propos d'un jour*), — ou bien que *L'Ami d'Aimienne*, malgré tout son barrésisme, reste une fort jolie chose, un de ces bijoux comme on n'en fait plus depuis longtemps. Dans ces conditions, il est bien difficile d'être d'accord avec l'auteur en ce qui concerne l'appréciation de son œuvre. Au risque de me faire regarder de travers la prochaine fois que nous nous rencontrerons, j'ose dire que cette forme de dandysme (et celle-là seulement) me paraît très regrettable : elle prive le lecteur du plaisir de connaître nombre de pages excellentes, qui sont parmi les meilleures de Léautaud.

V

LA VEILLÉE DE LÉAUTAUD

> Pendant de longues périodes dans la vie courte, je m'efforce à rassembler mes pensées qui s'enfuient, je cherche les visions des bonnes heures.
>
> CHARLES CROS

Il me semble que nous avions laissé Léautaud à la sortie du théâtre. Etait-ce tout à l'heure ou il y a cinquante ans? On ne sait plus. La seule différence, aujourd'hui, c'est qu'avec la voiture des amis qui vous dépose à votre porte, c'en est fait des retours à pied d'antan. Cela supprime les discussions animées que l'on pouvait tenir, le long du chemin, avec quelque vieux camarade, ou avec les mânes de Molière, — qui ont tout lieu d'être satisfaits, à présent! Car avec le double de Maurice Boissard, son plus étonnant personnage a fini de

...chercher sur la terre un endroit écarté
Où d'être un homme d'honneur on ait la liberté.

Pour être exact, notons que Léautaud a trouvé cet endroit sans beaucoup de recherches. (A cause des bêtes, il lui fallait une maison en banlieue : le hasard a voulu que ce soit celle-ci.) L'endroit a même quelques avantages, dont celui de n'être point trop à l'écart. (En moins d'une heure on est rendu à Paris, gare du Luxembourg, par l'autobus ou le métro.) Au reste, et le Misanthrope en tomberait d'accord, il n'y a qu'un seul « écart » qui compte : c'est celui de la grille, chaque nuit fermement repoussée sur la rue, par l'homme qui vit seul — car « la solitude fut toujours à son cœur plus chaude que l'amour ».

Essayons maintenant d'imaginer cette solitude, qui se place dans le cadre d'un quelconque pavillon suburbain. Devant et derrière, il y a une sorte de petit parc avec des arbres mal entretenus. Parce qu'il fait nuit, ou simplement pour que les chats ne vagabondent pas, les portes sont closes. Après avoir servi leur pâtée à ces gracieuses bêtes, dont l'appétit mesure l'affection qu'elles portent au maître de l'arche, celui-ci prend à son tour un repas frugal, mais consistant. Détail à ne pas omettre, l'hygiène alimentaire, ici, est assez stricte : pas de

sauces, pas de friandises, pas d'alcools. Quand la faim de tout le monde est apaisée, c'est l'heure du dandysme. Et c'est avec les battements de cœur de l'homme qui se rend au cercle ou au casino pour y tenter la fortune que Léautaud choisit l'écritoire ou le fauteuil.

Car chaque nuit, Léautaud risque des sommes fabuleuses à la roulette du souvenir. Qu'il écrive ou n'écrive pas (à quelques feuillets noircis cela revient au même), il est le dandy véritable : celui qui ne fait rien. Mais il y a façon et façon de ne rien faire. N'était le plaisir qu'il y prend, celle de Léautaud a toutes les apparences du travail. Un boursier, un bretteur, un ouvrier aux pièces ne sont pas plus animés que lui. Pour avoir une idée de l'occupation qui est la sienne, il faut une fois de plus céder la place à Baudelaire évoquant les soirées de Constantin Guys :

« Maintenant, à l'heure où les autres dorment, celui-ci est penché sur sa table, dardant sur une feuille de papier le même regard qu'il attachait tout à l'heure sur les choses, s'escrimant avec son crayon, sa plume, son pinceau, faisant jaillir l'eau du verre au plafond, essuyant sa plume sur sa chemise, pressé, violent, actif, comme s'il craignait que les images ne lui échappent, querelleur quoique seul, et se bousculant lui-même. »

Querelleur quoique seul, et se bousculant lui-même : on voit d'ici Léautaud se ruant sur son papier et sa plume d'oie, entre deux clairs repos dans son fauteuil avec les chats ronronnants autour de lui. Car l'emportement, la justesse du trait et, en quelque sorte, la griserie de la vitesse, sont pour lui tout le plaisir d'écrire : « Je n'ai jamais écrit que hop! hop! comme ça. » Et voilà bien « l'acte gratuit » par excellence! A l'opposé des galériens de lettres et des forçats de la conjugalité, Léautaud veille à ce que l'écriture, comme l'amour, ne soit jamais un devoir, et « au lieu du caprice brûlant ou rêveur, ne devienne une répugnante utilité ». De là, cet air d'insouciance irrépressible, de grande disponibilité, qui fait le charme de tous ses écrits. Car depuis *Henri Brulard* et les *Souvenirs d'égotisme*, il n'est pas douteux que c'est dans le *Journal Littéraire* et *Passe-Temps* que l'on retrouve le plus naturellement associées ces deux choses qui, toujours d'après Baudelaire, caractérisent l'exécution d'un Constantin Guys : « L'une, une contention de mémoire résurrectionnelle, évocatrice, une mémoire qui dit à chaque chose : « Lazare, lève-toi! », l'autre,

un feu, une ivresse de crayon, de pinceau, ressemblant presque à de la fureur. »

A coup sûr, les termes « résurrectionnelle » et « fureur » sont un peu trop romantiques au goût de notre auteur qui, soit dit en passant, ne jette pas plus son verre au plafond qu'il n'essuie sa plume sur sa chemise : tout cela, dira-t-il, c'est bien de l'exagération. Même dans ses moments d'impatience ou d'irascibilité, ses souvenirs lui reviennent en toute bonhomie. Il n'a pas besoin de se pousser du col pour trouver le ton. Il n'a surtout pas besoin de s'approvisionner en idées dans les livres. Car il partage avec Valéry cette sorte d'incuriosité, célébrée par Montaigne, des gens qui se passent des chefs-d'œuvre des autres, et de toute espèce d'étude, parce qu'ils ont dans la tête de quoi se suffire, parce qu'ils tirent tout de leur propre fonds.

Inestimable fonds que celui de Léautaud, et débordant de cette fameuse originalité « qui vient de l'estampille que le *temps* imprime à nos sensations ». Rêveur et rêvassier, il s'abandonne à la « fille de l'air », à la chère compagne des soirées pluvieuses qui fait

.... se pencher les défuntes années
Sur les balcons du ciel, en robes surannées
Surgir au fond des eaux le regret souriant...

Le « regret souriant » et non pas le remords. Car rien ne vient troubler la paix profonde de cet Adam octogénaire, qui n'a jamais planté ni bâti à aucun âge, et qui s'est si peu soucié de la postérité! Il parle en toute connaissance de cause, quand il dit combien la mélancolie qui vient de la pauvreté et de la solitude « est une chose admirable ». Et mieux encore : « Un homme, une femme, qui ont aimé dans leur vie et qui finissent dans un cinquième étage, n'ayant, pour toute compagnie, que leurs souvenirs, c'est plus beau que l'aïeul vénéré, entouré d'un tas de petits-enfants. »

A cet égard, la veillée de Léautaud est une chose merveilleuse, unique. C'est la solitude enchantée par une foule de pierrots morts et par quelques hommes véritables, ces derniers peu nombreux. Ce sont les fantômes des anciennes amours, et ce sont aussi les âmes « en peine et de passage » de tous les orphelins de la mémoire humaine. Il y a une grande tristesse, bien sûr, mais il y a surtout une grande douceur à monter la garde au sein de cette compagnie qui dresse la chronique des lointaines années : « Quelle saveur, à la fin de sa vie, on trouve aux choses de sa jeunesse. (...) Loin de

me racornir en vieillissant, je suis devenu plus *écorchable.* »

Plus *écorchable?* Dieu bon, serait-il possible! Nous qui le croyions « blindé » à toute épreuve, fermé à toute espèce de sentiment, comme nous nous serions trompés! Et voilà bien le suprême dandysme de ce cœur, qui se berce, qui se réchauffe et s'attendrit aux souvenirs du cœur — et qui ne veut pas que ce soit dit.

LA FEMME PARFAITE

par ÉMILE HENRIOT
de l'Académie française.

Il y avait quinze ans qu'Edwige était une femme parfaite, aux petits soins pour son mari. Il lui avait dit en l'épousant, après six mois d'une cour ironique et tendre, car il se méfiait du cœur qu'il avait tel, que la femme parfaite n'existait pas, et que c'était d'ailleurs pour cela qu'il l'aimait et l'avait choisie. Elle avait résolu, sans le dire, de lui en donner le démenti, et depuis quinze ans elle s'y appliquait avec bonheur. S'éveillait-elle avant lui, le matin, elle feignait de dormir, le guettant, et selon la disposition d'Edouard qui ne lui avait pas échappée, c'était elle qui faisait semblant d'avoir envie, dans le vague d'un demi-sommeil, de la même chose que lui, en sorte qu'elle ouvrait les yeux dans le ravissement d'avoir été devinée, et prise et surprise à la fois, lui laissant ainsi le bénéfice d'un plaisir reçu et donné, qui n'avait pas été sollicité. C'était toujours lui qui avait l'air de mener, et elle qui semblait comblée. Comme ce jeu l'intéressait, elle y allait de tout son cœur, et elle trouvait là de surcroît son bénéfice à elle aussi.

Quand Edouard, sa toilette faite, pénétrait dans son cabinet, la tête pleine de ses pensées, toujours dispersées et confuses, car il n'était pas l'homme du matin, il trouvait son bureau en ordre, comme il l'aimait : les papiers dans le même état où il les avait laissés la veille ou la nuit, à ne rien avoir à chercher; les lettres non répondues encore dans le plateau de laque, le manuscrit interrompu sur le buvard, ou le livre ouvert à sa page. Mais l'acajou

et le cuir de la table brillaient, l'encrier vénitien de cuivre avait été fait, et le godet rempli d'encre de Chine, les pipes vidées; le cendrier d'argent étincelait. Edwige avait passé par là, et son mari savait d'expérience qu'il pouvait sans danger laisser traîner toutes ses lettres. Edwige non seulement ne les lisait pas, elle ne s'avisait même pas que ces papiers traînants fussent des lettres. Une de ses perfections était de ne pas être indiscrète, et l'eût-elle été, elle se faisait un devoir de respecter en tout la liberté et jusqu'à la pensée d'autrui. Très digne d'admiration en cela, car elle aimait sincèrement son mari, et eût beaucoup souffert, dans son cœur autant que dans sa vanité, qu'il la trompât. Toutefois, et sachant aussi qu'un romancier peut avoir besoin d'éprouver des sentiments divers pour s'entretenir l'imagination et fournir matière à ses dons d'observation et aux exigences de la rêverie, elle ne pensait pas qu'elle fût positivement trompée si par cas Edouard se laissait aller à la tentation de coucher avec l'une ou l'autre. Elle voyait bien, depuis longtemps, que son merveilleux égoïsme le défendait mieux qu'elle n'aurait pu le faire elle-même, contre tout engagement étranger, contre tout véritable engagement. Ses sorties sans explication n'étaient que d'une heure, sans plus, ou d'une soirée à passer avec un confrère, un ami, « pour causer entre hommes », et encore sans aucune régularité. Si Edouard, au retour d'une de ces absences revenait occupé, distrait, ou même nerveux et mécontent, elle ne s'en apercevait pas, mais c'était autant de gagné et même d'assez rassurant. Elle entendait ne le gêner en rien. S'il rentrait tard, elle dormait, ce qui épargnait une explication et l'obligation possible, toujours désagréable, de mentir. Selon le cas, l'impression, perçue au seul bruit différent du pas de son mari dans le corridor, de la façon d'ouvrir et de fermer la porte, elle dormait profondément, ou n'interrompait qu'à demi son premier sommeil par un affectueux et vague bonsoir, une dolente interrogation, qui ne méritait pas de réponse circonstanciée : « C'était bien? Content?... Mon chéri,

pardon, je tombe de sommeil », ce qui n'empêchait pas, encore selon le cas, la caresse endormie et tendre d'une main sur l'épaule, la chaleur d'une jambe détendue en se rapprochant, le sommeil repris ou rompu. — « C'est la perfection, se disait Edouard à chaque fois tranquillisé, et c'est moi qui suis un cochon ». Mais il n'en quittait pas ses rêves.

Il lui dit, un jour de remords, la regardant à plein dans les yeux, et l'ayant prise à bras tendus par les épaules : « Edwige, tu es parfaite. Je me suis trompé autrefois. Je disais qu'il n'y avait pas de femme parfaite : il y en a une, c'est toi. »

Edwige baissa les yeux, confuse, attendrie. Elle dit avec étonnement : « Mon chéri, je ne sais pas si je suis parfaite, et ça m'est égal. Une seule chose compte : je te plais? »

Edouard fut très ému. « C'est cela l'amour, se dit-il : deux êtres émus l'un par l'autre dans le même instant. » Et il prit doucement Edwige dans ses bras, sans rien dire, ayant justement ce jour-là grand besoin d'être consolé. Il reprit la conversation sur le même thème, un peu plus tard. Et sentant qu'il avait envie de parler, lui silencieux d'habitude, à la poursuite des idées qui nécessitent, pour éclore et se développer, le silence — Edwige lovée sur le divan, lisse et prête, contre lui, la tête levée, le regardait d'un air passionné, de cet air passionné d'enfant qui écoute une histoire, avec une admiration complète et béante pour le conteur. C'était merveilleux de l'entendre. Il parlait juste, les nuances de sa pensée jouaient comme une palette à la lumière, il était merveilleusement intelligent; si intelligent qu'il communiquait son intelligence, rien qu'à l'entendre, et le visage d'Edwige en effet rayonnait de compréhension, et elle exprimait par son regard cette chose délicieuse et très satisfaisante, en face d'une femme qu'on aime, pour celui qui en est la cause et le maître : une intelligence émerveillée. Elle ne l'écoutait plus; elle avait atteint l'extase parfaite. Elle aimait.

Edouard disait des choses précises, revenait sur le cas de la femme parfaite.

— C'est étonnant, expliquait-il. Voilà des années que nous nous aimons, que je te connais. Et tu m'étonnes toujours. Tu es toujours calme, l'âme égale, douce, présente. Tu as l'air de rêver, ce qui est légitime, et au même moment, si je parle, si je dis un mot, si je t'interroge, tu es là aussitôt et tu réponds exactement le mot qu'il faut dire. Tu es intelligente, et de toutes les façons, à la réflexion et *ex abrupto*. Si tu as un instant d'hésitation, c'est pour mieux chercher, et tu trouves. Ta voix même est un apaisement. Suave, exactement, sans fadeur. Note que je déteste habituellement le mot *suave* — et il est le seul, parce que justifié, qui convienne à caractériser cette impression que tu donnes. Je ne te vois jamais en colère, nerveuse, irritée. Tu sais respecter le silence, et le tien toujours est plein de choses. Si j'ai envie de parler, tu es là, et tu me réponds, et c'est toi qui parles et qui as l'air de répondre à ma pensée confuse, incertaine et préoccupée. S'il y a des gens, tu peux être brillante, ou attentive, avec une ardeur contenue, un intérêt intelligent. Tu es, voilà le mot, c'est épatant la langue française pour qui a le goût du précis, du juste : tu es compréhensive. Tu ne parais jamais t'ennuyer, et cela tient sans doute, et même certainement, à ce que tu es bonne. Et puis, il y a en toi une diversité, une possibilité de renouvellements, extraordinaires. Si, si. Je ne dis pas toujours ce que je vois. Tu sais, je te l'ai répété souvent, il se pense toujours plus de choses qu'il ne s'en dit. Je t'admire, Edwige. Et il n'y a pas beaucoup de femmes que j'admire. Si tu étais très forte, très rusée, tu ne serais pas autrement. Tu es toutes les femmes ensemble, et une femme nouvelle à tous les instants: j'ai toujours envie de toi comme si je ne te connaissais pas, comme si tu étais une autre... Tu sais, l'explication des femmes de Barbe-Bleue : il n'y en avait qu'une, et c'étaient seulement des robes différentes qui étaient pendues dans le placard; c'était elle qui faisait semblant d'être une autre,

et que les précédentes fussent mortes — c'est elle qui les supprimait pour être chaque jour nouvelle.

Edwige riait, hochait la tête. « Voilà du propre! Tu as l'impression que tu me trompes avec moi, et ça te fait plaisir... dégoûtant! »

Elle riait, la main levée, prête à battre, ironique et tendre. Il lui avait communiqué cette ironie, fourrée de tendresse. En même temps, elle était dressée contre lui et ses seins sous l'étoffe du corsage mince étaient beaux.

— Ecoute, disait Edouard rapproché — et qui déjà, elle le voyait bien, n'allait plus avoir envie de parler — écoute, sais-tu pourquoi je t'aime? Parce que j'ai toujours envie de toi, et que tu es toujours au moment même la femme exactement que je désire au moment même.

Elle se tendit, près du visage de cet homme qui était son mari, et qui parfois aussi était son amant. Elle l'interrogea, la voix sourde :

— Tu me désires quand je suis tendre?

— Oui. Comme à présent.

— Quand je suis amoureuse?

— Oui.

— Quand je ne sais plus ce que je fais?

— Oui.

— Quand je me tais? Quand je t'attends?

— Oui.

— Tu me désires quand je t'aime?

— Oui.

— Et tu sais toujours quand je t'aime, quand j'ai envie de toi?

Il ne répondit pas, et il la prit.

Après, plus tard encore, il dit, tendre à son tour et souriant (mais elle n'aimait pas qu'il sourît dans ces moments-là) :

— Edwige, je t'aime de toutes les façons. Je t'aime, c'est tout. Tu es parfaite. J'écrirai un livre sur toi : *La Femme parfaite*.

Edwige qui sentait l'amour, encore toute chaude,

assoiffée, se jeta contre lui, les mains dans ses cheveux, et se mit à rire, et les dents serrées, folle encore :

— Crétin !

★

Le lendemain, étant sortie avant le déjeuner pour faire des courses, elle se trouvait dans le métro, vers midi, à la station de la Madeleine, et pensa à Prunier voisin. Elle sauta du train juste comme les portières, roulant, se fermaient. Elle traversa le boulevard, prit la rue Duphot, acheta les clams qui feraient plaisir à Edouard.

— Tiens, fit-il en se mettant à table, tu as acheté des clams, tu y as pensé ? C'est gentil.

Il dit cela distraitement. « Le voilà qui a autre chose en tête », se dit Edwige. Elle le connaissait et n'avait pas à l'observer longtemps quand une idée le traversait. Il était entré en absence, se taisant, répondant à l'état second.

— Excellent, dit Edouard, en posant la douzième coquille. — Il ajouta pourtant : C'est d'autant plus gentil d'y avoir pensé que tu ne les aimes pas.

— Oh! je n'y ai pas spécialement pensé, dit Edwige. Je passais devant Prunier, je les ai vus, j'en ai pris une douzaine, voilà.

Elle sourit dans le vague. Il est reparti, il est loin. Elle rêvait à la veille au soir, dont le souvenir, physiquement, l'habitait encore. Il était loin de tout cela. « Madame Barbe-Bleue, moi, oui, peut-être. La même en robes différentes, et différente toute nue, chaque fois. Mais pas lui. Il est toujours le même, lui. Un despote, absent, étranger. »

Il fallait rompre le silence, avoir l'air de s'intéresser.

— Travaillé ?

Un regard complice, d'entente. Faire comprendre qu'elle comprenait, respectait le silence sacré. — « S'il me dit que je suis parfaite, je fais un malheur. »

Il répondit, à la cantonade :

— Travaillé, oui.

Reparti, tout à fait ailleurs.

Edwige pensa au monsieur qui l'avait désirée dans le métro, et c'est alors seulement qu'elle haussa les épaules.

Edouard travailla tard dans la soirée. Edwige dormait quand il se coucha. Le lendemain, debout avant lui, elle alla mettre à sa coutume le bureau en ordre, et vit des pages manuscrites éparses. Sur la première, elle lut *La Femme parfaite*, et ne regarda pas une ligne de ce qui suivait. Edouard s'installant à sa table y aperçut d'un œil distrait le cendrier étincelant, les pipes astiquées, l'encrier plein, et son désordre respecté. Edwige était dans la salle de bain, assise devant sa coiffeuse, la brosse immobilisée à la main; et elle se regardait dans un miroir, et elle pensait :

— Me voilà, et ce n'est pas moi. Je ne suis pas la femme parfaite. Je suis une idiote. J'en ai assez d'être une idiote et une femme parfaite.

Puis elle acheva de se coiffer, donna l'attention la plus sévère à son visage, et s'étant vêtue avec soin, passa dans sa chambre. S'étant assurée qu'Edouard plongeait entièrement dans son travail, elle ouvrit son secrétaire, écrivit quelques mots sur un bloc, détacha le feuillet qu'elle glissa dans une enveloppe; et chapeautée, la cape de loutre aux épaules, remit la lettre à la femme de chambre, qui faisait le petit salon.

— Pour Monsieur, qui travaille et que je ne veux pas déranger. Vous lui remettrez cela au moment de servir le déjeuner. Je ne déjeunerai pas là.

Edwige s'aperçut qu'on la regardait. C'était un homme qui aimait les femmes et qui la regardait en détaillant. Cette tiédeur, tout à coup, sur elle, enveloppante comme un bain. Au fond, il n'y a qu'une chose qui compte, c'est cela, désirer, être désirée. Il n'était pas très jeune, dans les cinquante ans, mais net de visage, et soigné, bien vêtu, dans les teintes sombres. Les mains nues, l'air tranquille, fort et correct; il avait de très belles

mains. Le regard seul était actif, et ce n'était pas celui d'un homme distrait. Il devait la considérer depuis un moment. Edwige se demanda depuis quand, avec l'impression désagréable d'avoir pu un instant se laisser surprendre, avoir été vue quand elle ne s'y attendait pas. Cette présence tout à coup, devant soi, de quelqu'un qui vous étudie. Il n'y avait rien à dire, ni froncer le sourcil, ni se déplacer. Se fermer seulement. Edwige ne détourna pas les yeux plus vite qu'il ne convenait. « Eh bien, quoi, vous me regardez, je le vois bien. Est-ce que vous croyez que je vais sourire, ou rougir, ou tendre les bras? Est-ce que vous croyez que je vous attends, et qu'une destinée nouvelle, en suspens depuis toute éternité, va commencer pour moi parce qu'un monsieur bien mis me regarde, un mardi matin, vers midi, dans le métro, entre le Rond-Point et l'Alma?... » Le regard détourné, non pas excédé, mais comme d'un objet indifférent. Il y a d'autres voyageurs dans le wagon, d'autres visages, d'autres gens. « Les autres, des autres. Il y a les autres, et moi, vous avez beau me regarder, vous ne pouvez exactement rien sur moi. A la fin, c'est exaspérant, finissez, Monsieur, ou je crie au voleur. Que me voulez-vous? Non, je ne m'apercevrai pas que vous me regardez, que je comprends très bien ce que vous voulez. Je n'ai pas faim, je n'ai pas soif, je suis comblée, je n'ai pas envie de faire l'amour. Je ne suis pas troublée. Je vais descendre à la première station, et si vous me suivez, je remonte aussitôt dans le wagon et je vous laisse en plan sur le quai. Vous serez ridicule. Qu'est-ce que c'est que ce type? Un homme qui cherche une aventure? A midi, comme ça, dans le métro? Il n'a pourtant pas l'air d'un enfant. C'est un homme qui aime regarder les femmes, il commence à m'embêter, mais il ne faut pas le laisser voir. D'ailleurs, tout à fait correct, et à cent lieues d'avoir l'air seulement de penser à ce que je crois qu'il pense en me regardant. Après tout, je peux être regardée, le dehors, cela va, on ne voit pas l'intérieur. J'ai bien fait d'avoir mis ma loutre. Quelle drôle de figure il ferait le monsieur, si je lui disais

tout à coup : « Attention, fausse route, je ne suis pas du tout ce que vous croyez, je suis une emmerdeuse. Vous avez devant vous la Femme parfaite, simplement. » En somme, c'est flatteur. Edouard ne me regarde jamais comme cela, mais lui du moins il sait que je suis toujours prête. — « Eh bien, Monsieur, regardez-moi donc, puisque je vous intéresse, à ce qu'il paraît. Vous non plus, d'ailleurs, vous n'êtes pas mal. »

Le regard n'est pas fixe; mobile au contraire, et vivant; mobile, avec une lenteur savante. Méthodique aussi et, certainement, d'un connaisseur. Edwige sent, de ce regard sur elle promené, comme une caresse de pinceau. Ses yeux d'abord examinés, la pupille cherchée, comme de quelqu'un à qui l'on s'apprête à parler. Mais le regard glisse, ne s'attarde pas. Il ne cherche pas le contact, c'est un regard d'expert. Une évaluation. De quelle couleur, les yeux? Bon. La forme. Les cils et le sourcil; parfait. Le regard et sa qualité — vu, compris. Ne pas insister, rester sur le bord. Ce serait beau, émouvoir ce regard, dans le plaisir ou la colère : le voir au besoin suppliant. C'est toujours bien intéressant d'imaginer le regard qu'une femme peut avoir quand elle fait l'amour et dans le moment du plaisir. — Assez pour l'instant. Maintenant le visage; les cheveux, le front. Soignés, les cheveux; soignés, bien portants. Le front, quoi dedans? Est-ce une femme qui va à la messe? ou qui a un amant? ou bien, qui ayant un amant va à la messe tout de même? En tout cas, une personne têtue, volontaire, close. Elle supporte bien l'examen. Le tour du visage; l'oreille. L'oreille est charmante; elle n'a pas l'habitude que l'on regarde son oreille, la voilà gênée. Votre oreille est des plus jolies, Madame, et en somme, vous n'avez jamais pensé à cela, c'est une partie des plus sensibles de votre corps, que vous ne songez pas à cacher, et qui est nue, à tout venant. La joue, sa courbe, se rattachant avec le cou. Le creux du cou, c'est important, et si utile pour le passage à l'action, la première fois, et puis après, pour dire la reconnaissance, et sur soi-même s'attendrir. —

Et la bouche. Important, la bouche. Mais n'ayez pas peur, je n'insiste pas, on sait vivre : chaque chose en son temps.

Le regard n'appuie pas. Il descend, tourne, dessine les épaules, les hanches, la taille, apprécie la longueur des jambes. Et le pied. Ne pas insister non plus sur le pied — un coup d'œil suffit. Musclé, de la race; et, soit dit en passant, bien chaussé. Une femme élégante, surveillée. Rien d'une poule. Très bien — et quelqu'un. Elle tient bien l'épreuve. — Le regard remonte. Les hanches, les seins, sous l'étoffe. Des seins libres, hauts. Le ventre, à son tour. Pas besoin de déshabiller, tout a été vu. La forme, la couleur et l'âge. Trente-cinq, trente-six ans. Fruit parfait. *Color verus, corpus solidum et succi plenum.* — Le regard cesse d'errer, remonte droit aux yeux, à la bouche encore; et encore aux yeux. Admirée vraiment. — Alors, dans le regard investigateur, une faille, un léger éclair, juste ce qu'il faut d'ouverture pour une réponse possible. Et dans ce visage inconnu, de mâle prudent, maître de lui, la naissance prête d'un sourire. Pour un peu, le sourcil qui se lèverait, admirant... Galant homme et qui sait son monde; et qui n'entrerait pas, sans, même informulé, mais à un rien sensible : Puis-je entrer?

L'Etoile. Edwige, qui n'a pas bronché, s'apprête à sortir, sans un regard. Droite, calme, attentive cependant encore, on va observer comment elle marche et le mouvement de ses jambes; satisfaite de soi, en fin de compte. Elle n'a rien livré, elle garde entier son mystère, elle ne s'est pas trahie ni laissée surprendre. Juste dans la porte, passant devant ce partenaire inconnu, elle s'entend dire, à mi-voix : « Vous êtes très belle, Madame. » — Voilà l'imprévu. Avoir l'air d'entendre? Sourire? S'étonner? Ou ne pas avoir entendu? Une seconde décisive, et on va la suivre, parler. — Elle descend, sans retourner la tête, et la rame s'ébranle, puis se précipite, le monsieur resté à sa place. Edwige, un regret? Il fallait prendre parti plus tôt. Au moment d'atteindre le portillon, sur le quai,

le compartiment qu'elle vient de quitter la dépasse, son regard rencontre le visage de l'homme emporté, qui la cherche un instant encore. Alors elle sourit, un peu lâchement, maintenant qu'elle est hors d'atteinte. Et elle hoche la tête. Voilà, une occasion perdue. Elle a souri. Tout cet examen valait bien un remerciement. Tout de même, c'est une occasion perdue. — Par sa faute? Par celle de l'autre? Fallait-il qu'il se jetât sur elle? — Une chaleur tardive l'envahit. — « Que voulait-il? Que pouvait-il deviner de moi en me regardant de la sorte? Il avait envie de moi, voilà. Il se demandait comment j'étais dans le plaisir et si je fais l'amour habilement? » — Ce trouble, cet afflux de sang à cette idée. Elle sent aussitôt son corps, et au plus secret, convoité. Quoi, penser à cela dans la rue? — Un propos d'Edouard lui revient : « A la chasse, il faut tirer vite. » — Tiens, Edouard? Elle n'y pensait plus du tout pendant que le type la regardait. — Il lui semble que cela a duré longtemps. Elle est montée au Louvre, et le monsieur à la Concorde. Elle est descendue à l'Etoile. En somme, désirée debout, et sous terre, dans le sous-sol des Champs-Elysées. Cinq minutes. Ce n'est pas très long, cinq minutes. Cela suffit pour émouvoir.



— « J'ai appris », se disait Edwige en considérant le jeune homme qu'elle tenait sous son regard. Il était fort beau, et d'une beauté nonchalante. Sans chapeau, naturellement; la chevelure bien roulée, rejetée en arrière, puissante de lustre et de sève; l'arcade sourcilière modelée comme dans un visage de statue, l'œil grand, d'un brun doré, le regard direct, rieur et content. Il était assis, un peu acagnardé, embarrassé de ses longues jambes, l'une sur l'autre repliée; une main dans la poche, l'autre posée à plat sur la banquette. Elle n'était pas très soignée. Trop grande aussi, cette main, osseuse, aux fortes articulations : une main d'étrangleur, pensait Edwige remuée.

Et encore une fois, en poursuivant son examen : « J'ai appris » — elle se rappelait l'homme de l'autre jour qui l'avait regardée si méthodiquement. Edwige appliquait la méthode. Tranquille, du temps devant soi : l'œil promeneur, détaillant ce jeune visage, ces épaules larges et ce ventre étroit. Le dessin de l'œil, sa couleur chaude, la signification possible du regard, assez morne. — « Il a de beaux cils, ce petit. Vingt, vingt-deux ans. Et ces dents, de jeune loup, si blanches. La courbe et le méplat des joues, le col long — ces pommettes hautes, l'œil un peu de biais, remontant. Il sait qu'il est beau, il a l'air de ne pas y faire attention et il voit très bien que je le regarde. Que je l'attaque. Il a dû se dire : Tiens, une touche — et voilà que ça l'intéresse, jeune faune. Un peu grandi trop vite, le jeune faune. Il devait être mieux à seize ans. La mâchoire est lourde. Que pense-t-il de moi? Une poupée? Ce n'est pas la première fois évidemment qu'une femme lui fait des avances. Je suis ridicule, qu'est-ce que c'est que cette aventure? Me voilà en train de lever un gigolo dans le métro? » Elle songea à baisser les yeux, à changer de place. « Non, c'est décidé. Il s'agit d'aller jusqu'au bout. Le monsieur de l'autre jour, ç'aurait été bien préférable. J'ai eu tort de ne pas saisir l'occasion, ce serait fait, je saurais et je serais libre. Mais maintenant, c'est moi qui mène. Attention à ne pas laisser filer le poisson. Tant qu'à faire, celui-là convient. » Le jeune dieu décroisa les jambes. — « Il faut se décider, pensait Edwige. Il va descendre à la prochaine. » Ses yeux se portèrent sur la bouche entr'ouverte du garçon. Un peu grande, et veule, cette bouche. Et cette moue. Serait-il dégoûté? Elle leva les yeux, le fixa durement dans les yeux sans expression, qui supportant ce regard droit ne cillèrent pas. Edwige fit un léger effort, et à mi-voix, entre ses dents, assez net pour être entendue, elle dit tranquillement :

— Et alors?

« Très bien comme entrée en matière. C'est moi qui ai l'air, non pas de regarder, mais d'être regardée. S'il

ne répond pas bien, je me lève et change de place. La dignité sauve. »

Le jeune dieu répondit aussitôt, avec la même tranquillité :

— Alors, Madame, on va prendre un verre?

— « Un bon point pour le gigolo. Il a l'habitude, il ne se démonte pas, tout sera très simple. C'est parfait. » — Et en même temps : « Je suis folle. »

Tous deux s'étaient levés, d'accord. Le métro s'arrêta. Clichy. Edwige et le garçon se trouvèrent sur le quai, debout l'un devant l'autre — et ils rirent, se voyant d'accord. Puis il voulut lui prendre le bras; elle se dégagea.

— Non, dit-elle. — Sur la place, il montra le bar du Wepler. Elle fit non encore, de la tête. Et elle dit, très vite : « Emmenez-moi où vous voudrez. »

— Gi, dit l'adolescent.

— Il me prend pour une fille, songeait Edwige. Puis, à haute voix : « Où va-t-on? » Elle eut la vision de quelque chambre d'hôtel, ce serait ignoble — et du coup se sentit freinée. Trop tard. Allons-y. Tout cela n'a pas d'importance. Tout aurait été beaucoup mieux, évidemment, dans des conditions plus nuancées. — Ils se trouvaient encore dans l'îlot que formait la sortie du métro en terre-plein sur la chaussée. Un taxi passa, vide par hasard. Le garçon l'arrêta d'un claquement de doigt, donna une adresse, tandis qu'Edwige lestement montait dans la voiture. La porte fermée : « Où va-t-on? » répéta Edwige. Le beau garçon tira une clef de sa poche, la fit sauter, la rattrapa. — « Une chambre d'ami, dit-il, du côté des Ternes. On sera tranquille. » Et il se pencha vers sa conquête, saisie par la taille, attirée, et chercha la bouche. Edwige détourna la tête. — « Ts, ts, fit-elle, pas comme ça. Tout à l'heure, oui. » Elle le regarda, dans les yeux : « Ce que vous voudrez. » — Puis elle baissa les paupières. Le garçon dodelina la tête, leva drôlement les épaules, et sans hâte, en homme habitué à prendre les choses comme elles viennent, et sans y

tenir, il se renfonça dans son coin, attendant. Il avait une main sur son genou. Elle apparut énorme à la jeune femme. Ils ne dirent rien pendant la route. Le taxi s'arrêta. — « Il faudra regarder le nom de la rue, tout à l'heure », pensa Edwige. — Une grande maison neuve, devant elle. Le garçon dit : « Voilà » — sonna, ouvrit la porte d'un déclic entrebâillée, s'effaçant. Ascenseur. — « C'est très haut, dit-il encore. Vous verrez, une vue épatante. » — « Ce n'est pas pour la vue », répondit Edwige, étonnée de s'entendre. L'état second, ça doit être ça. Elle s'imagina avoir bu. Sa volonté était détendue. L'ascenseur arrêté, avant que l'autre eût poussé le battement, Edwige eut l'idée de presser le bouton de descente, de renoncer. Puis, presque à voix haute : « Tu y es. Tu iras. »

— Quoi? fit l'homme.

— Rien, ne faites pas attention, je vous suis.

La chambre. Une chambre de garçon, en désordre. Des papiers partout; il y avait un globe terrestre en forme de lampe, l'Amérique était déchirée; des vêtements traînaient. Le jeune homme, d'un coup de pied, poussa sous le lit un soulier retourné sur le tapis. Puis, pivotant, il saisit Edwige aux épaules, écarta le manteau, attira la femme contre lui. Elle se laissa faire. Lucide, inerte. « Nous y voilà. Observons. » Elle restait présente, attentive, et commença par se laisser faire; mais brusquement se détacha, alla regarder par la fenêtre la vue dominée, rêva un instant, puis ferma d'une main calme les rideaux, et d'elle-même se déshabilla. Cela fait, elle ôta son rouge, et vint s'étendre sur le lit, sans un mot, les mains sous la tête.

Ce qui suivit fut sans intérêt. C'était cela? Etait-ce donc la peine? Le jeune dieu était ignorant — mais c'était un jeune dieu tout de même, et robuste. Edwige sourit, les yeux fermés, à une idée qui, un instant, la traversa. Une citation de Stendhal, qu'Edouard — « Tiens! Edouard, je le croyais à mille lieues!... Ah! mais non, très présent, Edouard : c'est pour lui que je

suis ici! » — qu'Edouard donc, plus d'une fois avait répétée devant elle : « La beauté est une promesse de bonheur. » Pour les hommes, peut-être; pour les femmes, non. La promesse de bonheur, pour une femme, ce n'est pas la beauté, c'est la force. Ce garçon est fort. — Mais Edwige n'était pas présente, et le jeune dieu s'en aperçut.

— Alors quoi, non, sans blague, belle dame, c'est sans intérêt?

— Non, mon petit, répondit Edwige, c'est plein d'intérêt, au contraire. Beaucoup plus que vous ne supposez.

Et à part soi : « Voilà, c'est fait. Ai-je obtenu ce que je voulais? J'ai cessé d'être une femme parfaite. J'ai pris un amant, le premier venu. J'ai fait l'amour, sans amour, avec le premier venu. Mais il ne m'a pas eue. Cassée la poupée, je suis à moi, à moi toute seule. Il n'aura même pas vu la figure que je fais quand je... » — Elle se prêtait cependant sans réserve à ses fantaisies, mais elle n'y était pas du tout. Cette idée de plaisir l'éclaira sur elle subitement. Il y avait maldonne. Rien de ce qu'elle croyait avoir obtenu n'était obtenu. Edouard faisait l'amour beaucoup mieux que ce godelureau. « Suis-je conformiste à ce point? Je crois avoir trompé Edouard parce que me voilà dans les bras du premier venu — mais je lui suis fidèle : Edouard seul m'aura fait jouir... Eh bien, ce n'est pas ça du tout, mon garçon... »

— Quoi? fit l'autre, surpris du propos qu'en sa distraction, elle avait émis à voix haute.

— Rien, tais-toi, fit Edwige — et folle de rage, ivre de se délivrer, elle accrocha la tête de son partenaire à deux mains, les doigts dans ses cheveux, l'attira contre elle, et animée soudain, toute au désir de faire d'elle-même une autre, fit le nécessaire et s'abandonna.

— Tu y as mis le temps, dit le jeune homme. Mais quand tu t'y mets...

Il fit entendre un petit sifflement approbateur.

« Vulgaire, se disait Edwige Une jeune brute, contente de soi, et vulgaire. Très bien. Tout ceci est très

écœurant, mais on n'a rien sans rien, et c'est une façon de payer. »

Le jeune dieu n'avait pas du tout de conversation. Edwige contemplait à côté du sien ce corps nu, cet être inconnu. Le monsieur bien mis du métro, à l'œil intelligent et perspicace, et délicatement séducteur, aurait été plus agréable. Il aurait cherché à comprendre, Edwige aurait dû se défendre, garder son secret, son mystère. Regret pour le type du métro. Celui-ci aussi est le type et sera le type du métro. Celui de l'Alma. Celui de la place Clichy. « Tout de même, se demandait Edwige, assoiffée de vérité sur elle-même, tout de même, est-ce le hasard qui l'a voulu, ou bien si malgré moi je n'aurais pas cédé à l'attrait du mâle le plus jeune? » Cette pensée d'avoir été, malgré soi, instinctivement dominée, l'exaspéra. Elle empoigna le garçon par sa belle crinière, et lui fit mal, l'obligeant à la regarder. Il crut à une nouvelle invite, répondit.

— Non, fit Edwige. Assez.

Elle ajouta, mécontente aussitôt de l'avoir dit, car c'était s'avouer vaincue : « Je suis morte. » Mais elle se dit aussi que c'était pour faire plaisir à ce petit, qui avait fait de son mieux, après tout. Il était assis sur le lit, les cheveux épars, et la considérait, intrigué. Il la détaillait maintenant. Nullement étonné de sa victoire, mais incertain, ne s'expliquant pas — oui, positivement intrigué. — « Qu'est-ce que c'est que cette bonne femme-là? » Il ne parvenait à la classer dans aucune catégorie de sa connaissance. Une femme du monde? C'est donc ça?... Trop compliquée pour y voir clair. Bah! prendre les choses comme elles viennent et comme elles sont, y voir clair n'ajouterait rien. Mais il crut devoir conclure, poliment :

— Tu es très belle. Roulée, balancée, et le reste. Tu as tout, quoi!

« Gentille gouape, concluait Edwige pour son compte. Est-ce que je le hais? Mais non, ce n'est rien. Il n'est rien, il n'existe pas. » Elle se prit à rire, jambes croisées, les

mains sous la nuque, soutenant l'examen du jeune amateur.

— Tu me trouves... parfaite?

— Au poil! dit le garçon, en claquant la langue, le sourcil levé.

« Une variante », murmura Edwige. Mais au fond, il n'y a rien de désobligeant à être physiquement trouvée parfaite — et cette idée encore l'amusa.



Quand elle se fut rhabillée, prête à sortir, devant la porte, et qu'elle le dévisageait sans rien dire, pour garder une image nette de cet inconscient libérateur, il vint à elle, et ne put se tenir qu'il l'interrogeât :

— Qui es-tu? Qu'est-ce que tu voulais? Ça, sans plus?

Elle sourit, remua négativement la tête, sans répondre. Ça la regardait, il n'y avait rien à expliquer. Une façon pour elle de reprendre, en gardant son secret, l'avantage.

Il posa la main sur l'épaule d'Edwige, avec une certaine grâce naturelle, et comme au regret de n'avoir pas pensé plus tôt à s'en informer, à s'approcher d'elle, au delà du simple plaisir :

— Je ne sais même pas ton nom... Il se reprit : Votre nom... Je vous revois?... Quand?

— Je m'appelle Une fois, dit Edwige.

Dans la rue, se retrouvant seule, le sol dur claquant sous le pied, elle se reprit. Lucide, consciente, glacée. — « Ce serait écœurant, si le cœur avait à y voir. Mais libre maintenant. Je fais ce que je veux. Cassée la poupée. Je suis moi. » — Elle n'avait même pas songé à relever le numéro de la maison, à chercher le nom de la rue. Cela n'avait aucune importance, ne devant pas avoir de suite. L'important, c'était d'être soi, comme on sait qu'on l'est et nullement selon l'idée que les autres s'en font. Mais dans le taxi qui la ramenait, s'étant regardée avec attention au petit miroir tiré de son sac, elle avait exactement le même visage, et cela lui fit très plaisir. Le

soir, au dîner, il y eut des clams, et tandis qu'Edouard les détachait de la coquille, elle le regardait drôlement.



— Edouard, écoute-moi. Je ne suis pas parfaite. J'en ai assez d'être ce que tu crois que je suis. Mais comment saurais-tu seulement ce que je suis, et même que je suis, que j'existe? Tu ne t'occupes pas de moi. Tu ne t'es jamais occupé de moi et tu n'as jamais essayé. Tout ce qu'il y a entre nous, depuis des années, c'est moi qui le veux, qui le fais, qui l'organise et l'aménage, c'est moi qui mène tout, jusqu'au respect de ton égoïsme, et tu n'en sais rien. Tu n'as jamais envie de moi que si c'est moi qui ai envie d'être traitée comme une femme. Tu ne t'en es jamais aperçu. Ta maison à ta convenance, c'est moi. Ton bureau en ordre, c'est moi. Tes amis, c'est moi : si des amis t'entourent, c'est à cause de moi, c'est par moi. C'est moi qui te fais aimer d'eux, en les persuadant que tu les aimes, alors que tu n'aimes personne. Sans moi tu ne penserais jamais à eux. Lorsque l'un d'eux vient te surprendre, quand je sens que tu as besoin de parler avec un homme parce que ta femme, qui est toujours la même, t'embête, et que tu n'as rien à lui dire, ou, penses-tu, à en apprendre — c'est moi qui ai téléphoné, en disant que c'est de ta part. Tes maîtresses... pardon, laisse-moi parler — je sais tout très exactement, j'ai lu toutes leurs lettres, qui traînent partout. Maîtresses, d'ailleurs, c'est beaucoup dire, car non plus nulle ne te tient, tu n'en aimes aucune : coucheuses, tout au plus. Pauvres idiotes, aussi bien, qui chacune croit être la seule, quand elle n'est que le repoussoir, le contraste, pour la variété. Chacune, qui se croit l'inspiratrice, c'est inouï, de tes plus pénétrants écrits! Ne crois pas que je sois jalouse : je sais que tu ne leur donnes jamais rien, l'illusion du plaisir à part, et que tu n'es jamais si content d'elles qu'une fois dans la rue, quand tu les quittes. Si j'étais jalouse, je me vengerais, et faci-

lement : je n'aurais qu'à envoyer aux unes les lettres des autres. Mais cela te créerait des embêtements, et voilà, tu m'en as donné l'habitude, je respecte ta tranquillité, ton travail. Seulement, Edouard, tout cela n'est pas juste pour moi. J'ai assez de vivre dans le mensonge : oh! non, pas à côté de ton mensonge à toi, mais dans le mien. Car voilà quinze ans que je te mens, et que tu m'as obligée à te mentir en me montrant à toi autre que je suis en vérité, sous l'aspect d'une femme parfaite. Au commencement j'ai essayé de l'être en pensant qu'ainsi je te plairais mieux. Mais c'est assommant, je m'en rends bien compte, à la commodité près, une femme parfaite. Et tu en as préféré d'autres qui ne l'étaient pas : des vicieuses, des gouapes, des coquettes, des comédiennes, ou des grues, une femme qui a empoisonné son mari — si, parfaitement, Mme X. — Ayant pris le pli de ne pas m'en apercevoir et de n'en pas être offensée, j'ai continué. Tu ne t'es aperçu de rien; et tu as continué, toi aussi, par indifférence, à me prendre pour une autre. J'ai assez d'être cette autre-là.

— Tu es complètement folle, dit Edouard. Qu'est-ce que tu me chantes?

— Je ne te chante rien et je ne suis pas folle. Je dis ma vérité, voilà; et voilà aussi qu'en parlant, en mettant les choses au point, je me délivre, je rentre dans cette vérité, que je t'avais inutilement sacrifiée. Tout cela était nécessaire à dire, c'est dit; et c'est merveilleux de parler : on respire, pour la première fois! — Au surplus, il faut que je t'apprenne encore quelque chose, non pas du tout pour me venger en te faisant du mal, parce que je sais bien, vanité à part, que cela ne te fera rien du tout, et même que tu t'accommoderais parfaitement que je l'aie fait, si tu étais assuré que je ne sais pas que tu le sais. Mais il faut que je te le dise, pour être sincère avec moi. Je t'ai trompé. Je ne suis pas du tout celle que tu crois.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire? — Edwige lui faisait perdre du temps. Il avait un travail pressé. Hein, quoi? Elle l'avait trompé?

— Ce n'est pas du tout une histoire.

— Tu as un amant?

— Pas exactement. Je n'ai pas un amant. J'ai couché avec un type.

— Un type? Qui?

— Je ne sais pas. Un monsieur que je ne connais pas. Un homme que j'ai rencontré dans le métro. Un monsieur très bien, d'ailleurs.

— Je ne te crois pas.

— Tu veux des détails? Un monsieur, rencontré dans le métro, à midi, un mardi, entre la Concorde et l'Alma. Il m'a regardée, j'ai compris qu'il voulait de moi. Il m'a invitée à déjeuner, tiens c'est le jour où je n'avais pas déjeuné à la maison, où j'avais laissé une lettre pour toi...

— Une lettre?... Quelle lettre?

— Félicie a oublié de te la remettre. Quand je suis rentrée, tu étais sorti, la lettre était dans ton bureau, non ouverte. Je te disais que j'en avais assez, que je partais et que je ne reviendrais plus. Ce qui s'est passé dans l'après-midi m'a fait changer d'idée, je me suis ravisée... Ce n'était plus la peine de te quitter, j'avais cessé d'être parfaite. Mais je reviens à ce que je te disais : j'ai donc couché avec cet homme du métro. Il m'a emmenée dans un petit hôtel, du côté de l'Etoile, tu dois connaître ces endroits-là : enfin, quelque chose d'impersonnel et assez sordide à la réflexion. Cet homme ne s'est pas douté un instant qu'il avait affaire... à une vierge — non, ce n'est pas le cas; ou enfin, tout comme. C'est la seule fois que je t'ai trompé, mais c'est fait. — Rassure-toi, le type ne sait pas du tout qui je suis, l'honneur est sauf.

— Salope, fit Edouard, les poings serrés.

Il était furieux, il fallait faire quelque chose, il ne savait pas du tout quoi. Rire, pleurer, se mettre en colère, hausser les épaules ou la tuer? Il se sentait saisi d'un tremblement, d'émotion ou de colère, il ne savait. Il hésita, et soudain porté, marcha sur Edwige, à trois pas de lui, adossée à la cheminée, sans recul possible. Elle

ne fit pas un mouvement, le regardant droit au visage.

— Il va me tuer, pensa-t-elle. La pensée d'une violence l'émut : « S'il me frappe, je lui pardonne tout. »

Elle vit deux poings se lever, mais Edouard s'arrêta, les poings retombèrent.

« Je n'ai pas gagné », pensa Edwige. Elle reprit aussitôt l'avantage : — Tu peux me battre, tu peux me tuer, ça ne changera rien.

Son mari se passa la main sur les yeux. Il ne paraissait pas entendre.

— C'est moi qui suis fou? dit-il. Je ne comprends pas.

Puis, rudement : — Laisse-moi.

— Tu me dis de partir?... C'est fini? demanda Edwige.

Elle le demandait. C'est donc qu'elle n'était pas décidée.

— Non, nous avons encore des choses à nous dire. Mais pour l'instant, va, laisse-moi. Je ne sais plus où nous en sommes. Tu as tout cassé.

Il paraissait las, accablé.

— Je saurais bien tuer, pensait Edwige. S'étant retrouvée, seule, dans sa chambre, et s'apercevant dans la glace, elle se fit à elle-même l'impression d'être une autre que celle qui tout à l'heure en était sortie, avant son explication avec Edouard. Elle s'arrêta devant le miroir et s'examina, longuement.

— Voilà. Moi enfin. Je suis moi. Une saleté, une traînée, une femme méchante, je m'en fous. Mais moi enfin, moi, moi, moi.

Une idée encore la traversa. « J'ai menti à Edouard. Je lui ai dit que j'avais couché avec un type du métro, mais je ne lui ai pas avoué le vrai, ce sale gosse. Le monsieur de l'Alma, c'était plus flatteur... C'est difficile, la vérité. » — Après tout, n'importait. Celui-ci, celui-là, elle avait couché et l'avait dit. L'essentiel. Le masque enlevé, le vrai visage reparaît. Mme Barbe-Bleue, c'était bien cela : encore une des ses apparences tuée. Maintenant, il s'agissait de se plaire à soi.



Edwige ne se plaisait pas. Elle avait beau retourner dans sa tête le fameux quotient personnel, elle s'apercevait qu'une formule ne suffit pas. Encore une façon de parler d'Edouard, ce quotient personnel. C'est *coefficient* qu'elle veut dire; et qui aurait un sens, à la rigueur. Mais Edwige n'est pas à cela près. Les mots, vus de loin, ont de l'allure, semblent signifier quelque chose. A regarder de près, on s'aperçoit que ce n'est rien. Edwige chercha dans le dictionnaire, au mot *quotient*, et trouva : « Nombre qui résulte de la division d'un nombre par un autre ». C'était vague, dans sa précision. Division, à peu près, c'est clair. Il y avait de la division, entre le nombre Edwige et le nombre Edouard. Mais l'autre nombre, diviseur? C'était le monsieur du métro? Pas du tout : la division existait déjà avant lui. Rien à faire avec *quotient;* chercher plutôt du côté de *personnel.* Personnel, cela se comprend; personnel, c'est moi, se disait Edwige. Le dictionnaire n'explique rien, n'entend rien aux subtilités. Quotient personnel, cela devait s'entendre des raisons qu'on a tout seul, ou toute seule, d'être divisé d'avec un autre. Parfaitement, des raisons profondes. Le quotient personnel, le voilà. Edwige fut contente d'avoir trouvé. Tout de même, la clef n'ouvrait rien qu'une porte sur la solitude. Voilà le sens. Ramenée à sa solitude, Edwige se considéra. Ce fut pour obtenir encore quelques résultats négatifs. D'abord, en se regardant au miroir, elle s'était dit : « Je suis moi. » Puis, à fouiller et à scruter, elle s'aperçoit que ce moi dont elle s'était découverte si férue, n'était qu'une somme de désaccords, de récriminations, de refus. « Je n'aime pas faire l'amour quand je n'en ai pas envie, si je suis fatiguée, si j'ai sommeil. Je ne suis pas une bonne affaire. Je ne suis pas bonne. Je ne suis pas intelligente, je suis butée. Au fond, qu'est-ce qui m'amuse, et qu'est-ce que je veux? Des choses du moment. Il y a des moments où j'aimerais vivre à la

campagne, monter à cheval, et le matin, aller manger des pommes pas mûres sous un arbre, les pieds nus dans l'herbe mouillée, me sentir la fraîcheur de l'herbe me grimper aux jambes. Une idée, d'ailleurs. Au fond, je n'y tiens pas, je déteste les crudités, et le froid me fait la peau bleue. La vérité, c'est que je n'aime rien que le désir, de choses qui me sont en elles-mêmes indifférentes. Le monde m'assomme quand j'y suis, les gens m'insupportent, et j'ai l'air d'une oie devant eux. Etre élégante, enviée, belle? Je suis tout cela, et cela n'est pas le bonheur. Qu'est-ce que c'est que le bonheur? L'amour? J'aime Edouard, il m'aime, et cela ne me contente pas. Insatisfaite, voilà tout. Le plaisir physique? Ça ne dure pas, c'est toujours à recommencer. D'ailleurs, le gigolo de l'autre jour était plutôt plat. Il paraît qu'il y a des maisons où on trouve des hommes tout prêts, mais où ça? Je ne peux tout de même pas demander l'adresse à S. V. P. D'ailleurs, que je le veuille ou non, je suis une femme parfaite, qui n'aime pas, même pour son bien, faire des choses qui lui répugnent, sans quoi j'aurais demandé son adresse au gigolo. »

Edwige se promenait au Bois, d'un pas vif, roulant ces choses dans sa tête. Elle n'avait qu'à ralentir le pas et prendre ce petit air rêveur qui atteste une femme disponible, elle n'avait que l'embarras du choix, en fait de gigolos ou de quinquagénaires désœuvrés comme le premier type du métro. — « C'est absurde, se disait Edwige; c'est absurde et c'est déjà vu. » — Elle eut aussi envie de pommes vertes, et d'être les pieds nus dans l'herbe. Mais au Bois de Boulogne, on ne trouve pas de pommiers, et il n'y avait pas moyen non plus de se déshabiller pour piquer dans le lac. — « Voilà, si j'étais seule à la campagne, je ferais un cent mètres, et ça passerait. Mais se mettre à courir dans l'Allée des Acacias, j'aurais l'air d'une folle. Je suis une femme parfaite, qui fait du footing pour sa ligne. L'embêtant, c'est que je déteste marcher. Zut, une maille qui a lâché : ce frisson le long de la jambe. »

Une figure connue vint à sa rencontre. Un coup de chapeau, un regard. « Je connais cette tête, se dit Edwige. Qui est-ce? » — Elle prit l'air digne de l'absence, salua sèchement. Et cent mètres plus loin, se mit à rire. Le monsieur de l'Alma.



Edwige devant sa glace, à la coiffeuse, le matin. Le jour cru en pleine figure, les rideaux ouverts. Pas coiffée. « Ce que je suis moche! » Elle fumait, les yeux plissés, le visage gras. « C'est moi, ça. Joli, le quotient personnel. Quelle gueule! » Une porte claqua dans l'appartement. La voix furieuse d'Edouard. « Cette radio... nom de Dieu!... Peux pas travailler!... » La radio, à plein robinet, éructait une chanson idiote. Edwige écrasa le mégot sur le bord laqué de la coiffeuse, en maint endroit déjà brûlé. Autre cigarette; et un verre. Edwige se vit, la bouche amère, l'œil demi-clos. Elle portait une robe de chambre fatiguée et ses bas non tirés tombaient sur ses chevilles. La voix d'Edouard retentit encore dans le corridor. « On ne déjeune pas? » — A table, sans un mot pour Edwige, s'en prit à la servante. Son bureau n'était jamais fait, les œufs étaient brûlés, les côtelettes à moitié crues. Edouard avait l'air excédé; elle, indifférente, ennuyée. C'était bien ce qu'il pouvait y avoir pour lui de plus vexant : l'air de s'ennuyer avec lui. Edwige alluma une cigarette, avant le dessert.

— Vous fumez beaucoup, dit Edouard.

Elle haussa seulement les épaules. Puis, en dessous, tandis qu'il pelait une pomme, avec une application affectée, elle le regarda, pour savoir où il en était. Le soir, elle parut à table, très soignée, étant allée chez le coiffeur; les ongles faits et carminés. Elle portait une robe neuve, des plus sobres, et qui allait bien. Elle avait l'air aimable et l'œil brillant. Edouard fut sensible au changement. Il dit, d'un ton froid, mais poli :

— Très jolie robe,
et aussitôt, regretta l'amabilité, un doute né dans son esprit. « Où est-elle allée? »

Edwige, sans apercevoir le recul, dit à son tour :

— Bien travaillé?

— Non, mal. Dérangé tout le temps. Ce téléphone est odieux.

— Pourquoi ne décrochez-vous donc pas quand vous ne voulez pas qu'on vous dérange?

— Ce n'est pas cela, pas en train.

Un instant après :

— Projets, ce soir? Non? Je croyais que vous sortiez... Vous voulez sortir? Cinéma?

Ils allèrent voir un film sans intérêt. Dans le noir, Edouard prit la main d'Edwige, qu'elle lui laissa. Ils échangèrent quelques mots sur le film, s'accordèrent pour le trouver sans intérêt. Edwige signala seulement une belle fille qui y figurait et qui avait de très jolies jambes.

— Peuh! fit Edouard désabusé. Elle a l'air commun.

Ils rentrèrent, pour se quitter dans le couloir, devant la porte de leurs chambres.

— Bonsoir.

— Bonsoir.



Il fallait faire quelque chose, et Edouard ne savait toujours quoi. Régler les relations de personnages dans un livre, cela va : on leur fait faire ce qu'on veut. Mais dénouer un drame sur une personne vivante, dont on ne dirige plus les commandes, voilà bien la difficulté. La complication venait de ne pas comprendre. Edwige échappait, se taisant. Il y avait une coupure. Elle l'avait trompé, il en était humilié, parce qu'il ne s'expliquait pas pourquoi. Trompé une fois, et sans suite; donc certainement sans amour. Alors, ce n'était pas si grave. Mais que dire? Chasser Edwige? L'étrangler? Pas ques-

tion. Il tenait à elle. Mais il l'avait trompé, lui aussi. Dégoûté des femmes, d'ailleurs. Pas la tête à en voir aucune. Il fallait faire quelque chose, y voir clair, et prendre parti. Attaquer Edwige, l'obliger à parler. Mais elle exposerait ses griefs, elle se mettrait en colère, il faudrait répondre sur le même ton, et cela n'avancerait à rien. Gagner du temps, cela valait mieux. Garder la position de l'homme offensé... Bien pour l'instant. Par la suite, laisser la bonace venir? Lâcheté. A force de rêver et de combiner des abstractions, de nouer et de dénouer des idées, il avait perdu l'habitude d'agir. Il imagina un de ses héros dans son cas : jaloux, furieux, agissant, c'est-à-dire tuant, faisant des discours, ou claquant la porte, ou mettant dehors la coupable... Ridicule. De là à se demander s'il n'avait peint jamais que des fantoches, qui ne faisaient que des choses ridicules, — des brutes ou des imbéciles — il n'y avait qu'un pas. Et un autre, aussitôt franchi, à cette conclusion : « Je n'ai écrit que des sottises, et c'est moi, d'abord, l'imbécile. « Bon, d'accord, je suis un crétin, et tout ceci est de ma faute. Mais Edwige, quoi, dans son cas? Qu'est-ce qu'il y a de vrai? M'a-t-elle seulement dit la vérité? C'est inconcevable : elle, coucher avec un individu qu'elle a rencontré dans le métro? Ce n'est pas du tout son genre. Edwige est une femme parfaite. Elle m'a raconté une histoire. Elle n'a pas couché; elle est propre. — Mais est-ce qu'un être propre n'est pas cependant capable de tout? L'amour physique, en soi, c'est très facile, ça peut même se faire debout. On est excité, on est troublé. Un coup de chaleur, l'occasion, la curiosité. Ne pas résister... Dans le métro, tout de même!... Supposons un personnage de roman — *La Femme parfaite*, justement... » — Il pensa à son manuscrit commencé et interrompu parce qu'il n'avait pas su le finir. Par définition, la femme parfaite, c'est une femme sans histoire. Un sujet idiot. Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, qu'Edouard s'est monté le bourrichon sur un thème, révélé sans suite possible à la seconde page. On est parti sur une

idée, elle a paru piquante, et il n'y a pas de vérité. — Il ouvrit un tiroir, y prit une liasse de papiers — *La Femme parfaite* — se relut. Pure littérature, rien ne valait. Il rejeta la feuille griffonnée dans le tiroir, le repoussa d'un coup. « Nom de Dieu! C'est exaspérant. Ce n'est pas de roman qu'il s'agit, mais d'Edwige. Une femme parfaite, tu parles! Je suis cocu! » — Une envie de mordre. La colère. C'est bon, la colère. Il se leva, marcha dans la chambre, revint au bureau, se rassit. Nom de Dieu encore! Il donna violemment du poing sur la table, se fit mal. — Les pipes étaient nettoyées, l'acajou luisait, l'encrier de cuivre était plein, et il y avait une rose dans le vase.

★

« Un personnage de roman, songeait Edouard, passe encore s'il s'agit d'un homme: on s'imagine dans sa peau, quelles que soient les circonstances, c'est soi qu'on peint sous son visage, c'est de soi qu'on tire ses couleurs. Mais avec une femme? Il faut l'inventer, et lui supposer des raisons et des réactions, qui ne seront jamais les vôtres. Je n'ai peint jamais que des poupées, qui se donnent, se reprennent ou se refusent. Tout donné, rien qui soit réel. Et je passe pour bon psychologue, quand je n'entends rien à la mienne. » La vie avait recommencé, et le tête à tête. Déjeuner, dîner, en face l'un de l'autre, distraits, polis et séparés, en propos vagues. Edouard attentif cependant; Edwige, comme si de rien n'était, souriante, calme, absente et présente, sans poids. Il la regardait, et devant ce front pur, ces beaux cheveux souples et sains, ce regard limpide et fermé, se butant contre l'inexpliqué, l'inexplicable, il la trouvait mystérieuse. Mais c'est lui qui était buté, tourmenté et désagréable, et qui avait à se faire pardonner. Le comble!

Une fois, au dîner, il y eut des clams, et il éclata, se mettant du coup dans son tort.

— Emportez ça, je ne peux plus les voir.
— J'ai pensé te faire plaisir. Je sais que tu les aimes.
De nouveau, elle le tutoyait. Il ne s'en aperçut pas sur le moment, il était furieux et honteux de l'être.
— Grand merci, mais je crois que je n'en mangerai plus de ma vie.
Il était dans son tort, décontenancé, il jeta sa serviette sur la table et sortit.
Edwige le rejoignit dans son bureau — alla à lui, le regarda, et rit, sans méchanceté, détendue et sans ironie.
— Tu me détestes?
— Non. Nous ne nous sommes rien.
— C'est monstrueux.
— Non, ce n'est pas monstreux, c'est idiot. Mais c'est comme ça.
Un temps. Edwige reprit, calmement.
— Tu veux parler? J'ai quelque chose à te dire.
— Encore?
— Pas ce que tu crois. Ecoute-moi. Je t'ai menti, je ne t'ai pas trompé. C'était pour que tu t'occupes de moi.



Edouard était intéressé par cette femme nouvelle, qui avait été capable d'avoir un secret, quelque chose à cacher, de mentir, sans cesser d'être transparente. Mais quoi était vrai? Un doute à calmer. Edwige avait de l'imagination, voilà où était le danger. Quand on est capable d'inventer, on est aussi capable de faire ce qu'on invente. Il l'examinait, intrigué, troublé : les mains aux épaules, les yeux dans les yeux; elle debout et droite devant lui, et abandonnant son regard dans sa plus limpide profondeur. Il était ému.
— Tu es très belle, Edwige. Mais tu peux aussi être très méchante.
— Si je n'ai seulement que l'air d'être méchante?
« Toujours un petit doute à calmer, dit Stendhal, voilà ce qui fait la soif de tous les instants, voilà ce qui fait

la vie de l'amour heureux. Comme la crainte ne l'abandonne jamais, ses plaisirs ne peuvent ennuyer… »

« Est-ce bien vrai ? » se demandait Edouard. Et il n'en retenait que ceci : « Toujours un petit doute à calmer… »



Edwige heureuse était charmante. Elle a cessé, pour son mari, d'être une abstraction ennuyeuse, et ce mythe, la femme parfaite. Elle n'est plus qu'une créature qui existe, naturelle et inquiétante. Elle sait qu'Edouard est changeant, léger, et que l'état de fixation, chez lui, ne durera pas toujours. Mais en attendant les épreuves et les difficultés nouvelles, cette impression exaltante et délicieuse d'exister enfin pour un autre, à ses propres yeux, c'est autant de pris.

L'AVENTURE HUMAINE SELON RILKE

par J.-F. ANGELLOZ

Au début de la remarquable conférence qu'il prononça pour le vingtième anniversaire de la mort de Rilke, Heidegger cita la célèbre question que pose Hölderlin vers la fin de *Pain et vin* (1801) :

A quoi bon des poètes en un temps d'indigence.

Nous connaissons aussi la réponse qu'il donne lui-même dans *Souvenir* 1803 :

Mais tout ce qui demeure est l'œuvre des poètes.

Et nous sommes tenté de dire : le poète est celui qui, plongeant au fond de l'indigence plus bas que les autres humains, y a puisé pour eux le secret de l'être et de la vie. Tel fut le rôle de Rilke et nous voudrions essayer de le montrer en partant d'un poème peu connu, qu'Heidegger commente (1) avec sa pénétration philologique, en allant sans doute, du moins dans la deuxième partie, plus loin que l'auteur lui-même.

En juin 1924 le poète inscrivait en tête d'un bel exemplaire des *Cahiers de Malte Laurids Brigge,* appartenant au baron Lucius, des « vers improvisés » dont il adressait une copie à sa femme, le 15 août suivant. Ainsi, alors qu'il avait pu enfin composer les *Elégies de Duino* et les *Sonnets à Orphée* (février 1922), où il confiait aux hommes le message de celui qui a vaincu la mort, il se trouve amené à dédicacer l'œuvre parisienne écrite de 1904 à 1910 qu'emplit la mort. A l'époque où il essaie de vivre la vie enfin comprise, il est amené non à se poser, mais à s'expliquer le problème de la vie. Dans ce

(1) *Wozu Dichter?* in *Holzwege* (Vittorio Klostermann, Francfort, 1950, pp. 248-295).

poème « improvisé » et sans titre, Rilke nous a livré la clef de l'aventure humaine.

Wie die Natur die Wesen überlässt
dem Wagnis ihrer dumpfen Lust und keins
besonders schützt in Scholle nud Geäst,
so sind auch wir dem Urgrund unsres Seins

nicht weiter lieb; es wagt uns. Nur dass wir,
mehr noch als Pflanze oder Tier,
mit diesem Wagnis gehn, es wollen, manchmal auch
wagender sind (und nicht aus Eigennutz),
als selbst das Leben ist, um einen Hauch

wagender... Dies schafft uns, ausserhalb von Schutz,
ein Sichersein, dort, wo die Schwerkraft wirkt
der reinen Kräfte; was uns schliesslich birgt,
ist unser Schutzlossein und dass wirs so
ins Offne wandten, da wirs drohen sahen,

um es, im weitsten Umkreis irgendwo,
wo das Gesetz uns anrührt, zu bejahen.

Comme la nature abandonne les êtres
à l'aventure de leur désir confus et n'accorde à
aucun d'eux une protection spéciale dans la motte ou les rameaux,
de même le grand être d'où nous sommes issus n'a pour nous

aucune dilection particulière; il nous aventure. Sauf que nous,
plus encore que la plante ou l'animal,
nous donnons notre accord à cette aventure, nous la voulons, par-
[fois même nous sommes

plus aventureux (non point par intérêt personnel)
que ne l'est la vie elle-même, d'un rien
plus aventureux... Cela nous crée, hors de toute protection,
une sécurité, là où agit la pesanteur
des forces pures; ce qui finalement nous met à l'abri,
c'est l'absence de défense, c'est que,
voyant sa menace, nous l'avons converti à l'Ouvert

pour que, quelque part dans le plus vaste de nos cercles,
là où la loi nous atteint, nous l'approuvions.

Sans vouloir remonter le cours de la tendance vitaliste qui apparaît si fréquemment chez les penseurs et les poètes allemands, il est impossible de ne pas songer à Schopenhauer, que Rilke adolescent lisait volontiers, à son vouloir-vivre, auquel nous semble faire écho non seulement l'élan vital de Bergson, mais aussi le « vouloir-être », que Heidegger découvre et définit dans le poème de Rilke. Dans cette conception toutes les créatures sont la manifestation, l'exté-

riorisation d'une force qui du fond de l'être projette dans l'existence les choses, les animaux, l'homme enfin « couronne de la création », disait Schopenhauer, l'homme condamné à souffrir plus que les autres êtres, parce que le pessimiste considérait le vouloir-vivre comme foncièrement mauvais.

Précisons aussitôt, pour éviter tout malentendu, que Rilke ne fut pas un pessimiste : jamais, affirme E. Jaloux, il n'a proclamé que la vie était mauvaise et J.-R. von Salis nous rapporte que dans ses jours d'angoisse douloureuse il déclarait à Mme Wunderly Volkart : « N'oubliez jamais, chère amie, que la vie est une splendeur » (das Leben ist eine Herrlichkeit). Mais elle est une grande aventure : tout ce qui, au sein de la Nature, aspire confusément à être, se trouve lancé par elle, complice complaisante et peut-être sournoise, dans une entreprise où les risques sont d'autant plus grands que la Mère universelle expose ses enfants sans protection contre l'Autre, contre tout ce qui peut menacer le grain de blé dans sa motte de terre ou l'oiseau dans le buisson. Ainsi en est-il de l'homme, qui se situe sur le même plan de l'indifférence dans cette différenciation du vouloir-être profond : l'être humain ne l'emporte en rien sur l'être-animal ou l'être-plante ou l'être-chose. Il ne l'emporte que par sa complicité : il accepte l'aventure, il se déclare prêt à la risquer et même, poussé non point par l'intérêt personnel mais peut-être par sa supériorité de roseau pensant ou souffrant, il va spontanément au delà du risque imposé à lui par l'élan vital dont il est issu.

Dans ces vers improvisés Rilke s'arrête un instant; il interrompt le développement de sa pensée par une série de points, où nous pouvons insérer, une grande partie de son œuvre, en particulier la huitième des *Elégies de Duino*, qui nous introduit au centre même de sa conception du monde et de la vie. Il y oppose « la créature », qui de tous ses yeux voit l' « Ouvert », et l'homme, qui ne voit que le « monde ».

Mais nous, jamais, pas un seul jour, nous n'avons
devant nous le pur espace, dans lequel les fleurs
infiniment s'épanouissent. Toujours c'est le monde,
et jamais ce qui n'est nulle part et que rien ne limite :
le pur, l'insurveillé, que l'on respire,
que l'on sait infini et ne convoite pas. (*El. de Duino*. Ed. Aubier, [p. 85.)

Sur l' « Ouvert » nous avons un précieux témoignage de Rilke lui-même qui, le 25 février 1926, écrivait à un ami russe : « Il vous faut comprendre le concept de l'Ouvert, que j'ai

essayé de proposer dans cette *Elégie* de la manière suivante : le degré de conscience de l'animal l'engage dans le monde sans qu'il se trouve à aucun moment placé en face de lui, comme c'est le cas pour nous; l'animal est *dans* le monde; nous nous dressons *devant* le monde par suite de la tournure et de l'accroissement particuliers de notre conscience. » Et Rilke explique encore qu'il ne faut pas prendre le ciel, l'air, l'espace pour l'Ouvert, car « eux aussi sont pour le spectateur et le critique des « objets » et donc opaques et fermés ».

De ce texte, qui peut encore paraître hermétique au lecteur profane, nous rapprocherons le passage où Schiller explique l'opposition entre le poète naïf et le poète sentimental : le premier *est* nature (les Grecs, Goethe), le deuxième *cherche* la nature (les Modernes, Schiller). Le premier, dirions-nous dans le langage rilkéen, vit dans l'Ouvert; il ne distingue pas de limite entre lui et ce qui n'est pas lui ; son monde intérieur se confond avec le monde extérieur; il se trouve au centre du « Weltinnenraum », de l'espace intérieur du monde, si bien que les oiseaux peuvent le traverser de leur vol silencieux et que l'arbre vu par lui au dehors grandit *en* lui (2); le deuxième, c'est Malte Laurids Brigge, obsédé, qui veut saisir le réel et se heurte à lui de toutes parts, sans pouvoir jamais l'étreindre; c'est l'homme exposé nu à l'hostilité du monde extérieur.

On exagérerait à peine en disant que l'œuvre de Rilke représente essentiellement la recherche d'un refuge, la quête d'un abri, car il n'a cessé de souffrir « d'Ungeborgenheit ». Si l'on veut comprendre tout ce que représente ce mot par lequel s'exprime le sentiment de celui qui est privé d'un abri sûr, où il puisse vivre en sécurité (*sine cura*, et Heidegger a bien raison de recourir au latin pour expliquer l'allemand « sicher »), on peut penser au premier vers du *Roi des Aulnes* de Goethe :

Mein Sohn, was birgst du so bang dein Gesicht?

où nous voyons l'enfant se blottir dans cet asile qu'est la poitrine de son père pour échapper à l'angoisse mortelle. Alors que jadis l'être humain vivait dans un monde ordonné et stable, entouré de choses chargées d'une valeur « larique »

(2) Dans le célèbre poème *Le winkt zu Fühlung fast ans allen Dingen;* il figure dans notre anthologie, *Meisterwerk deutscher Lyrik* (P. U. F., 1947, p. 229).

et de maisons qui étaient des abris, l'homme moderne est menacé de toutes parts, il a l'impression d'être traqué,

et les animaux eux-mêmes s'aperçoivent d'instinct
que nous ne sommes pas des êtres sûrs, qui se sentent chez eux
dans le monde interprété. (*El. de Duino* I, Ed. Aubier, p. 39.)

Il doit se mettre à l'école des choses, des plantes, des animaux; il doit apprendre d'eux le secret de l'être et de la vie; c'est le conseil que nous trouvons dans les *Cahiers de Malte Laurids Brigge,* dans les poèmes et les lettres de la grande période parisienne (1902-1910).

En 1924, Rilke a dépassé ce stade; on peut même dire que, dès 1908, il connaissait le remède à son angoisse, quand dans son *Requiem* pour le comte Wolf de Kalckreuth, qui s'était suicidé, il écrivait :

Pourquoi n'as-tu pas attendu que la pesanteur
devienne tout à fait insupportable; alors elle se convertit
et n'est si lourde que parce qu'elle est vraie.

Was hast du nicht gewartet, dass die Schwere
ganz unerträglich wird : da schlägt sie um
und ist so schwer weil sie so echt ist.

Dans ces vers fréquemment cités s'exprime avec netteté l'idée de « l'Umschlag » (revirement, retournement, renversement; nous adoptons ici la traduction « convertir », en prenant le verbe à la fois dans son sens matériel et dans son sens esthétique), dont Pongs a montré l'importance, peut-être même en l'exagérant. Dès 1908 donc, Rilke sait qu'il faut supporter le mal, car de son excès même le bien naîtra; il sait qu'il doit fuir toute solution de facilité et rechercher la vérité dans ce qui pèse, dans ce qui est lourd et difficile (les deux adjectifs se traduisent en allemand par « schwer »).

C'est en effet notre absence même de protection qui nous protège, notre insécurité qui nous met à l'abri. Dans les premières années de ce siècle, Rilke, qui avait pour un temps découvert en Russie une patrie spirituelle, éprouve le besoin de trouver ou de se créer un refuge, de mettre autour de sa faiblesse et de son désarroi le rempart qui protège et rassure. C'est avec ce sentiment qu'il se marie; c'est dans le même esprit qu'il parle des œuvres que Rodin a dressées autour de lui comme des anges protecteurs. Mais qui dit rempart dit aussi limite; la barrière protectrice peut tranquilliser l'homme, elle entrave en même temps son élan vers l'Ouvert. Quand nous voyons quelle menace c'est pour nous d'être exposés

sans défense à ce qui nous entoure, nous devons convertir cette menace à l'Ouvert, c'est-à-dire orienter notre être, que rien n'arrête, vers le Tout, que rien ne limite. Dès lors il n'y a plus autour de nous aucun des cercles qui pouvaient, en nous contenant, nous retenir; pensons, par exemple, à ces limitations que sont la famille, la profession, le pays, etc. De même qu'au début du *Livre d'heures* le poète pouvait dire qu'il tournait depuis des millénaires autour de cette tour centrale qu'est Dieu, de même il se sent maintenant capable de tracer autour de l'être humain des orbes de plus en plus larges, sans fin et sans limites; il peut dire « oui » à la vie et à la mort, lorsque la loi humaine s'impose à lui, parce qu'il se sent exister et participer à l'existence universelle. L'aventure qui l'avait projeté hors de l'être se termine quelque part dans le « Weltinnenraum » par la glorification de la vie terrestre, qui est une splendeur.

Les familiers de Rilke nous reprocheront peut-être d'avoir simplicité à l'excès, schématisé systématiquement, et par exemple négligé ces grandes questions que sont Dieu, l'ange, la mort. Nous n'avons pas voulu refaire ici les développements que nous publions dans un livre en cours d'impression au *Mercure de France*, mais, à l'occasion d'un poème peu connu, préciser les notions fondamentales qu'expriment les termes allemands, essentiels pour Rilke, de Wagnis, Ungeborgenheit, der Umschlag, das Offene, Weltinnenraum. C'est en partant de ce vocabulaire, pour lequel il faudra trouver des équivalents français, que nous devons maintenant reprendre l'étude de Rilke. Nous ajouterons : de Rilke poète, car, une fois bien précisées les idées maîtresses dont l'ensemble ne constitue pas une vision métaphysique du monde, mais une conception humaine de la vie, nous devons nous rappeler que le mérite des poètes est de s'être lancés avec plus d'audace dans l'aventure de l'existence et de l'avoir éternisée dans leurs vers.

L'OMBROMANE PARLE A VOIX BASSE

par ARMAND LANOUX

LA POSTICHE

à Maurice Fombeure

Quand vous avez commis un crime
il faut d'abord premièrement
faire disparaître la victime
supprimer ce fâcheux document...

Approchez approchez bonnes gens
approchez juges trappeurs et bonnes d'enfants
princes pompiers paysans
approchez flambeurs de bec Auer
approchez lorettes friseurs et sergents.

Ecoutez les plaintes les complaintes
écoutez les malheurs des temps qui courent
qui courent plus vite que nous
les oublies les amours les amants
les couplets des quatre vents
la chanson noire la chanson blonde
la grande pitié du monde...

Après cet horrible horloger de Montreuil
dont nous chantons l'affreux forfait
voulez-vous la complainte
sur la vie et la mort
d'un officier français
captif de Sibérie

— Dieu qu'il y fait froid —
de retour à la maison paternelle
— Dieu que sa mère était belle —
assassiné par son père et ses frères?
— Dieu que la vie est amère —

A moins que vous ne donniez la préférence
à la complainte et réclamation
d'une de ces demoiselles à l'occasion
de certaines ordonnances attentatoires
à la liberté individuelle
suivie de Manon Misanthrope ou
Ah! faut-il qu'un homme soit cochon?
Non.
Ce ne sera ni l'autre ni l'une
le peuple veut du sang du sang du sang
car c'est le temps
du sang à la une.

Donc vous découpez l'homme ou la femme
en petits morceaux que vous jetez dans la flamme.
Si votre voisin vous dit
que ça sent le roussi
dites-lui : c'est mon bifteck qui cuit.

LES HUISSIERS DE LA PLUIE

Ma mie ma belle
les huissiers sont retors
et les économistes distingués
le saule pleureur
le tigre féroce
les chroniqueurs pertinents
les détails horribles
et la pluie la pluie la pluie pénétrante.

Ma mie ma belle
la salade est tendre

comme le vieillard vénérable.
L'aurore a des doigts de rose
qui lui vont comme un gant.
La rose même est troublante.
La cave est fraîche
La contrée fertile
la violette timide
le train omnibus
le nuage léger.
Le cœur est sur la main
le beurre est sur le pain.

Ma mie ma belle
je n'ai jamais rencontré
violette horrible tigre tendre
économiste aux doigts de rose
ou rose vénérable!
Pas de cave fertile
de saule féroce
de train timide
d'aurore omnibus
de nuages retors
pas plus de cœur sur le pain
que de beurre sur ma main.
Les huissiers pleureurs sont rares.

Mais ma mie ma belle
la pluie la pluie la pluie
est toujours pénétrante.

Puisque chaque et chacun perdure
selon sa nature
pourquoi ne crois-tu pas ma belle
que nos amours soient éternelles?

LE LIT DU ROI

Ce lit d'un vain Roi où sont endormies mes ombres
deux fois le jour drapé d'algue et de goémon
ce lit du Roi ne veut d'autre songe que contre
la joie des jours verts et tout ce que nous aimons.

Sur ses rocs rongés par mes ferveurs abolies
les marabouts pêcheurs des saumons morts d'ennui
tendent les carrelets de la mélancolie
filets mensongers du regret et de la nuit.

Mais voici que le vent de la plage des Dames
cabrant dans le ciel les cerfs-volants des gamins
troussant les parasols les voiliers et les femmes
ne laisse qu'un oiseau pour signer de sa main.

J'écoute la mouette
au ciel du lit du Roi
dérisoire
j'écoute grincer ses gonds mouillés.
Mes châteaux ensablés
avaient leurs oubliettes
en moi en moi
trop de portes
— mes couloirs mes corridors mes mortes —
sont encore verrouillées.
Aux carrelets de la mélancolie
entre anémone et plie
sur la côte aux cailloux dessinés par Dali
trop de vent et peu d'eau trop de mots peu de vie
si les pêcheurs du Roi pouvaient pêcher l'oubli
je renaîtrais enfant de cette Bernerie.

LE CHRIST DE SAINT-ANTOINE

par PAUL-LOUIS COUCHOUD

Le bourg de Saint-Antoine en Viennois est serré autour de son antique abbaye. Dans un paysage entrecoupé de combes et de collines il domine la basse vallée de l'Isère. A l'horizon, comme de grandes murailles démantelées, montent les Alpes du Vercors. Ce petit bourg qui a perdu son grand renom conserve un tombeau légendaire et un ivoire d'une insigne beauté.

Nous ne savons pas avec l'exactitude de l'histoire comment les ossements du premier Père du Désert, de l'anachorète vainqueur des démons, du gigantesque Tenté qui devint cher à Brueghel, à Jérôme Bosch, à Flaubert sont parvenus en bas Dauphiné. La légende locale dit qu'avant la première croisade un seigneur viennois les acquit à Constantinople, — où ils avaient été transportés d'Alexandrie lors de l'invasion musulmane. Revenu au pays, il les remit à l'abbaye de Bénédictins qui porta depuis le nom de Saint-Antoine. Historiquement nous trouvons en 1095 la relique et le culte de saint Antoine installés sur la colline où ils subsistent encore.

En cette année le mal des ardents incendiait le Viennois. La cause en paraissait surnaturelle. Aujourd'hui les médecins pensent que le mal mystérieux était dû au méchant pain de seigle que l'on mangeait alors, empoisonné souvent par une moisissure vénéneuse, l'ergot du seigle. Les ardents étaient tourmentés par de terribles brûlures internes et par des hallucinations où ils se

(1) Introduction à un recueil de photographies du Christ de Saint-Antoine.

voyaient léchés de toutes les flammes de l'enfer. Les femmes avortaient. Si le mal ne guérissait pas, des sphacèles et des gangrènes apparaissaient aux extrémités des membres, qu'il fallait amputer par échelons. Moins mortel que la peste, moins inguérissable que la lèpre, le mal des ardents passait pour faire connaître aux malheureux l'extrême de la souffrance humaine.

Dans ces tortures deux gentislhommes, Gaston de la Valloire et Guérin, son fils, firent le vœu, s'ils guérissaient, de consacrer leur vie et leurs biens au soin des autres ardents. Ils guérirent. Fidèles à Dieu, guidés par les Bénédictins de Saint-Antoine, ils fondèrent, près de la châsse du grand Ermite, un hôpital, puis, avec l'approbation du pape, l'ordre des Frères hospitaliers de saint Antoine, voués au soin des ardents, comme d'autres l'étaient à celui des lépreux.

Puissance de la charité. Les frères antonins essaimèrent. A Rome, où ils furent appelés par le pape, à Lyon, à Paris, par toute la France, la Suisse, les Allemagnes, jusqu'en Transylvanie et en Livonie, ils établirent des hôpitaux Saint-Antoine. Le mal des ardents fut nommé le feu Saint-Antoine, parce que saint Antoine le guérissait. Toutes les maladies rouges cuisantes, prurigineuses y furent englobées : la pellagre, le zona, certains eczémas, les hémorroïdes (que le feu Saint-Antoine vous arde le boyau culier! est un juron dans Rabelais) et même le rouget des porcs. A cause de la bienveillance de saint Antoine pour ces animaux, on donnait aux antonins des cochons qui quêtaient avec eux, qui avaient le privilège de pâturer partout librement, et dont la couenne servait au traitement des ardents. Ainsi dans l'art, le cochon marqué d'un *tau* et pourvu au cou d'une sonnette devint le compagnon de saint Antoine. Même les châtiments ecclésiastiques furent assimilés à des brûlures surnaturelles. Les papes concédèrent un privilège singulier. Dans un pays frappé d'interdit, où baptêmes, mariages, enterrements, étaient suspendus, si une mission des frères antonins arrivait par hasard, la peine brûlante était levée.

Revenons au centre dauphinois de l'Ordre. Au XVIe siècle l'abbaye fut reconstruite, au XVIIIe l'hôpital agrandi. Durant l'atroce misère des guerres de religion et, plus tard, de la guerre de Trente ans les pèlerinages de malades à Saint-Antoine devinrent plus nombreux, plus fervents. Au long d'un siècle entier (seconde moitié du XVIe, première du XVIIe) il y eut en Europe une grande pitié. Il nous en reste un témoin extraordinaire, bouleversant; le chef-d'œuvre de sculpture conservé au trésor de l'abbaye. Dieu sait qu'il y a partout de beaux Christs d'ivoire! Sans hésitation aucune, le plus beau de tous est le Christ de Saint-Antoine.

Rien d'exact n'est connu de son origine. Certes, l'abbaye a pu le recevoir en don. Aux époques où affluaient les pèlerins, elle était comblée de tableaux, de tapisseries, d'orfèvreries, de reliquaires, d'ornements sacrés. Le grand Georges de la Tour lui envoya vers 1635 un important tableau, *Saint Antoine se flagellant* qui est maintenant au musée de Grenoble (réplique excellente du *Saint Jérôme se flagellant*, de Stockholm, moins le chapeau rouge). L'émouvant ivoire a donc pu être conçu et sculpté loin de Saint-Antoine. Il n'a pourtant les caractéristiques d'aucune école célèbre. Ni le pathétique espagnol ou catalan (il ne rappelle en rien l'hallucinant *dévot Christ* de Perpignan), ni la classique beauté de l'Italie, ni la robustesse mosane, encore moins la suavité rhénane. Non plus l'élégance affinée de la France du Nord, ni l'accent un peu rustique de la Provence. Il n'a d'attache avec aucun style. Il est à la fois d'un réalisme puissant et d'un mysticisme profond. Il est hors pair. C'est l'ouvrage d'un artiste religieux, tout original et génial, qui dispose de deux claviers très étendus : la science anatomique la plus précise, la contemplation visionnaire la plus rare.

Où trouver mieux que dans l'hôpital et dans la basilique de Saint-Antoine le milieu qui a pu développer chez un sculpteur-né cette double inspiration? Là un frère antonin était à la fois chirurgien et moine contemplatif. Il passait des tables d'opérations, où avec de rudes pinces

et de rudes scalpels (quelques-uns sont conservés) il avait remodelé de pauvres membres sanglants, à son banc d'église où il renouvelait son cœur dans les neumes et les extases de la liturgie bénédictine.

Ce bras tordu et disloqué, cette paume où sous la douleur le médius s'étend et les autres doigts se fléchissent, cette aisselle creuse, le grand pectoral étiré, le thorax haletant, le ventre effondré, les cuisses exténuées, la fesse émaciée, les rotules proéminentes, les jambes coupantes, les jumeaux contractés, les pieds gonflés et déformés par le coin qui les troue, soyez sûr qu'une habile main les a palpés, maniés, pansés avant de les recomposer avec une compassion infinie dans le corps du Crucifié.

Et si vous pouvez souligner chacune des expressions si nuancées et si fondues de la Face de douleurs, jusqu'au type si judaïque du Fils de David, par une citation de prophète, d'évangéliste ou d'apôtre, croyez bien que tous ces textes sacrés ont été le murmure quotidien de l'artiste. Il les a psalmodiés à l'unisson avec ses frères, il les a récités dans le secret de l'oraison.

Il n'a pas cessé d'approfondir l'étonnant Psaume XXII, où toutes les souffrances du Crucifié sont, par avance, décrites, ressenties, criées sur la harpe d'un malade inspiré, couché sur une dalle du Temple de Jérusalem. Il a traduit dans l'ivoire cette plainte déchirée, angoisse que la confiance surmonte, anéantissement achevé en victoire. Il a médité la grandiose prophétie d'Isaïe dans laquelle est présenté l'Homme de douleurs qui porte nos iniquités. Il a écouté à l'approche de Pâques le quadruple récit de la Passion. Il a entendu aussi les accents souverains de saint Paul, de l'épître aux Hébreux. De toutes ces voix entrecroisées a jailli l'image intense du Rédempteur qui sur le bois d'agonie a sauvé le monde.

Le thème du Crucifié est celui qu'aux siècles chrétiens la sculpture a le plus souvent traité. Jamais, vraiment jamais, il n'a été réalisé aussi pleinement, en toute sa cruauté, en tout son mystère.

Tant qu'on ne m'aura pas fourni la preuve que ce Christ de chirurgie et d'amour a été envoyé ou apporté

du dehors, je penserai que son auteur est un antonin anonyme qui, à Saint-Antoine même, l'a modelé en glaise fraîche, sculpté en ivoire choisi, avec la science de ses mains et la vision de son cœur. C'est le lys blanc et délicat, fleuri sur la poussière du Patriarche des moines. Dans le mode immortel de l'art, il est le monument pour toujours de la charité surnaturelle prodiguée pendant sept siècles à travers l'Occident par un ordre hospitalier qui s'est éteint avec la maladie qu'il a combattue.

Pendant trois heures, au creux d'une chapelle, dans le jour tamisé de septembre, j'ai contemplé sous tous les angles cet objet rayonnant, tandis que mon neveu André Gamet, avec la patience du photographe, cherchait à en prendre une série d'épreuves. Nous eussions voulu en capter tous les rayons! Trois heures nous sommes demeurés là, saisis d'admiration et de respect. Lorsque nous avons plié bagage, nous étions sûrs que la révélation n'était pas achevée. Quand les photographies furent faites, une jeune femme dont la sensibilité n'est pas particulièrement accordée à l'art religieux m'a dit : « Cela vous force presque à être chrétien. »

Devant ces quelques images (chacune est une prière du Christ) les médecins reconnaîtront peut-être l'enthousiasme étonnant que suscita, au XVIe siècle, la découverte de l'anatomie descriptive. Les artistes étudieront la parfaite victoire d'un dessein mental sur les résistances d'une matière dure et belle, le passage de la dilection à la délectation. Mais celui qui parviendra jusqu'à la signification la plus secrète, c'est l'affligé qui, chrétien de fait ou de désir, s'est dit à lui-même les jours d'insupportable peine :

Si ta souffrance est trop dure,
le Christ avec toi l'endure.

L'IMPÉRATRICE QUI GARDA SA CHASTETÉ A TRAVERS MAINTES TENTATIONS*

par GAUTIER DE COINCY

Adapté par Marianne Mahn.

(*fin*)

Notre-Dame enfin s'éveille (— mais je dis là grand'-folie, car la Mère de Dieu ne cesse de veiller! Si seulement elle dormait une heure, le monde entier trébucherait sous nos méfaits!). Elle n'a pas voulu se hâter pour éprouver la patience de celle qui a tant enduré. Elle qui est l'étoile claire, qui est pucelle, Vierge et mère, elle qui est la sainte voie qui tous les siens au Ciel conduit, la douce Vierge immaculée, la Mère du grand Empereur qui règne sur rois et comtes, elle a jeté son regard sur l'impératrice. Elle apparaît sur la roche : de la clarté de son visage la mer est toute illuminée. « Belle amie, dit-elle, parce que tu as gardé chaste ton beau corps, voici tes tourments dissipés. Toutes les félonies, toutes les vilenies dont tu as été l'objet seront dévoilées; leurs auteurs sont déjà pourris de lèpre. Ne crois pas voir un fantôme. Sitôt éveillée tu te sentiras toute joyeuse; repais-toi tant de mon visage que jamais la faim ne t'atteigne. En signe de ma venue tu trouveras sous ton chef en t'éveillant une sainte herbe de telle vertu qu'elle peut guérir les plus vilaines lèpres au nom de la Mère de Gloire. »

La sainte femme se rassasie de la vision : elle en oublie faim et tourments; si doux est son sommeil qu'elle n'a

* Voir le *Mercure de France* du 1er janvier 1952.

jamais connu tel délice même sur la couche de l'empereur. Car le visage de la Mère de Dieu resplendit plus que soleil à midi; Archanges, Saints, Saintes et Anges de sa vue ne sont jamais rassasiés. Vraiment elle est toute clarté et de très précieuse matière la sainte étoile où s'abrita le clair soleil dont les rayons éclairent tout cœur sincère et illuminent ciel et terre. Serait fou qui voudrait en dire plus.

En s'éveillant la dame se rappelle aussitôt la vision de Notre-Dame, qui lui a repu âme et corps. La sainte herbe à son chevet lui est preuve et gage que son rêve n'a pas été fantôme ou illusion. Après avoir adoré Notre-Dame, elle cueille l'herbe tout en priant : jamais elle n'en a vu de si belle, ni d'un arome si délicieux. Elle en emplit ses gants pour la garder avec grand soin.

La Mère de Celui qui fit le calme sur les flots à l'appel de ses apôtres a rendu si douce et paisible la mer déchaînée, elle l'a maîtrisée si durement qu'elle ne remue pas plus que l'eau d'un puits. Les vents cruels, qui assaillaient la pauvre femme à la renverser, Notre-Dame les a courbés, abaissés, abattus. L'air est maintenant si serein que l'impératrice s'y sent renaître : elle est en paix, elle est en aise, il n'est plus rien qui lui déplaise. En pleurs elle lève au Ciel son cœur, ses mains, ses yeux et son visage : de toute son âme, de tout son cœur elle rend grâces à Dieu et à Sa Mère.

Avant qu'il soit Prime sonnée la dame aperçoit une nef qui fend les flots vers la roche. D'une voix claire, au nom de Dieu et de sa Mère, elle appelle les mariniers qui aussitôt la prennent à bord. Bonnes gens comme ils sont, quand ils la voient ainsi seulette grand'pitié leur vient au cœur. Haute dame elle leur paraît : aussi l'honorent-ils, la comblent-ils.

Je ne saurais vous dire combien de temps ils furent en mer. Mais la lettre nous certifie qu'au débarqué un lépreux tout pourri, sans nez, vint à la rencontre de la sainte dame. Elle, en pleurant, va vers lui, trempe la sainte herbe dans du vin et la lui donne à boire. Aussitôt la chair pourrie se refait et se guérit. La nouvelle

vole dans le pays. Les lépreux qui grattent leurs ulcères assiègent la sainte femme. Tous elle les guérit avec l'herbe-Notre-Dame; elle ne se plaint pas de la façon dont ils la pressent et le cœur, de pitié, lui fond en larmes.

Jamais on ne vit tel prodige! Par châteaux et par cités la dame est fêtée. Si elle voulait se faire payer elle aurait de quoi charger deux chars, mais elle ne prise pas plus les biens terrestres qu'une feuille de noyer. Tout son cœur est à Dieu : c'est Lui qu'elle veut gagner. Elle pleure, jeûne, prie et veille. Elle est pauvrement vêtue. Son clair visage a tant changé qu'elle ne ressemble plus à l'impératrice si belle et blonde dont on parlait dans le monde entier. Mais l'Esprit embrase si bien son cœur qu'elle ne se soucie plus de beauté. Son corps, elle le sait, pourrira; poussière il deviendra. Mais l'âme, qui ne peut pourrir, elle la veut nourrir de charité, de continence, d'oraison et d'abstinence.

(...) Voici la sainte dame devenue physicienne : avec l'herbe sainte elle guérit toute lèpre et toute infection, et tout cela pour l'amour de Dieu, sans vouloir prendre aucun salaire. Ce n'est pas nos physiciens qui agiraient comme la bonne impératrice, eux qui font payer vingt et trente sols ce qui ne vaut pas une once! Qu'on meure, qu'on vive, qu'on rie, qu'on pleure, ils s'en soucient comme de vent et pluie, du moment qu'ils en tirent profit! C'est vraiment tromper son monde que de vendre neuf ou dix sous trois cuillerées de sirop qui tout au plus valent un œuf! Leur avidité irait jusqu'à souhaiter que saint Paul eût la fièvre quarte pendant cinq ans, ou que la Madeleine eût le chaud mal, pour leur soutirer beaucoup d'argent! Qui tombe entre leurs mains est aussitôt tondu! S'il avait dix mille besants dans le ventre ils les lui feraient vomir! Aussi, qu'ils les gardent, leurs pilules! Crues ou cuites je n'en veux pas! Le grand saint Gilles m'en est témoin : c'est agir contre sa santé que de croire aux physiciens et d'employer sirops et pilules; car ils ne sont pas tous des Gallien ceux qui s'occupent de physique! Ils m'inspirent plus de terreur

que la tempête et l'orage! Quand je suis malade, il est vrai, il n'en est pas de si boîteux, de si éclopé que je ne l'aime de tout cœur! Mais quand Dieu m'envoie la santé, je les voudrais tous partis au delà des mers, au Saint-Sépulcre, avec tout leur sucre et leur miel! Une fois guéri, j'envoie tout promener; leurs boîtes et leurs fioles m'offensent l'odorat. Bon pain, bon vin et bon air font plus d'effet, par saint Eustache, que tous leurs onguents, toutes leurs herbolées qui ont dévalisé tant de bourses!

En cet endroit, par saint Nicolas, je reprendrai un peu haleine. Je poursuivrai en vous contant comment l'impératrice, pleine des dons de Dieu, en vint à guérir ses ennemis.

Il advint — la lettre nous l'apprend — que le meurtrier, celui qui avait tué son neveu pour livrer la dame, contracta la lèpre. Il se décomposa si vite qu'en un instant il fut couvert de tumeurs; on aurait cru un monstre! Son frère mène grand deuil; il n'épargne rien à la recherche de médecins. Mais pas plus Hippocrate que Gallien n'auraient pu lui porter secours! Même pressé en un pressoir, on n'aurait pu extraire de lui tout le venin! Enfin la renommée de la sainte femme parvint jusqu'au seigneur. Il fait seller roncins et palefrois pour l'aller quérir. L'impératrice n'est reconnue de personne, tant son visage a changé; pour elle c'est grande joie que gêne et pauvreté aient comme effacé son image devant le siècle en la présentant à Dieu. Le seigneur la conjure de daigner guérir son frère : il lui abandonnera devant témoins tout son or et tout son argent. « — Sire, dit la dame, c'est pour l'amour de Dieu, non pour vous, que je suis venue. Si votre frère se confesse devant moi et devant sept personnes que je nommerai, avec l'aide de Dieu je pourrai le guérir. » Alors, tout en pleurant, le lépreux puant s'assied en présence de la dame, de son frère et de sa femme, et de six autres personnes. Il révèle tous ses péchés, mais il se tait sur l'homicide. « — Frère, frère, avoue, avoue, lui dit la sainte femme. Foi que je

dois à Notre-Dame, tu n'as pas confessé encore le péché qui te valut cette lèpre. Si tu ne le fais, je ne peux te guérir. »

Si fort le lépreux a de honte, qu'il ne peut dire un seul mot; peu s'en faut que son cœur pourri ne crève! Quand le bon seigneur voit cela : « Frère, fait-il, arrête de gémir; rejette au loin la honte, et, si tu as méfait envers moi, je te pardonne, beau doux frère : Dieu et Sa Mère en sont garants. »

Le misérable raconte alors à voix basse, tout d'un trait, comment il avait tué son neveu, pour perdre la dame qui ne voulait pas lui céder. « Hélas, s'écrie le seigneur, quel jour néfaste! Jamais il n'y eut plus bel enfant que mon fils ni que j'aimasse tant! Mais plus encore m'afflige le sort de la belle dame que je fis conduire en exil! — Hélas, hélas, fait la mère, nouvelle dure et amère! Toute ma douleur se renouvelle! Hélas! Il n'y eut jamais créature plus belle ni mieux apprise que cette dame qui élevait notre enfant! Si elle est encore en vie, que Dieu l'ait en sa garde! »

La bonne dame a grand'pitié et pleure avec le seigneur et sa femme. Puis elle se prend à dire : « Ma douce dame, mon doux seigneur, c'est moi qui fus jadis votre pucelle. Votre fils reposait tout heureux entre mes bras quand ce misérable lui coupa la gorge pour me diffamer. Dieu lui pardonne ce qu'il m'a fait et donne santé à sa chair. »

A ces mots le seigneur et sa femme tombent dans les bras de la dame; ils n'arrêtent pas de la baiser, de l'accoler. Le lépreux se jette à ses pieds; il la conjure de lui pardonner et de lui donner du saint breuvage. Sans plus tarder, pleine de pitié, elle le lui présente : telle est la force du remède que gale et croûtes tombent en un instant! Le voici sain comme une pomme! Avec des pleurs, le seigneur et la dame prient la sainte femme de daigner demeurer avec eux : qu'elle prenne pour baron leur frère qu'elle a délivré de son mal; qu'elle soit maîtresse de tous leurs biens. Mais elle répond que nul, sinon le Seigneur du monde entier, ne sera jamais son baron, son ami ni son époux.

Elle guérit tous les lépreux de la cité. Quand elle s'en va, tous pleurent à chaudes larmes et lui font cortège comme si elle était un corps saint; que dis-je! elle est vraiment relique et sanctuaire!

(...) Quand elle a parcouru mainte terre, opéré maintes guérisons, la volonté de Dieu la fait retourner à Rome. Son beau visage a perdu sa fleur dans les épreuves et nul ne la reconnaît. Elle entend souvent regretter l'impératrice belle et blonde, rappeler sa beauté, sa jeunesse, sa valeur. Alors elle se ressouvient de son seigneur, de sa richesse, elle se met à pleurer et en demeure tout abattue. Puis elle se redit : « Chétive, qu'as-tu? C'est pour ton bien que tout cela est arrivé; remercie Dieu de la pauvreté où Il t'a mise. Les plus riches, les plus prisés seront damnés; c'est par l'humilité et la pauvreté que l'on va au Paradis. »

Ainsi le monde, avec ses pompes, vient heurter le cœur de la dame, mais il n'y peut prendre demeure. Elle qui est physicienne habile, elle n'estime le siècle que pour vile ordure; elle n'a pas besoin de prendre le pouls pour avoir la meilleure des sciences : l'amour de Jésus-Christ, l'époux pitoyable, doux et sage par excellence. Aussi ne veut-elle coussins ni siège, bon vin ni viandes, courtines, chars ni palefrois. Ni ragoût de mouton, ni poisson ni viande ne font son ordinaire, mais pain bis et tourte noire. Son âme interpelle son ventre : « Arrière, arrière : tout ce qui entre en toi devient fiente et pourriture! ».

La sainte dame n'est pas depuis vingt jours à Rome que la nouvelle en parvient à l'empereur. Or le frère de celui-ci languissait, ne quittant plus le lit : après qu'il eût calomnié la dame, une terrible lèpre s'était emparée de lui. Il n'a plus trois doigts de chair saine; ce n'est que pustules, plaies et trous; on dirait un tonneau à mauvais fond; on se bouche le nez devant lui comme devant une charogne.

L'empereur fait aussitôt appeler la dame, la reçoit avec honneurs et lui dit : « Mon frère est si malade que nulle médecine ne peut l'aider; mais si vous le guérissez

avec l'aide divine, je vous donnerai deux chars emplis d'or, d'argent, de draps de soie. — Sire, répond-elle, je ne veux rien recevoir; ce serait offenser Dieu que de prendre deniers pour la grâce qu'Il m'a bien voulu faire. Si votre frère, sire empereur, confesse tous ses péchés devant le pape, tous les sénateurs de Rome et moi-même, il recouvrera la santé. »

Le pape et les sénateurs sont mandés, le peuple accourt à leur suite. En pleurant le lépreux se lève en s'écriant : « Hélas, hélas! Mon vieux péché me donne une nouvelle honte. Hélas, chétif, Dieu m'a honni et tous me rejettent; j'empeste plus qu'une loutre. Frère, envers vous mon forfait est si grand que vous pourrez à bon droit me faire brûler! J'ai trahi la bonne dame, qui était plus pure que l'or, plus nette que l'argent, qui était piteuse à tous. Pareil à Judas, je l'ai diffamée auprès de vous parce qu'elle ne voulait pas me céder, et ainsi vous l'avez fait conduire en un bois pour y être décollée. »

A ces mots peu s'en fallut que le cœur de l'empereur ne se rompît de pitié, de détresse et de colère. Il se frappe le visage de ses poings : « Hélas, pourquoi suis-je vivant, moi qui dans ma rage ai fait perdre la vie à la plus belle créature de Dieu, la plus vaillante, la plus sage. Ah! douce amie, quel fut mon crime! Douce dame, douce sœur, douce plus de mille fois! Peu s'en faut que mon cœur ne fonde de douleur! Si je savais où sont vos restes je m'y rendrais pieds nus; chaque jour je les baiserais, je les honorerais comme des reliques. »

Il se bat le visage et la poitrine, déchire ses habits, s'arrache les cheveux, et tombe pâmé. Tous les assistants mènent grand deuil. Les uns pleurent l'empereur, car ils craignent qu'il ne se tue. Mais la plupart pleurent l'amie de Dieu si belle, si sage, de franc cœur, si bienfaisante; ils regrettent ses dits, ses faits, ses belles aumônes.

La dame soupire tendrement en voyant la grand'douleur de son seigneur à son sujet. Elle invoque le nom de Dieu et donne l'herbe à boire au lépreux. Aussitôt tombe son affreuse gale, comme un poisson que l'on écaille. Le voici sain de partout : visage, corps, pieds et

bras il est aussi bien guéri que le fut Naaman par saint Elie.

La dame, craignant que son seigneur ne se tue de désespoir, ne peut se retenir de lui dire : « Ne pleurez plus, sire, car voici guéri votre frère; quant à celle qui vous cause une si vive douleur, elle est vivante. Sire : je suis votre femme, votre amie; je suis la lasse impératrice que le Saint-Esprit a jetée en tant et tant d'épreuves que je ne vous les saurais conter. Que Dieu pardonne à votre frère comme je le fais, sire empereur. »

L'empereur aussitôt se remet sur pieds, prend sa femme dans ses bras; cent fois il lui baise les yeux, le visage. Si grande est sa pitié qu'il ne peut dire un seul mot. Enfin il s'écrie : « Merci, doux Dieu qui m'as rendu celle au monde que j'ai le plus aimée! » Le pape se signe devant cette merveille. Toutes les cloches de Rome se mettent à sonner. En un instant, dans le palais, tristesse et deuil ont été balayés.

(...) Quand l'empereur regarde sa femme, il lui semble qu'il voie Dieu. « Dame, dit-il, je ne vous sais que dire! Entre vos mains je place mon corps, mon âme, mon empire, car, je le vois, Dieu demeure en vous. — Beau sire, répond la dame, que Dieu garde votre empire de telle sorte qu'Il vous fasse parvenir en Son royaume! Sachez-le tout de suite : je vous abandonne votre empire, vos trésors, car dans ma très grande épreuve j'ai fait vœu de chasteté. Je n'aurai plus d'autre seigneur que le doux Roi des Anges dont l'amour embrase mon cœur. J'ai tant vu, tant subi, que je sais de science certaine que se fier en l'homme est folie. Car tout homme est vain : il n'est qu'aubier sans moelle; en Dieu seul il n'y a que moelle, sans aubier ni écorce. L'homme abandonne son ami dans le besoin, mais celui qui s'attache à Dieu — seul ferme comme l'acier, seul intègre — ne peut ni glisser ni tomber (...). Pour ce, sire empereur, qu'à l'homme on ne se peut fier, je ne me fierai plus qu'à Dieu. L'amour de Dieu ne décline point, car, que tout bouge, Dieu ne remue point. Pour bien L'aimer, Lui et Sa Mère, tout le reste ne sera qu'amertume pour moi;

nul, hors Dieu, n'est amant véritable. Son amour m'attire comme l'aimant attire le fer. Mieux aimerais-je perdre la vie que jamais plus être la femme d'aucun roi, prince ou baron. Mon cœur est aux Cieux avec Dieu, bien que mon pauvre corps soit encore ici-bas. Le très doux Dieu m'a délivrée de tous mes ennemis mortels; aussi mon cœur est-il en Lui, comme l'acier dans le fer. Pour davantage encore être son amie, j'abandonne étoffes, draps de soie, riches harnachements, anneaux d'or, affiquets, gras morceaux, lits moelleux; je renonce à la gloire et aux délices de l'empire pour ne plus être qu'une pauvre nonne (...) Je veux renouveler ici, devant mon père le pape, le vœu que je fis à Dieu et à Sa Mère quand vous m'envoyâtes à la mort, sire empereur, sans aucun motif : je renonce à Rome pour le paradis, à l'homme pour Jésus-Christ. Ce monde-ci, puant, faux et confus, je l'abandonne pour Dieu, je le renie pour Dieu. »

L'empereur pleure et gémit, il tremble de désespoir. Avec force, il défend au pape de donner le voile à l'impératrice. Il jure par le roi du Ciel de faire noyer dans le Tibre tout clerc ou prêtre qui voudrait séparer sa femme de lui. Mais elle, en qui Dieu met son audace, requiert hardiment le pape de lui donner sans délai froc et voile. Le pape soupire et doucement se prend à dire : « Dame, dame, vous avez tort! Je vous absous de votre vœu et prends sur moi le péché. » Tous alors — clercs, lais et sénateurs — se joignent à l'empereur et à son frère; ils tombent aux pieds de la dame et la conjurent d'abandonner son dessein. Mais la sainte impératrice n'en veut rien faire; elle préférerait, dit-elle, être brûlée que d'enfreindre son vœu, que de nouveau accepter le joug du mariage (...) A la fin, tout en pleurs, l'empereur lui accorde son congé. De la main du pape, l'impératrice reçoit froc et voile; ainsi se sépare de son terrestre époux celle qui se hâte vers le haut époux céleste.

(...) La voici renfermée dans un petit cloître. Elle est enclose avec Celui qui est vrai et bon par-dessus tout : Jésus-Christ, le très beau, le très doux (...) Elle est

encore sur terre mais déjà son âme habite le Paradis et y converse. Dieu, quelle nonnain! Souvent elle s'étend tout de son long, battant sa coulpe, devant l'image de la Pucelle, celle qui porta en ses flancs l'Ami qui lui a passé l'anneau au doigt. Son Epoux, elle le sait, sans lui tâter pouls ni veine, connaît et voit tout ce qu'elle pense (...) Souvent elle veille toute la nuit devant l'image de Notre-Dame, lisant et chantant son psautier, parfois au delà de None. Comme la Madeleine, elle s'est assise aux pieds du roi Jésus-Christ. Son cœur est doucement touché des paroles que Notre-Seigneur nous adresse dans l'Evangile : « Venez, vous qui travaillez et peinez, vous qui êtes las et chargés, et je vous réconforterai par les grandes joies, les grandes fêtes du Paradis. Eprouvez combien je suis doux, piteux et débonnaire, car Je suis doux et humble de cœur. Prenez mon fardeau, car il est léger, et ceux qui veulent m'aimer n'éprouveront plus aucune peine. » Elle trouve en son âme la force de jeûner, de veiller, de psalmodier, de gémir, de pleurer sans cesse. Elle veut être toute appareillée, avant que la mort n'arrive, afin de n'avoir plus à la craindre. Sa lampe est si garnie d'huile que nuit et jour elle brûle. Tant elle servit, tant elle pria la Mère du Créateur que Celle-ci voulut bien l'exaucer; elle eut si fine mort qu'elle obtint la joie qu'elle désirait ardemment : le Roi des rois, le Dieu des dieux la couronna au Paradis et lui donna en douaire Son amour comme à son épouse et amie. Que la douceur et que la grâce de la Mère de Dieu nous mène tous et toutes à si bonne fin!

Mais je veux encore semer un petit peu de mon froment et de mon avoine et vous parler encore un peu de ma nonne.

Et maintenant l'envie me prend, par saint Mars, d'envoyer à mes chères dames, à mes chères cloîtrières de N.-D. de Soissons un mets de poissons que j'ai pêchés à Vic-sur-Aisne. Mais plutôt que de leur envoyer ce présent, je leur dépêche ce beau livre : mieux qu'un courrier ou mieux qu'un page qui trotte à pied, il saura parler; ce miracle de la dame qui méprisa son corps pour

le salut de l'âme doit être lu de toutes celles qui ont choisi Jésus-Christ. Livre, va-t'en donc promptement; salue-moi tout doucement l'abbesse de Notre-Dame, qui certes est très douce femme; salue-moi cent mille fois les demoiselles, les cloîtrières; mande-leur que je les requiers de prier pour moi à mains jointes. Que les fasse croître en tous biens Celui qui, de la Vierge pure, fit cellule et cloître. Quand tu partiras de Soissons, tu m'iras saluer cinq cents fois l'abbesse de Fontevrault : j'ai tant appris de son affaire que je la prise et l'aime fort. Que Dieu lui donne comme gardienne de tous ses monastères Celle qui porta en ses flancs le Roi qui a tout en Sa garde! Et vous toutes, religieuses, noires ou blanches, qui avez rejeté le monde pour vous purifier l'âme, écoutez d'un cœur attentif la page présente que vous adresse maître Gautier, prieur de Vic. Plus que bars ni brochets, je désire vos oraisons, vos psalmodies, vos doux Ave, vos doux Saluts. Que la Sainte Vierge vous daigne purifier et vous fasse si bien surmonter ce monde vil qu'en Paradis vous puissiez monter. Amen.

MERCVRIALE

LETTRES

LE NOUVEAU ROMAN DE GEORGES DUHAMEL. — L'œuvre de M. Georges Duhamel peut être en grande part envisagée sous l'angle du témoignage, depuis la déjà lointaine *Vie des Martyrs* jusqu'à ce *Cri des Profondeurs* (1). Cependant, du document au roman, de la chose vue à l'essai, le témoignage s'est, si l'on ose dire, « épaissi » par toutes les questions secrètes dont l'auteur l'a chargé. Le cycle de Salavin, la *Chronique des Pasquier* ont joué, entre autres, ce rôle d'accumulateurs, de « rechargeurs » d'énergie qui ont permis à M. Georges Duhamel de prendre ce recul indispensable du véritable témoin à l'égard de son objet et de le décrire avec l'apparent détachement de celui qui constate plus qu'il ne juge. Si, en le lisant, nous ne sommes plus au même point émus, ébranlés, portés à l'indignation et à la révolte, ce n'est pas que la peinture se soit affadie ou soit devenue moins significative, mais que l'auteur s'en absente volontairement, qui donnait le signal des sifflets ou des applaudissements. Il se borne maintenant à dire : « voyez! », et ce qu'il nous montre c'est une vérité généralement triste, à l'égard de laquelle nous sommes à peu près désarmés.

Cri des Profondeurs est l'histoire, racontée par lui-même, de ce que Jean-Paul Sartre appelle un « salaud », c'est-à-dire un homme qui a refusé de vivre selon sa vérité pour s'identifier à son milieu, sa situation, son « rôle » social et qui, croyant penser et agir librement, n'est qu'un pitoyable bouchon au fil des événements. Au faîte de ses désirs, c'est à l'intérieur de lui-même que tout s'effondre. Son assurance, sa superbe, sa réussite, gagnées dans le mépris des hommes et l'intelligente adaptation aux situations, n'étaient qu'un décor plâtreux sur du vide; il va mourir sans s'apercevoir qu'il a oublié de vivre, sans mesurer l'ampleur

(1) *Mercure de France.*

de la duperie dont il s'est rendu victime. Il ne sait même pas donner un nom à la souffrance finale qui l'étreint et qui est autre chose qu'une obscure revanche du sort : le cri en lui du vivant qui parvient tardivement à l'être; le « cri des profondeurs ». Il n'y a malheureusement pas d'autre salut pour lui que la mort et le néant.

Le récit se présente sous forme d'une confession, plus exactement d'un rapport que Félix Tallemand écrit, non pour tâcher d'y voir clair (il est plongé dans la mauvaise foi et comme imbibé par elle), mais pour se justifier vis-à-vis de lui-même. Il n'a rien fait d'autre que ce que tout autre eût fait à sa place, en y apportant l'intelligence, la rigueur et l'apparente lucidité, la satisfaction de soi qui étaient son lot et dont il ne comprend pas qu'elles l'aient mené à la faillite. Coupable, il ne peut se dissimuler qu'il l'est, mais pourquoi et comment?

Il faut reprendre les choses de plus haut : de ce moment où, portant presque seul sur ses épaules les responsabilités de l'entreprise de produits pharmaceutiques, Dardaille, Winterberg et Cie, l'ambition lui est venue d'asseoir socialement ces responsabilités. N'est-il pas injuste que les gros actionnaires, dont l'un est son demi-frère, profitent de ses idées et de son travail sans penser à l'associer à eux, sans lui céder une part de leurs actions? Mû par le ressentiment, il attend l'occasion de tirer le légitime bénéfice de ses qualités d'homme d'affaires, de son « réalisme ». Rien n'entrave sa marche égale vers la réalisation de son désir : ni idéaux, ni sentiments, ni faiblesses d'aucune sorte; il sait que « pour la plupart des êtres humains, toute la vie se ramène à ce jeu : avoir quelque prise sur le partenaire, le tenir, l'empêcher de réagir, de se défendre et parfois même, plus simplement encore, de se plaindre. C'est un jeu de bêtes fauves, de bêtes intelligentes ». Il a pratiqué avec succès les commandements de cette philosophie à l'égard de sa femme, une stupide « intellectuelle » nourrie de bons sentiments et d'idées fumeuses, à l'égard de sa fille (son attachement biologique pour elle est son seul point faible) qui s'était entichée d'un pauvre imbécile fort heureusement parti aux armées.

La guerre apporte, en effet, l'occasion qu'il attendait. Elle fait de lui l'unique responsable d'une entreprise qui travaille d'abord pour nos armes, ensuite pour celles de l'occupant. Il est homme à ne pas se laisser embarrasser par d'inutiles nostalgies, par des espoirs paralysants. De ses deux patrons : Winterberg, demi-juif, est en fuite, Dardaille est trop « bon Français » pour se commettre avec les Allemands. Qu'à cela ne tienne! Félix Tallemand

n'a pas peur de se salir les mains : sous le couvert des intérêts de l'entreprise il agit au mieux des siens propres. Il devient un « collaborateur économique » qui trouve bizarrement son âme damnée en la personne d'un agent de la Gestapo. Celui-ci le pousse à se débarrasser de Winterberg sous le prétexte de le soustraire aux Allemands, et à devenir le dépositaire de ses actions, pour le bien commun. Tallemand agit le plus « correctement » du monde, et ses actes ne sont même pas répréhensibles au regard de la morale courante; ce n'est pas lui qui a créé la situation dont il profite. L'Allemand ne le trouve-t-il pas d'ailleurs trop scrupuleux, trop timoré, trop peu engagé, en définitive, dans cette lutte qui le dépasse pour une nouvelle conception de l'homme et de la vie? Ne lui prouve-t-il pas clairement que les notions habituelles du bien et du mal sont périmées, et que le bien est en fin de compte ce qui va dans le sens de l'individu libéré. Mais Tallemand n'est pas un idéologue. Il laisse dire et se contente de mettre petitement en pratique.

Cependant, la situation générale évolue, on le sait, à l'encontre de ses espoirs : le vainqueur d'aujourd'hui prend figure de vaincu de demain. Tallemand ne se démonte pas : « pas assez bête pour avoir écrit ou signé quoi que ce fût », n'ayant « jamais exprimé » son « opinion profonde en public », il opère en catimini son ralliement à la Résistance, trouvant à point nommé ce bon Winterberg, échappé de Drancy, pour s'en faire le sauveteur. Il n'a plus qu'à le produire au bon moment, à la Libération, et se faire féliciter d'avoir si bien « caché son jeu ». Dardaille, l'autre principal actionnaire et son demi-frère, meurt. Il l'a un peu aidé à franchir le mauvais pas sans qu'on puisse l'accuser de rien et sans qu'on se doute qu'il ait détruit une ébauche de testament, d'ailleurs non valable. Il continue d'avoir pour lui tous les honnêtes gens et sa conscience : il a bien mérité d'être désormais le maître absolu d'une entreprise qui lui doit tant.

Pourquoi faut-il qu'à ce moment un sourd malaise s'empare de lui? Pourquoi sa femme lui « pardonne »-t-elle, puis sa fille, et Dardaille avant de mourir, et Winterberg? Pourquoi le considère-t-on, sans le dire, comme un chien pesteux? Pourquoi éprouve-t-il le besoin de se faire « pardonner » par le monde entier? Le « rapport » qu'il vient d'écrire ne lui laisse rien apercevoir des causes de sa culpabilité; il n'a rien à se reprocher sinon d'être celui qu'il est. D'où viendra la délivrance?

Le récit de M. Duhamel est linéaire, mais vigoureux de forme et de pensée. C'est Tallemand qui s'exprime, et ce qu'il dit, la manière dont il le dit, correspondent au personnage qu'on veut

nous montrer : ambitieux timoré, individu borné par refus d'être dupe et tombant victime de la plus grande duperie, « réaliste » se fiant uniquement aux faits et trahi par eux, homme aveugle par méfiance envers le monde et mépris à l'égard des hommes, en définitive personnage complexe qui a parfois raison dans le détail et tort dans l'ensemble, qu'on est prêt à comprendre et qu'on ne peut excuser, qui suscite à la fois la pitié et le dégoût. Nul doute qu'il n'existe à des milliers d'exemplaires; le mérite de l'auteur est de l'avoir élevé, sans forcer, à la hauteur d'un type et de l'avoir placé dans son climat : celui de l'occupation, le seul où il pouvait prospérer et mûrir.

ANDRE GIDE POSTHUME. — Les ouvrages s'accumulent à propos d'André Gide : exégèses de son œuvre, témoignages, souvenirs, journaux intimes (comme il est surprenant, à cet égard, de voir tant de nos contemporains mordus par le besoin de se regarder journellement dans la glace!). On retiendra parmi ces ouvrages les *Notes sur André Gide* de Roger Martin du Gard (2), le numéro exceptionnel de la *Nouvelle Revue Française* (3), les *Conversations avec André Gide* de Claude Mauriac (4).

Roger Martin du Gard qui devait devenir, avec Paul Valéry, l'ami intime et le conseiller de Gide, raconte comment il a connu celui-ci un jour de novembre 1913 dans la boutique de la rue Madame où recevaient Gaston Gallimard et Jean Schlumberger. La relation de l'entrevue, le portrait que fait Martin du Gard du Gide de cette époque, méritent de devenir « classiques »; c'est, en peu de pages, un aperçu si vrai et si évocateur de l'homme et de son œuvre (dont il n'est pourtant pas encore question) qu'on irait en vain chercher ailleurs quelque chose de plus aigu et de plus chaud, car l'auteur de *Jean Barois* cède, en le sachant, au charme et au « génie ». L'amitié des deux hommes devait durer sans éclipse jusqu'à la mort de Gide, malgré, ou plutôt en raison d'une franchise réciproque qui, chez l'un et l'autre, ne laisse rien passer, et, paradoxalement, les affermit chacun dans leur sens. Ici encore, l'auteur, qui extrait ces « notes » d'un journal, ne se reconnaît pas le droit de « gazer » certaines critiques à l'endroit du caractère ou du comportement de son ami; l'admiration qu'il a pour lui n'en ressort que plus vivement.

Admiration encore, mais cette fois d'un jeune homme : Claude

(2) Gallimard.
(3) *Hommage à André Gide* (1869-1951).
(4) Albin Michel.

Mauriac, qui par hasard rencontre André Gide dans un café et se présente à lui, un soir d'octobre 1937. Il a vingt-trois ans; Gide en a soixante-huit. Les premiers barrages de la timidité surmontés de part et d'autre, c'est bien une sorte d'amitié qui s'instaure entre le vieillard et l'adolescent. Gide se confie avec ce charme et cette franchise étudiée que tous ses interlocuteurs lui reconnaissent généralement; Claude Mauriac écoute, questionne, fait préciser. Il rapporte les préoccupations de Gide à cette époque, presque entièrement tourné vers les réfugiés d'Allemagne et d'Autriche, son dévouement, sa générosité, sa droiture.

Claude Mauriac, de la part de son père, invite Gide à passer l'été 1939 à Malagar, propriété des Mauriac aux environs de Bordeaux. Le récit de ce colloque journalier à deux ou à trois, constitue la partie la plus intéressante de l'ouvrage. On y voit Gide au naturel, loquace ou silencieux, sociable ou impatient d'être seul, abandonné ou sur ses gardes. Il n'oublie jamais qu'il est le commensal d'un catholique retors, et l'attaque amusée lui paraît souvent le plus efficace des moyens de défense. Il se repose plus volontiers sur le fils dont la perspicacité d'ailleurs se développe avec le temps et le contact constant d'esprits fort aiguisés.

Nous sommes entre gens de lettres, on en a trop souvent l'impression, et à une époque où la plupart des hommes s'intéressent à des questions qui n'ont rien à voir avec l'existence de la grâce ou celle du diable. Après la déclaration de guerre, les liens se desserrent d'ailleurs par la force des choses entre le peintre et son modèle. On regrette que Gide ait éprouvé, une fois au moins dans sa vie, le besoin de justifier ses sentiments civiques auprès des pouvoirs, inquiet de s'être peut-être fait mal voir du général de Gaulle, et assurant au secrétaire de celui-ci (en l'occurrence Claude Mauriac) que quelques phrases du *Journal* de juin 1940 portent témoignage de sa fidélité. Tout cela sent la précaution et la prudence, ne ressemble guère au Gide dont le portrait est tracé par Claude Mauriac avec sympathie, lucidité et sens des proportions.

Le numéro de la *Nouvelle Revue Française* est à la fois indispensable à une véritable connaissance de Gide (surtout le Gide anecdotique et familier) et décevant. Les « Hommages de l'étranger », à quelques exceptions près : celles de Raymond Mortimer, de Dorothy Bussy, sont du genre académique et passe-partout, quand ils ne sont pas franchement risibles, comme celui, par exemple, de Mgr Ennio Francia pour qui « la peur » (de Dieu, bien entendu) a fait battre le cœur de Gide. Si, parmi les jugements critiques, on goûte les perfidies d'un Jean Cocteau, la

« sublimité » d'un Saint-John Perse, l'érudition d'un Mondor et la précision méticuleuse d'un Léautaud, le reste a été dit et redit tant de fois qu'on n'y voit plus briller la moindre étincelle. Déception du même ordre avec les « Pages inédites » de Gide qu'on nous donne à lire et qui sont, ou anodines ou déjà connues.

La partie la plus intéressante du recueil est celle qui s'intitule : « André Gide tel que je l'ai vu » et qui réunit souvenirs, témoignages, anecdotes de plus de vingt familiers, amis ou simples connaissances, de Mme Van Rysselberghe à Giono et Camus, de Dominique Drouin (le fils de Marcel Drouin) à Louis Guilloux. Avec Béatrix Beck et Yvonne Davet nous avons le témoignage des secrétaires, avec Jean Delay, celui du médecin. Presque tous, ici, s'efforcent de parler de Gide plus que d'eux-mêmes; cela surprend agréablement.

Maurice Nadeau.

Tempête sur Douarnenez, par *Henri Queffélec,* roman in-16 double cour., 396 p., 480 fr. (Mercure de France). — Les personnages principaux de ce nouveau roman d'Henri Queffélec ne sont ni Louis Marzin, orphelin de père, puis de mère, pêcheur viril et fruste qui traîne après soi les cœurs des jeunes « sardinières », ni Maria, sa maîtresse d'un jour de soleil dans les bruyères, qui se dérobe longtemps avant d'être durablement unie à lui, ni Mme Abéléa la patronne de bistro au grand cœur et au lit profond, ni Etienne, le maître après Dieu de *La Thérèse Masson,* mais l'océan, le vent, la pluie, Douarnenez enfin, ville mythologique d'aventuriers et de durs travailleurs.

Sur un rythme pressé, dans le mouvement d'une verve qui ne s'accorde aucun repos, l'auteur nous précipite au centre d'un tourbillon de vie immédiate, élémentaire, dangereuse qui est celle de la pêche et de ses industries annexes. Le document est saisissant. Il ne serait rien sans le souffle qui l'anime et qui brasse peines, joies, sentiments éternels d'humains sans complications. Les morceaux de bravoure abondent; celui de la tempête bousculant au large les « thoniers », celui de cette même tempête, vue de l'intérieur si l'on ose dire, par les hommes qui la subissent. Entre temps voici les pêcheurs dans leur vie à terre, rongés par le besoin du pain à gagner, de la sardine à capturer, des patrons de conserveries à amadouer, des politiciens à convaincre. L'auteur « travaille dans le concret ». Ses efforts ont des effets curieux en un temps porté à l'abstraction, à la métaphysique et au symbolisme : au vrai les effets que procure le spectacle même de la vie. — M. N.

Les Fruits du Congo, par *Alexandre Vialatte,* roman (Gallimard). — Il est injuste que ce roman, l'un des meilleurs de la saison, soit passé à côté de tous les prix littéraires sous le prétexte qu'il a déjà été couronné par nos amis suisses. On le regrette surtout pour les cent mille lecteurs qu'il méritait et qu'il n'aura pas.

M. Alexandre Vialatte, surtout connu comme traducteur de Kafka (mais il est également l'auteur de *Battling le Ténébreux*) s'est efforcé de recréer le climat même de l'enfance sans vouloir négliger aucun des poncifs en usage dans le genre : îles désertes, jeune fille mystérieuse, courses au trésor, aventures commencées dans l'enthousiasme et se terminant dans le drame. Il montre comment naît et prend corps un personnage mythique doué de tous les pouvoirs maléfiques : M. Panado, qui pourrait être le père Ubu. Il le montre aussi dans l'exercice de ses fonctions. C'est là la partie la plus artificielle, la plus « fabriquée » de l'ouvrage qui jusqu'à cette seconde moitié donne le sentiment du chef-d'œuvre. Nous connaissions tout cela : les organisations secrètes, les réunions dans les greniers, les slogans et le langage à double entente, la mythologie terrible et merveilleuse d'enfants constamment prêts à traverser le miroir; pourtant nous sommes surpris et ravis : c'est pareil et ce n'est pas la même chose; chaque grand auteur renouvelle les sujets éculés et fait oublier ses prédécesseurs. Mais nous n'oublierons pas de si tôt M. Alexandre Vialatte. — M. N.

Cherchant qui dévorer, par *Luc Estang,* roman (Editions du Seuil). — Deuxième tome de *Charge d'âmes,* dont le premier : *Les Stigmates* a été retiré de la circulation par l'auteur à la suite d'oppositions venant de certains milieux ecclésiastiques. C'est qu'en effet la peinture de Luc Estang ne dissimule rien des laideurs de la vie, de la présence en certaines âmes de fangeux marécages; elle ne vise pas immédiatement l'édification.

Cherchant qui dévorer est une suite aux *Stigmates* en ce sens que nous y retrouvons épisodiquement certains personnages : Antoine Fussy, le gamin du Coq Hardi, le Père Lorraine, et que plane l'ombre d'autres qui nous avaient beaucoup intrigués comme M. Valentin. Cependant, la scène s'est transportée de la banlieue parisienne dans un petit séminaire du Nord : Saint-Wandrille, où vivent en vase clos divers enfants que l'auteur s'est donné pour tâche de suivre quotidiennement dans l'évolution de leurs sentiments, de leurs pensées, au contact de professeurs (les « pères ») curieux et attachants. Chaque enfant est le carrefour d'un drame, drame intime, drame de famille qui le laissent à la fin désemparé et lucide : le monde des grandes personnes n'est pas plus solide ni plus rayonnant que celui, abandonné, de l'enfance. Quant à celui de la foi, bien peu semblent avoir envie d'y accéder. Avec bonheur, M. Luc Estang a tissé la vie journalière d'un internat religieux, ce monde en réduction qui vit à l'abri du monde; son

plus grand mérite est d'avoir su lui rendre les dimensions fantastiques que lui créent les jeunes imaginations. — M. N.

Jimmy, par *Pierre Courtade;* in-16, 360 p., 400 fr. (Les Editeurs français réunis). — Roman communiste de stricte obédience : un Américain prend conscience de l'américanisme, s'en dégoûte et vient au communisme. Non pas seulement roman d'actualité : roman de l'actualité. Et très chargé de prédication. Bon. Mais l'analyse de l'américanisme dans les pires sens du mot est saisissante. Et malgré le sens unique de l'interprétation, malgré le caractère d'essai politique qui alourdit — et qui est pourtant du roman même, puisqu'il s'agit d'une prise de conscience — Pierre Courtade a le sens du grand roman, le sens de la langue, et une puissance à la mesure de ces dons. — S. P.

Jabadao, par *Anne de Tourville;* in-16, 284 p., 480 fr. (Stock). — Si vous songez à quelque *Noce normande,* cette noce bretonne, sur fond de mythes et de vie élémentaire, a plus d'âme, sans aucun doute; encore que les forces du mystère soient ici de bonnes filles assez maniables. Mais ne vous avisez pas de songer à Wiechert : il ne resterait plus grand-chose de *Jabadao.* Ne vous arrêtez pas aux gentillesses de langage de la première page : le livre ne tarde pas à devenir lisible. On nous dit que « toute la fraîcheur de notre Moyen Age réapparaît intacte, fleur miraculeusement vivante », etc. : ho ho! Prix Femina, au surplus. — S. P.

Talya, par *Serge Groussard;* in-16, 272 p., 390 fr. (Gallimard). — Auréole pas morte d'un putanat d'honneur auquel on accède par la voie classique de la fatalité. Emportée comme fétu de son ghetto francfortois par la tourmente nazie, Talya, après moultes étapes dont un exil marseillais, échoue en Terre d'Israël où la pousse un vague désir de réintégration dans la communauté des siens; mais il lui faut en essuyer la réprobation. Son récit est donné en retransmission directe par l'auteur qui évite un pathétique de piètre aloi et l'étaie d'un intéressant reportage sur Israël 51. — S. B.

Les amours parallèles, par *Maria Le Hardouin;* in-8 couronne, 256 p., 540 fr. (Corrêa). — Un peu Bourget, un peu Mauriac : sombre convergence, si l'on peut dire, que ce parallélisme qu'hors cela nous ne savons où prendre. Une seule passion prend son ampleur, contrariée, aveugle, dévorante, dévastatrice; et tous les cas annexes pâliront à nos yeux, tout pétris de bonne volonté maladroite, d'affection indéterminée ou de trouble complexité qu'ils soient. Sans compter le sûr venin psychanalytique distillé par un machiavélique Diafoirus. Il y a beaucoup et trop peu dans ce livre. Beaucoup quant aux problèmes soulevés — dont le moindre n'est pas le drame de la difficulté où nous sommes de comprendre réellement autrui, de notre maladresse ou de notre impuissance à le secourir — et peu, parce qu'alléché on souhaiterait aller plus avant. — S. B.

Atalante, par *Roger Vercel;* in-16, 304 p., 390 fr. (Albin Michel). — Un beau livre dans la saine et classique tradition, troisième volet de ce triptyque consacré à la marine à voile, *La Fosse aux Vents* (*Mercure* du 1-2-50 et 1-5-51). Nous y retrouvons ce jeune capitaine Rolland qui eut à vaincre son humble condition, les éléments, les hommes, et dont la force fut un temps sa joie, sa raison d'être, tout autant que moyen de victoire. La lutte certes n'amollit guère; et si l'amour enfin commence de lui donner une sensibilité, son orgueil reste durement planté comme le grand mât de son voilier. En sera victime la jeune épousée qui décide d'embarquer avec lui, dans les terribles conditions d'alors, pour consacrer leur amour et l'humaniser mieux. Immolée au devoir, entendu avec trop d'intransigeance, son influence grandira par-delà la mort; et Rolland, la guerre venant, saura sacrifier un honneur mal compris — sa gloire — aux vies humaines. De belles et fortes pages marines sans inutiles ciselures colorent cette fresque épique. — S. B.

Le flagellant de Séville, par *Paul Morand;* in-16, 408 p., 500 fr. (Fayard). — Le drame de la collaboration vécu en Espagne, sous l'occupation française... Et le malaise est grand de sentir, ainsi posée, l'intention sous-jacente. Un jeune Sévillan idéologue, dilettante, féru de culture française et de libéralisme, met en Napoléon son espoir, réprouvé par les siens et

même par sa femme, la touchante, courageuse et aimante Maria Soledad. Sincère d'abord, entêté ensuite, poussé enfin dans l'engrenage par une basse jalousie jusqu'aux délations sordides, don Luis apprenant l'atroce conséquence de ses actes, fera le vœu, depuis trente ans tenu, d'expier chaque Vendredi Saint, premier de tous les flagellants encagoulés.

Tableaux de l'Espagne déchirée, de l'humanité hélas d'hier et de demain, avec ces atrocités réciproquement commises, ces heurts éternels de conscience, ces engagements et volte-face. Sans doute peut-on s'émerveiller d'une documentation dont la minutie parfois même incommode. Est-ce cet excès de couleur locale, le malaise que nous disions, la lenteur de la mise en route? Ce grand livre qui sent l'application est surtout un livre long. — S. B.

Almanach des Lettres 1952; 14×19, 256 p., 495 fr. (P. Horay, Ed. de Flore, Gazette des Lettres). — L'Almanach des Lettres, sixième du nom et présenté par Jean Paulhan, reste fidèle à la formule des précédents : elle est bonne qui, avec ses études, forcément succinctes mais signées de nos oracles, constitue une utile vue d'ensemble, voire une mise au point décantée déjà et dûment enregistrée, de l'année littéraire. Ainsi compartimentée sous la férule des spécialistes de chaque genre (qu'on ne peut citer tous; de Kemp à Nadeau, de Mongrédien à Maurice Rat, de Charensol à Henry Muller, il faut en passer beaucoup), le panorama en est complet, l'accès aisé. Parmi les études annexes, on remarque un réconfortant exposé de Marc Blanpain sur « La langue française dans le Monde, et ses moyens d'expression ». Enfin, ses renseignements utiles, prix, sociétés, notices sur les auteurs, en font un bon instrument de documentation. — S. B.

La paupière du jour, par *Ferny-Besson*, in-16, 304 p., 525 fr. (Albin Michel). — Un style simple et transparent comme la cage de verre qui entoure l'héroïne. La verrait-on malgré cette transparence sans le miroir qui nous présente son reflet? Le récit nous est fait tout entier par l'homme qui l'aime et qui n'a, semble-t-il, pas d'autre raison d'être. Mais cette stylisation n'est pas apauvrissement, car de cette femme trop belle pour être jamais satisfaite se dégage une véritable poésie. — A.-M. B.

Lieu d'Asile, par *Nicole Dutreil*, in-16, 248 p., 420 fr. (N. R. F.). — Si las, si fatigués! tous ces personnages qui rêvent de repos parce qu'ils se sont trouvés pris malgré eux dans des aventures qu'ils ne désiraient pas. Trouveront-ils la respectabilité tant désirée ou n'auront-ils d'autre refuge que l'alcool? Un vieil homme sensible a compris leur misère et leur réserve un « lieu d'asile ». Mais il est difficile de trouver un refuge sûr lorsqu'on a mal débuté dans la vie et l'inquiétude du passé renaît indéfiniment comme des fantômes toujours réincarnés. Des faibles sans étoffe et pourtant si humains. — A.-M. B.

Les idoles sacrifiées, par *Jean Duvignaud*, in-16, 257 p., 450 fr. (N. R. F.). — Un groupe terroriste parisien. Des arrestations. Le chef a-t-il trahi? Il est impossible d'en avoir la certitude. Là est tout le roman : non dans la description d'un groupe dont les buts demeurent vagues, mais dans le dilemme. Les personnages se dessinent — vivants et anxieux — autour d'un homme, le chef, qui est déjà un mythe et la seule réalité tangible du mouvement. — A.-M. B.

Les derniers temps, par *Victor Serge*, 14×19, 408 p., 540 fr. (Ed. Bernard Grasset). — Touffu mais riche comme tous les romans de Victor Serge. Des hommes et des femmes particulièrement conscients sont décidés à vivre totalement une période historique si affreuse soit-elle, en l'occurrence, la défaite de 40 et les débuts de la résistance (ceux-là à peine esquissés). La plupart des personnages ont l'extraordinaire faculté d'espérer en dépit de tous les malheurs et de tous les échecs. C'est par là qu'ils se ressemblent. Cette parenté entre apatrides, réfugiés de toutes catégories, petits commerçants, penseurs français ou étrangers donne une sorte d'élan optimiste à un livre qui aurait pu être de désespoir. Quelques descriptions sont belles. Les discussions entre personnages sont parfois un peu longues et lourdes. — A.-M. B.

Livres reçus. — *Daniel II*, par Stephen Hecquet (Nagel); *Traduit de rien*, par Claude Portier; *Les médiocres*, par Robert de Poccadaz (Renée Lacoste); *Petites annonces*, par Jean Berthet (Le Mouton bleu); *Jus de citron*, par Michel

Durafour (Segep); *La Peine des autres*, par Paule Fouret (Regain); *Cœur*, par Thyde Monnier (Plon); *Si blanche sous le grand soleil...*, par Jane Valriant (Conquistador); *Jeux d'atomes*, par Renaud Luysse (Dauphin).

POÉSIE

FORETERIES, par *André Mary* (Firmin-Didot). — **EVANGILES**, par *André Delacour* (Points et Contrepoints). — **UN CHANT SUR LA TERRE**, par *Pascale Olivier* (Le Divan). — **LA COMPLAINTE DES MORTS**, suivie des **NOCTURNES D'ENFANCE**, par *Maurice-Pierre Boyé* (Le Pigeonnier). — Au printemps de l'année dernière André Mary a fait paraître dans la collection des « Classiques Garnier » une importante *Anthologie de la Poésie Française depuis les origines jusqu'à la fin du XVe siècle* qui nous laisse voir l'étendue de son érudition autant que la sûreté de son goût, et dont le grand succès contribue à servir largement son renom de médiéviste. Mais on ne doit pas oublier que le médiéviste va de pair chez le créateur de l'Ecole gallicane avec un poète original et possédant à fond toutes les ressources d'un métier rigoureux et savant.

La publication, en un joli volume petit in-16, de l'édition définitive des *Forêteries* me fournit justement l'occasion de parler du lyrisme de Mary qui n'est pas encore apprécié comme il mérite de l'être. Ces poèmes, écrits pour la première fois dans une forme moins serrée au début du siècle, nous apportent la preuve, après avoir été polis et repolis, que leur auteur sait allier à un art d'un particulier raffinement toute une fraîcheur juvénile, un amour profond de la nature et le charme d'une inspiration à la fois très simple et très voisine des mystères de la féerie.

Le poète des *Forêteries* qui n'ignore aucun des enchantements de la solitude et qui chante pourtant son amie avec bonheur, ainsi qu'en témoigne le ravissant *Bouquet à Fanchette*, excelle à nous décrire les froids paysages qu'éclaire un soleil morne et pâle :

L'Hiver qui va jetant sa plainte abandonnée,
L'Hiver aux gestes las, aux yeux cernés de bistre,
L'Hiver chancelant et blêmi, l'Hiver sinistre
Qui frissonne dans sa vieille mante fanée,

Obsède sans repos mon âme fascinée,
Et mon songe frileux aux fenêtres qu'assiste
La chétive clarté qui tombe du ciel triste
Reflète un dénuement de froide matinée.

Et tout dolent de la douleur des choses, j'enregistre
La romance chagrine et berceuse égrénée
Par le vent qui gémit sur son étrange sistre,
Tandis qu'au fond du bois blafard, l'Hiver sinistre
Devise tristement avec la Destinée.

Les amateurs de poésie et de vérité aimeront la précision délicate et la sombre mélancolie de cette plainte hivernale aux multiples résonances; et, s'ils ouvrent et lisent le recueil d'André Mary, ils y trouveront, chargées de signes, de parfums, de chants et de couleurs, d'autres réussites d'une égale perfection où les secrets innombrables de la forêt nous sont dévoilés par un magicien subtil, par un homme au cœur frémissant et, ce qui ne gâte rien, par un maître du langage.

●

Avec *Evangiles* André Delacour nous offre son dixième livre de vers et peut-être le meilleur qu'il ait composé jusqu'ici. Son éloquence habituelle y semble tempérée par une touchante simplicité solidement liée à la force du sentiment religieux. Jamais encore le poète du *Rayonnement*, de la *Victoire de l'Homme* et du *Voyage à l'Etoile* n'avait montré une telle mesure et une telle souplesse pour exprimer sa ferveur; et il est difficile d'isoler un poème en cet ouvrage qui vaut surtout par la vivante unité de l'ensemble.

Citons pourtant les trois dernières strophes dé ce *Détachement* d'une vigoureuse et sûre élévation :

Ni dans les rayons de la gloire
Qu'il n'attend et ne peut plus croire,
Ni dans l'amour qu'il croit encor,
Ni dans les plaisirs de la vie
A ses richesses asservie,
Mon cœur ne met plus son trésor.

Il s'en détache sans murmure
Comme tombe l'olive mûre
De l'arbre qui la fit mûrir;
Mais, au lieu de choir, il s'envole
Vers le ciel haut dont la coupole
Ne cesse de s'approfondir.

Et cherchant la Face divine
Qu'il ne voit pas, mais qu'il devine
Derrière son flamboiement d'or,
Mon cœur libre de toute emprise
N'a que la lumière et la brise
Qu'il emporte dans son essor,

Bien plus qu'aux poètes chrétiens du XVII, c'est à Lamartine que s'apparente Delacour en des pièces comme la *Maison de l'Amitié*, *Vers le plus pur Amour*, *Transfiguration* et la *Vigne et ses Branches* qu'une musique suave pare de ses attraits et qu'anime une généreuse ampleur. Néanmoins je préfère à ces pièces l'*Annonciation* d'une plus attachante lumière et d'une émotion plus directe et les *Béatitudes*, cette suite de huit douzains d'une sérénité impressionnante où se révèle un vif désir de concision. Il y a de même une vraie beauté dans les stances dédiées par André Delacour à la mémoire de son fils Jean, tombé devant l'ennemi en janvier 1945, qui célèbrent avec beaucoup d'accent sa présence invisible; et l'on ne peut guère nier enfin la puissance ni l'intensité des douze poèmes rythmés en marge de la Passion selon saint Matthieu.

●

Pascale Olivier vient de nous donner son quatrième recueil de vers : *Un Chant sur la Terre* où l'on retrouve, non sans joie, une inspiration sans cesse amie de la nature jointe à une fraîcheur et à une spontanéité dont il est peu d'exemples dans la poésie d'aujourd'hui.

Ce livre se présente à nous comme une sorte de journal intime et lyrique écrit en vers libérés, en vers libres ou en versets de 1939 à 1950 et divisé en trois parties : *Reflets* (1939-1940), *Heures d'Ombre* (1940-1945) et *Couleur de Joie, Couleur de Peine* (1945-1950). Pascale Olivier habite en pleine campagne, près de la Loire et de la forêt d'Orléans, dans un pays de bois, de prairies et d'étangs où vivent de nombreux oiseaux, où l'on voit souvent passer des lièvres et des chevreuils, et où l'on rencontre parfois des sangliers. Aussi ne faut-il pas s'étonner que ses poèmes soient tout imprégnés de l'atmosphère de ces paysages familiers et que, suivant le cours des saisons, son lyrisme s'accorde tantôt à la chaleur du soleil ou à la transparence du ciel et tantôt à la fougue du vent, à la pénétration de la pluie ou à l'épaisseur de la brume.

La plupart du temps Pascale Olivier emploie un vers libre très musical et très personnel qui, mieux que nul autre moyen d'expression, correspond sans doute à ses sentiments profonds :

Heure d'ombre éployée sur mon front comme une aile,
voici, voici la nuit...
Paix, mon cœur douloureux, paix, mon âme irritée,
étoile après étoile, voici la nuit de paix...
L'odeur du pré en fleur est comme une marée,

la musique du pré en fleur
est comme une haute marée,
un flot étale où se berce le désespoir.
Paix, mon cœur déchiré, l'ombre soit ton refuge...
Haut-couronné de crépuscule
en sa rayonnante ferveur,
et cent ruisseaux du ciel murmurant dans ses branches,
comme il livre au vent sa semence
l'arbre te livre son secret,
te fait peut-être don de sa toute-puissance
et te confie, avec la paix divine des forêts,
son pur message de silence...

Comme cet arbre dans lequel je me plais à reconnaître le symbole de sa poésie, l'auteur d'*Un Chant sur la Terre* nous apporte, en ses rêveries discrètes et singulièrement humaines, un message de silence, de pureté, de recueillement et de paix. Dans un récent numéro de sa revue : le « Divan », Henri Martineau a comparé avec raison Pascale Olivier à Rabindranath Tagore; mais, à mon avis, c'est de l'inoubliable Rainer Maria Rilke qu'elle se rapproche le plus.

●

Maurice-Pierre Boyé qui, à cinquante-deux ans, compte parmi les meilleurs poètes de sa génération, n'avait rien publié depuis les *Compagnons Infidèles* (1939) où son talent de forme classique et marqué par les deux influences de Verlaine et d'Henri de Régnier s'était épanoui en des pièces courtes, sensibles et fréquemment inspirées par l'Ile-de-France. Son nouveau recueil : *La Complainte des Morts* suivie des *Nocturnes d'Enfance*, édité avec un goût sobre et parfait par les soins du « Pigeonnier », nous retient grâce à des qualités non moins authentiques et peut-être plus fermes.

Dans la *Complainte des Morts*, que notre cher Fagus aurait à coup sûr aimée pour son acuité d'accent, Boyé redonne la voix à des ombres dont les paroles, nées sur les sombres rivages et mêlées au mystère angoissant des ténèbres, nous accompagnent de leur déchirante détresse et nous émeuvent étrangement :

J'attends, j'appelle et me lamente,
Je surveille le moindre son.
J'écoute au loin une chanson...
Brûlant d'une flamme alarmante,
Ma cendre est celle d'une amante!

Mon visage désagrégé,
Ma joue exsangue et ténébreuse,
Mes lèvres blêmes d'amoureuse,
Mon cou sordide et ravagé,
Tout mon être des vers rongé,

Ne connaissent pas la retraite,
Ni le suprême apaisement.
J'attends toujours, nouvel amant,
Celui qui posera sa tête
Sur ma forme à jamais défaite... »

A côté de ces frémissants octosyllabes, on trouve aux pages de cette *Complainte* des alexandrins désenchantés d'un mouvement plus éloquent et qui, dans leur résonance baudelairienne, sont aussi dignes d'éloges. Mais, fort heureusement, la mort n'est pas seule à triompher dans ce beau livre et les *Nocturnes d'Enfance* nous ramènent vers des chambres tapissées d'indiennes et vers des jardins odorants où le chant du rossignol unit son charme ineffable à la magie rêveuse des calmes nuits d'été. Ces quinze pièces sont autant d'évocations d'un temps à jamais disparu et qui, cependant, par la force du souvenir paraît encore tout proche de nous. Elles allient beaucoup de tendresse à beaucoup d'élégance et gardent en leur délicate brièveté un évident pouvoir de suggestion dont ne manquent pas non plus les divers poèmes réunis à la fin de ce volume comme une gerbe de fleurs d'automne aux parfums mélancoliques.

Philippe Chabaneix.

Dix poèmes évoquant l'idée d'un destin, par *Marie-Madeleine Seguin* (Dorbon). — Le destin évoqué par ces dix poèmes est celui de la vocation poétique comparable et même parallèle à la vocation spirituelle et mystique de l'âme attirée vers Dieu par son extrême pointe. Nous avions signalé ici même le précédent recueil de Marie-Madeleine Seguin, *La Sainte Face*, et dit l'originalité de ce poète remarquablement doué. Ce second recueil confirme notre premier jugement. Ce nouvel ouvrage marque toutefois encore un progrès sur le précédent par la maîtrise que Marie-Madeleine Seguin a acquise d'une technique savante et dont elle applique avec un rare bonheur les canons et les règles d'or.

Le réalisme dont se nourrit le chant de Marie-Madeleine Seguin donne un caractère encore plus évocateur et plus sûrement émouvant à la transposition spirituelle où s'exaltent son cœur secret, son âme pudique. Mais jamais la plus directe réalité, exprimée par le mot exact, sans tricherie, ni pruderie, ni affectation d'aucune sorte, ne tombe dans la vulgarité. La justesse du ton, la pureté du vers, le mouvement lyrique intérieur, emportent le lecteur conquis dès la première lecture. Il y revient pour y découvrir de plus secrets prolongements qui, en arrière-plan, donnent, à ces dix poèmes, leur véritable signification mystique et poétique.

La Cendre des jours, par *Jean Caubère* (Editions Sinfonia). — Voici le quatrième recueil de poèmes publiés à ce jour par Jean Caubère. Son premier livre, *Reflets sur des ombres*, dont nous avons rendu compte ici même, témoignait de dons magnifiques, d'une sensibilité généreuse dans l'effusion lyrique. Mais encore très influencé par les grands symbolistes, le Régnier des *Jeux rustiques et divins* et d'*Aréthuse* plus que le Moréas du *Pèlerin passionné* ou des *Sylves*, il recherchait les effets particuliers d'une forme libérée certes, mais non absolument affranchie de certaines lois rythmiques qui font que son vers libre restait tout de même autonome et dans la norme du vers français. Dans *Clarté sur la montagne* et surtout *Brumes et nacres*, sa véritable personnalité allait se dégager davantage et l'orientation de ses recherches le

porta davantage vers l'observation de règles plus rigoureuses. La force de son lyrisme y gagna par la clarté et le dépouillement de l'expression.

Les deux parties dont se compose ce nouveau recueil : « D'ombre et de feu », « Les Cygnes endormis », se développent harmonieusement comme une architecture élégante et sobre éloignée de toute symétrie. Les paysages évoqués dans la première partie et l'admirable sentiment de la nature dont ils témoignent, participent aux états d'âme du poète. L'amour s'exalte au spectacle de la beauté et l'ombre de la mort qui s'y insinue en rend plus émouvante la ferveur. Mais cet amour, dans l'écoulement des choses d'ici-bas dont rien ne peut être gardé, cet amour sublimé aux révélations de la foi et par l'espérance chrétienne se hausse à l'universelle charité dans le sentiment de la présence divine.

Dans ce beau livre, l'auteur s'est entièrement dépouillé de ce qu'il y avait de purement anecdotique et descriptif dans ses ouvrages précédents. Il s'achemine vers des formes régulières où son lyrisme s'exprime avec plus de force dans la contrainte des lois d'une prosodie plus rigoureuse.

Le volume fort bien édité s'orne de belles illustrations de Geneviève Jean-Caubère. Cela est fait avec une incroyable simplicité de moyens et une merveilleuse économie de mise en œuvre. Le trait pur inscrit en l'étroitesse de la page toute la grâce ou le tourment d'un paysage et l'infini du ciel que ne peut mesurer le vol des oiseaux.

Poèmes, par *Georges Migot* (Le Siècle musical). — Nous avons rendu compte ici même du premier volume de poèmes de Georges Migot. Le second volume, par les soins avertis de l'éditeur Richli, paraît aujourd'hui. Grâces en soient rendues à Migot et à son éditeur. On a dit de l'admirable musicien du *Sermon sur la montagne* et de *Saint-Germain d'Auxerre*, qu'il était homme du moyen âge, ayant retrouvé la pureté mélodique et renouvelé l'harmonie contrapunctique par les procédés oubliés des anciens luthistes. On ne saurait dissocier le musicien du poète. Ces deux aspects de l'artiste se complètent. Des procédés équivalents mais spécifiquement propres cependant à chacun de ces modes d'expression, se retrouvent dans les compositions musicales comme dans les recherches verbales de Migot.

Les trois parties de ce nouveau recueil : « La retraite ardente », « Ad amorem per amorem », enfin le complément pour le premier volume, s'accomplissent en une architecture harmonieuse comme les mouvements d'une symphonie de style cyclique. C'est ainsi qu'après l'exaltation de l'amour profane et de l'amour filial, le poète parvient par la logique même de sa méditation ardente jusqu'à la plus haute contemplation mystique, où l'âme est entièrement confondue dans l'amour divin. Les pures et souples cadences de ces poèmes les portent tout naturellement au ton même de l'incantation magique et leur donne un pouvoir de persuasion auquel aucun lecteur ne saurait demeurer indifférent.

L'Archange et les mirages, poème du Mont-Saint-Michel, par *Rosa Bailly* (Matines). — Dans la solitude, loin de toute vaine publicité ou sollicitation de la mode, Rosa Bailly poursuit l'édification d'une œuvre poétique probe, dont la signification profonde, à travers les aspects évoqués des paysages, rejoint la contemplation mystique. C'est ainsi que dans ce nouveau recueil, en des poèmes d'une facture très personnelle où les libertés que prend l'auteur avec les rigueurs des lois prosodiques classiques, sans jamais toutefois franchir les limites hors desquelles se dissolvent les formes jusqu'à l'anéantissement du chant et de la pensée, Rosa Bailly prend pour thème le paysage grandiose et aride du Mont-Saint-Michel et exalte ses songes et sa pensée à la voix mystérieuse de l'Archange jusqu'au renoncement total à soi-même pour qu'en ce désert sans limite soit seule contemplée la présence réelle du Dieu où s'accomplissent toutes les aspirations de l'âme. L'expression reste toujours concrète et ce réalisme donne une puissance peu commune et infiniment convaincante à ces poèmes où brûlent les passions dans le feu pur de la prière et de l'amour divin.

Le chemin qui monte, par *Raoul Raynaud* (Messein). — C'est la musique qui constamment inspire Raoul Raynaud et c'est d'elle qu'il recrée ses meilleurs poèmes. Cela est surtout sensible dans toute la fin du recueil qui contient ses poèmes à la fois les plus dépouillés, les mieux composés et les plus expressifs. Poète du cœur,

Raoul Raynaud sait directement exprimer des émotions personnelles auxquelles son chant et sa forme régulière confèrent un caractère d'universalité qui les rend immédiatement communicatives. On regrette simplement qu'un poète certainement très doué ne soit pas plus sévère dans ses choix et ne sache pas toujours éviter certains prosaïsmes. Cela est surtout visible dans les premières pièces du recueil qui sont de qualités très inégales.

Quoi qu'il en soit, retenons l'élan intérieur qui anime ces poèmes et le progrès accompli à la fin du livre où la victoire de l'âme sur les puissances matérielles se traduit encore avec plus de force dans un chant épuré qu'exalte une foi profonde.

Suite corse, par *Dominique Renouard* (Editions La Mouette). — Cette suite de poèmes dépasse par sa signification l'album d'impressions de voyage. Ces poèmes, écrits en vers parfaitement réguliers et qui chantent toujours juste, ne sont pas uniquement descriptifs. Une sensibilité de poète authentique confère aux paysages évoqués, ou simplement suggérés d'un trait sobre, un caractère personnel, et les tableaux ainsi peints transposent des états d'âme où nous retrouvons des sentiments qui nous sont familiers et par cela même nous émeuvent directement. Sans doute la couleur du ciel, de la mer, le mystère de l'île en sa sauvage beauté, nous sont restitués dans toute leur vérité pittoresque ou harmonieuse, mais sous les mots qui leur donnent une réalité poétique, c'est la confidence lyrique et pudique d'un cœur passionné qui nous est ainsi transmise.

Poèmes divers, par *Alain Beckers* (Les écrivains réunis). — Nous avons rendu compte en son temps du recueil de très beaux sonnets qu'Alain Beckers a précédemment publiés. Dans les *Poèmes divers* qu'il publie aujourd'hui, sans rien renier de ses précédentes recherches qui témoignaient de l'influence prépondérante de Stéphane Mallarmé, Alain Beckers parvient à dégager entièrement sa personnalité poétique. S'il reste de la lignée des poètes qui, de Baudelaire à Valéry, en passant par Jean Moréas, ont toujours su plier les puissances de leur inspiration à l'ordre souverain de la raison et aux formes rigoureuses de la tradition classique, du moins sait-il donner à ses chants un accent qui lui est absolument personnel et qui nous touche ainsi directement. Les problèmes de l'expression et du style hantent l'esprit de ce poète qui l'est absolument par la sensibilité et par la probité de son art. Ici rien n'est laissé au hasard et il nous offre dans certaines pièces, comme celle qui s'intitule « Stèle votive », des réussites parfaites. Mais il utilise parfois avec bonheur une sorte de prose lyrique parfaitement adaptée aux sentiments ou aux idées plus précises qu'il veut exprimer. Ce livre témoigne d'une grande noblesse de forme et d'une rare hauteur de pensée. Nous suivrons toujours avec beaucoup d'intérêt et une curiosité très sympathique la démarche future d'une recherche et d'une méditation si heureusement conduite dès son origine.

Sources et cascades, par *Géraud d'Aligny* (Darantière). — Une très sensible et juste préface du duc de La Force nous introduit à la lecture de ces poèmes. Ce recueil, vraisemblablement le premier que livre au public Géraud d'Aligny, révèle un tempérament. La personnalité si marquée qui se dégage de ces vers avait attiré l'attention du jury du prix Nerval et ce livre avait été retenu parmi ceux qui méritaient le plus sûrement d'être couronnés. Cette poésie directe et sensible s'exprime cependant avec retenue et pudeur en des vers d'une grande rigueur classique, laquelle n'est d'ailleurs pas exclusive, au contraire, d'une franche liberté dans les coupes ingénieuses et le déplacement des accents dans l'intérieur du vers. Rompu aux disciplines les plus strictes de la prosodie traditionnelle, l'auteur en connaît toutes les ressources et en manie avec beaucoup d'aisance et de souplesse les éléments rythmiques et mélodiques. Un beau sentiment de la nature anime ces poèmes d'une force quasi panique. Mais point d'inutiles et froides descriptions. Le paysage est ici un élément psychologique et traduit des états d'âme personnels qui nous touchent d'autant plus qu'ils ne sont jamais provoqués que par des sentiments généreux et nobles. Il reste cependant encore quelque chose d'un peu broussailleux dans cette inspiration que l'on sent si riche. Le poète si bien doué se doit de se montrer encore plus sévère dans ses choix et tendre de plus en plus au dépouillement et à la sobriété de l'expression. — JEAN POURTAL DE LADEVÈZE.

THEATRE

L'ECHANGE, trois actes de Paul Claudel; *BACCHUS*, trois actes de Jean Cocteau (*Théâtre Marigny*). — 1913, les temps héroïques du Vieux-Colombier... Claudel était encore le secret de quelques initiés. Porter ses poèmes dialogués devant un public de théâtre semblait le plus insolite des exploits : ce l'était en effet. Les acteurs virtuoses, comblés et marqués à la fois par des textes tombés en poussière, ou dans les meilleurs cas, par les conventions des cadences pseudo-parnassiennes et post-romantiques, n'avaient plus de disponibilité prête pour ce style à la fois hiératique et proliférant. Claudel fut d'abord servi par des comédiens un peu en marge plus artistes que pleinement acteurs. Marie Kalff n'était pas Sarah Bernhardt; Lara, qui risqua *l'Annonce* dès 1912 à l'Œuvre, n'était pas Réjane... Et on pourrait oser soutenir, avec toutes les nuances et corrections que l'on devine, que Jacques Copeau n'était pas Mounet-Sully, ni même Lucien Guitry. Les uns et les autres, aux prises avec les textes de Claudel, s'en laissèrent de quelque manière éblouir et envoûter. Moitié affinité de tempérament, moitié préjugé du temps, ils eurent tendance à psalmodier toute littérature qui méritait de n'être pas bafouillée ou qui ne roulait pas toute seule sur les routes jalonnées de ruines de l'alexandrin standard. Il y avait, dans leurs tentatives aux trois quarts méconnues par un public non préparé, quelque chose de la gravité musicale d'un rite incantatoire et aussi de la raideur d'un défi. Justice soit rendue à leur discernement, à leur ferveur et à leur courage; il faut cependant bien dire que pour beaucoup de raisons dont une bonne part n'était pas de leur faute, les premières représentations de Claudel sont loin d'avoir été les meilleures. Je crois bien que l'*Echange* a vécu pleinement devant nous pour la première fois à cette récente reprise de Marigny.

Un très beau décor de Vakhevitch, noir, vert et rouge, avec un ciel d'azur flamboyant : une harmonie à la Gauguin. Claudel est trop lié aux splendeurs et aux forces de la nature pour bien supporter d'être joué dans de quelconques draperies. Un meneur de jeu (j'allais dire un chef d'orchestre), Jean-Louis Barrault, qui exige, des autres et de lui-même, la plénitude vocale indispensable aux éploiements sonores de ce verbe puissant, un « musculaire » qui a su comme personne dessiner la musculature de la diction claudélienne, et qui, aussi bien pour *Le Soulier de Satin* que pour *Le Partage* ou pour *L'Echange*, a su plier tous

ses acteurs à ce même comportement, à la fois corporel et lyrique, sans qu'il se commette, ici ou là, une seule faute vénielle de rythme ou de mélodie. Claudel par quelques allégements et simplifications a grandement amélioré son texte primitif, sans cependant le changer beaucoup. Germaine Montero a toute la splendeur charnelle, la sauvagerie frelatée de Lechy Elbernon; Jean Servais, long, maigre, a évité de nous imposer une massive lourdeur extérieure en Thomas Pollock, pour mieux mettre en valeur l'interne désolation de sa puissance... Et enfin, il y a eu Madeleine Renaud dans Marthe Laine. Clair visage mangé de regards désolés et de larmes retenues, elle a été non pas une amoureuse, mais tous les amours ensemble, fondue de tendresse et brûlée de passion, fragile comme une petite fille, sensée comme une sœur, enveloppante et immolée comme une mère, fière, pudique, discrète jusque dans le désastre, et juste en même temps que musicale, comme doit l'être la poésie elle-même. Elle a égalé les plus grandes...

●

De même qu'il avait naguère écrit pour la virtuose Edwige Feuillère cet étincelant concerto : *L'Aigle à deux Têtes,* Cocteau a écrit un second concerto : *Bacchus,* cette fois pour Jean Marais. Car il est bon que les vedettes de cinéma, tous les trois ou quatre ans, fassent une cure de théâtre : repos, exercice rationnel et désintoxication. Mais la Comédie-Française ayant voulu à son tour se fouetter les nerfs en essayant d'un cocktail Marais-Racine (il est encore dans le shaker, mais patience...), c'est Jean Desailly, premier violon à la Jacques Thibaud, qui s'est vu confier, chez Barrault, ces soli de jazz symphonique en costumes Renaissance, sur thèmes individualistes, anticléricaux et politiquement subversifs de tous les temps. On sait le savoir-faire et l'habileté du compositeur, et son espièglerie aussi, qui lui a fait mêler des réminiscences d'auteurs aussi divers que Salacrou, Hugo, Chamfort, Sartre et Rostand, pour en tirer, par une facture nerveuse, brillante, et très raisonnablement hardie, toute une série d'effets sonores, pizzicati, doubles cordes, harmoniques sifflantes, et staccato sur gammes chromatiques. A ce genre de prouesses, qui pourraient aussi bien s'achever en numéro de jongleur, avec violon pailleté et archet phosphorescent, on ne demande ni logique, ni profondeur vraie, ni originalité autre que celle de l'exécution même. Jean Desailly, virtuose impeccable, domine ces difficultés spectaculaires si bien, avec une si pure musicalité, un

lié si rigoureux qu'il en devient sévère à leur gentil clinquant. Le style original du concerto comportait certainement quelques notes volontairement fausses, un son plus court, un archet plus strident, et quelques prises d'attitudes de l'exécutant, plus résolument déterminées à marquer dans les cœurs.

On connaît le talent de l'orchestre Barrault. Ses meilleurs éléments : Bertin, Servais, la frémissante Simone Valère, et Barrault lui-même, se sont relayés avec éclat et justesse pour permettre au violon Desailly d'exécuter ses variations sur l'orgueil des jeunes filles nobles et leur défaite au contact brutal du mâle victorieux, la perfidie des chefs de grandes familles, la noirceur des évêques, la corruption de l'Eglise romaine (magistral solo de cardinal psychologue par Barrault), la palinodie de Luther, l'inconstance et la sottise du peuple (on a supprimé les chœurs, mais ils manquent).

A l'atelier de décors : le peintre Cocteau. Aux costumes, nettement admirables : le dessinateur Cocteau. Au pupitre, le chef Cocteau. Tous sont revenus saluer, de nombreuses fois, avec les interprètes. Il semble qu'on n'ait pas aperçu, parmi eux, le penseur Cocteau.

Dussane.

CINEMA

CAPRA, OU L'IDEALISME AMERICAIN. — La visite à Paris du metteur en scène allemand Wolfgang Staudte-Chris Marker dit justement que son épouse et lui comptent parmi les êtres les plus généreux, les plus riches des hautes qualités humaines qu'on puisse rencontrer de nos jours — a coïncidé avec la publication d'une des monographies critiques du *British Film Institute*, celle consacrée à Frank Capra. La rencontre de ces deux petits événements est assez signifiante.

Richard Griffith a écrit une excellente étude, fouillée et, semble-t-il, exhaustive, sur Capra. Il l'a précédée d'un essai très court — deux pages et demie — mais éclairant, repris des pages qu'il a consacrées au même cinéaste dans *The film till now.* Il s'agit d'un livre écrit en collaboration avec l'Anglais Paul Rotha et dans lequel il prolonge, quant au parlant, l'œuvre antérieure de celui-ci. Il n'est point tant, que l'on sache, de critiques américains d'une royale indépendance, armés du système de références et de la réflexion sociale, pour qu'on ne salue pas celui-ci, l'un des tout premiers, malgré le peu de prix qu'il fait de Carné

et du réalisme poétique, peut-être parce qu'il n'y découvre, à tort, que formalisme dépassé. De Capra, Sicilien élevé aux Etats-Unis où il fit avec brio une carrière brillante, inégale et dispersée, typiquement américaine, Griffith fait un portrait sympathique. Il a vendu des journaux, suivi les cours de l'Institut californien de technologie tout en lavant la vaisselle, servi comme capitaine pendant la première guerre mondiale, enseigné les mathématiques, figuré dans des westerns et travaillé comme ouvrier agricole, pour ne pas mentionner cent petits métiers qui rappellent les premières années américaines de Stroheim, jusqu'à ce jour de 1923 où, chance et esbrouffe, un petit producteur du nom de Walter Montague lui confia la transcription d'un poème de Kipling, pour la seule raison qu'il s'était présenté à lui par ces mots : « Je suis d'Hollywood. » A peu de temps de là, Capra s'acquit un nom dans l'histoire du cinéma, en faisant, avec Harry Langdon, d'une silhouette, un personnage et presque un mythe. En ce comique lunaire, pourvu de toutes les qualités de l'âme et dépourvu du sens commun, apparaît déjà la vision du monde de Frank Capra. Si, en effet, nous isolons les *Horizons perdus*, film à la fois prétentieux et populaire, où Capra s'est égaré loin de sa veine (curieusement, tout comme l'auteur du livre anglais dont le film est adapté, James Hilton, à l'ordinaire un attachant romancier intimiste), et si nous exceptons aussi la série des *Pourquoi nous combattons*, alors l'œuvre de Capra prend tout son sens à travers sa première création, celle d'Harry Langdon, celle, en somme, du clown crucifié auquel est promis le salut. Mais on ne peut pas, dans le cours d'une étude sur ce cinéaste, même sommaire comme l'est celle-ci, ne pas saluer au passage le vigoureux journalisme de Capra. *Pourquoi nous combattons* est, avec les films de Paul Rotha, ce qui s'est fait de mieux dans ce genre, trop peu pratiqué et méprisé des purs esthètes. Capra y apporta un sens aigu du montage, une espèce de cohérente nécessité dramatique et, ma foi, quelque chose comme de l'honnêteté au sein même de la propagande. Richard Griffith déclare que, selon la rumeur publique, Capra fut chargé de la mise en œuvre et de la direction de cette série sur l'ordre direct de Roosevelt. On n'en est point trop surpris, car il semble avoir incarné, avec plus de force et de continuité qu'aucun autre à Hollywood, cet idéalisme qui s'accommode du mode de vie américain, et le glorifie en fin de compte, au niveau de la plus vaste réceptivité, avec ce piquant et ce sens de la fable qui ont, jusqu'à *Harvey*, influencé le cinéma des Etats-Unis. Joignez une petite pointe d'intentions gauchistes qui ne pouvait que plaire, sinon à toute

l'administration démocrate, du moins à un homme tel que Roosevelt, dont nul, j'espère, n'oserait mettre en cause la droiture réformiste et l'éminente sincérité.

La plupart des comédies de Capra — *M. Deeds goes to town* (1936), *Vous ne l'emporterez pas avec vous* (1938), *M. Smith au Sénat* (1939), *Arsenic et vieilles dentelles* (1941-44), *It's a wonderful life* (1946) — sont assez connues ici pour qu'il n'y ait pas lieu d'en rappeler les thèmes principaux; ceux-ci, d'autre part, sont constants, que les sujets soient puisés dans des nouvelles (*Deeds* et *Smith)*, dans des pièces *(Vous ne l'emporterez pas avec vous, Arsenic)* ou qu'ils soient écrits directement pour le film *(It's a wonderful life)*. On doit donc reconnaître, le cinéma étant ce qu'il est, le statut d'auteur à Capra. Richard Griffith est, mieux que nous, en mesure de situer le message de cet auteur dans le contexte américain, qui seul peut le bien éclairer. Selon lui, donc, Capra a donné vie sur l'écran aux mythes des écrivains populaires dont le *Saturday evening post* est le principal débouché et presque le temple. Ecrivains qui, au cœur des grandes cités, ont gardé les valeurs et le point de vue des classes moyennes dont ils sont issus, ceux des fermes et des petites villes, et du début du siècle. L'Amérique entière, écrit Griffith, n'était alors qu'une grande petite ville. C'était une époque d'invention, de « saine compétition », de progrès, de réforme humanitaire. La grande affaire, de nos jours, serait donc de retourner à ces sources. Les excentriques de Capra, campés sur un saisissant arrière-plan naturaliste, prêchent en effet ce retour aux sources. Un innocent messianique, M. Deeds ou M. Smith, se retranche contre la rapacité qui l'entoure; il est défait par les institutions; mais son exemple suscite l'émulation, et les petites gens gardent l'espoir au cœur. Tout cela, dans un climat fréquemment inspiré par les Ecritures, et marqué de leurs contradictions. A plusieurs des films de Capra, on pourrait porter en épigraphe : « Heureux ceux qui sont doux », ou : « Heureux les pauvres en esprit », ou : « Contentez-vous de votre solde », ou : « Je ne suis pas comme ce misérable publicain », ou : « Si l'on dit faussement de vous toute sorte de mal, réjouissez-vous », ou : « Les oiseaux de mon Père n'ont pas souci de leur vêture. » Bref, les biens de ce monde sont mal partagés, parce que le monde est mal fait, mais perfectible néanmoins; d'ailleurs, l'amour du prochain arrange bien des choses, et les biens de ce monde, n'est-ce pas, « vous ne les emporterez pas avec vous ». Mais, de la prière profane de M. Smith devant les sénateurs, du tuba de M. Deeds, qui joue une autre sorte de prière,

de l'enthousiasme gentiment protestataire des petites gens évoquées, invoquées, convoquées par Capra, à la fin de ses charmantes, et assez puissantes œuvrettes, que reste-t-il? Je suis de ceux qui les ont beaucoup appréciées, admirées même, en leur temps, avant-guerre. Je dis avant-guerre, car *It's a wonderful life*, qui, après-guerre, déposa, inlassablement, les mêmes conclusions, m'a paru, outre les insupportables longueurs de l'indécision de la ligne dramatique, terriblement daté. Richard Griffith, après avoir rendu hommage aux qualités formelles de l'auteur, conclut sévèrement. Rien, dit-il, ne pourrait être plus éloigné de l'audience américaine de Capra, que l'ultime triomphe de cette audience, sur la scène sociale, mais rien ne lui plaît mieux. Ce mélange de problèmes réalistes et de solutions imaginaires aurait situé le dilemme des classes moyennes à l'époque du *New deal.*

Dans le dernier film de Capra, *State of the union* (1948), qui, que je sache, n'a pas été projeté en France, l'un des personnages, interprété par Spencer Tracy, déclare : « Se préoccuper des plus hauts profits au lieu de production, c'est jouer le jeu des communistes. » On peut peut-être imaginer assez bien pourquoi ce doux idéaliste, hier le protégé de Roosevelt, n'a plus tourné depuis 1948. — Le mois prochain, Staudte.

Jean Queval.

RADIO

ENREGISTREMENTS. — L'*Auditeur :* Il paraît qu'un sénateur a déposé une proposition de loi relative au droit de réponse à la radio. Toute personne nommée dans une émission pourrait demander le texte de cette émission.

Le *Radiophoniste :* En principe toute émission a son texte. Mais dans une séance publique il faut laisser une part à l'improvisation. Mais un commentateur ou un conférencier peut se laisser aller à dire plus qu'il n'a écrit.

— Alors?

— Alors une photographie de l'émission, ce n'est pas une suite de feuilles volantes, ce serait l'enregistrement continu sur bandes de tout ce qui est émis. Mais quelles charges supplémentaires, et quelle magnétothèque!

— Pas du tout. Les bandes pourraient être démagnétisées et resservir au bout de quinze jours. C'est le délai prévu par la proposition de loi pour la demande et l'envoi du texte.

— Nous sommes dans l'ère de l'enregistrement. Le cinéma est un enregistreur. Il y a des émetteurs dont la grosse majorité des émissions ont été préalablement enregistrées. La télévision passe et fait des films.

— Est-ce vrai que nos lointains ancêtres auraient très bien pu enregistrer?

— L'enregistrement est devenu parfait quand il est devenu électrique; mais on n'a pas besoin de l'électricité pour enregistrer. Nous avons un portrait en cire de Louis XIV; on aurait pu graver sa voix dans la cire.

— Bossuet et Voltaire conviennent qu'elle était belle.

— Ne plaignons pas les grands hommes d'avant la photo et le disque ou la bande, ils ont la légende plus facile.

— Et les disques « à la demande », toujours autant de succès?

— Heureusement. C'est une émission fastidieuse, mais réconfortante. La plupart des demandes partent de bons sentiments. Elles persuadent que le récepteur est une pierre du foyer, un meuble familial analogue au réchaud à gaz ou au buffet Henri II.

— Et quels sont les disques les plus demandés?

— *Ma cabane au Canada*, *Etoile des neiges*, et *Petit papa Noël* ont longtemps tenu le zénith. Ils ont cédé à *Cerisiers roses et pommiers blancs* et à *La petite diligence*, qui à leur tour commencent à décliner. Mais il y a aussi des classiques, établis à jamais.

— Mozart? Chopin?

— Des classiques de l'accordéon : *Perles de cristal*, *Reine de Musette*. Berthe Sylva dans *Les roses blanches*, Marie Dubas dans *La Charlotte prie Notre-Dame*...

— L'auditeur a besoin de poésie. Dommage que les poètes n'écrivent plus pour le public! A propos de leur congrès de l'automne dernier, sur une plage belge, André Billy a fait entendre la voix du bon sens. On ne s'intéresse pas à qui vous tourne le dos. A moins qu'il ne s'agisse d'une jolie femme. Mais le poète et la muse font deux.

— Il est de fait qu'un poste diffuse rarement un beau poème sans recevoir des lettres qui en demandent le texte. Ce qui prouve que la plupart des demandes viennent de gens qui n'ont jamais ouvert un livre de poésie, c'est qu'on ne s'informe pas de l'auteur ni du titre du recueil. On voudrait tout simplement relire et conserver les paroles qui nous ont remué.

— Jules Renard disait : « Un grand poète n'a qu'à se servir des formes consacrées; il faut laisser aux petits poètes le souci des imprudences généreuses. »

— Ne soyez pas méchant... Il y a une émission dont aucun poste, je crois, ne s'est encore avisé, et qui aurait du succès : la poésie des auditeurs, les poésies « à la demande ».

— Elle aura du succès si les poésies ne sont pas trop longues, et si elles sont bien dites. Très clairement et très simplement. L'auditeur veut tout entendre et tout comprendre.

— Comme la plupart des poésies reviendront souvent, il faudra constituer une discothèque spéciale.

— Encore l'enregistrement!

— Les radiophonistes sont à la même enseigne que les ministres d'une saine démocratie. Il en va des programmes de la radio comme du gouvernement du pays. Le goût de la nation ne saurait être la somme des goûts des particuliers. Rivarol aurait dit : « Il y a deux vérités qu'il ne faut jamais séparer en ce monde : 1) que la souveraineté des programmes réside dans le peuple des auditeurs, et 2) que le peuple des auditeurs ne doit jamais l'exercer. » Nous sommes plus généreux que Rivarol.

A. Dubois la Chartre.

ARTS

L'EXPOSITION DES TRESORS D'ART DE LA VALLEE DE LA MEUSE AU MUSEE DES ARTS DECORATIFS. — Pour que se développent les arts, il faut une clientèle. Le pays de Liége était riche. Riche depuis l'antiquité. Rome avait semé des villas prospères aux abords de la Meuse et créé la cité de Tongres. On y travaillait le métal et on y battait monnaie. Les grandes invasions ravagèrent le pays en même temps que tout l'Occident. Mais, sur les ruines de la civilisation romaine, les Carolingiens, voisins des pays de Meuse, commencèrent à restaurer une culture, à rétablir l'économie. Les Normands vinrent à leur tour incendier la région. Pas assez complètement cependant pour qu'au X[e] siècle ne s'établisse, au pays de Liége, une civilisation autonome. Le désordre du monde féodal à ses débuts s'accommodait des organisations locales. L'autorité des petits potentats était favorisée par l'émiettement du pouvoir central. Liége, située près des gîtes miniers et des forêts de l'Ardenne, à un carrefour de routes, sur un lieu de passage fluvial, se trouvait dans les mains du clergé au moment du grand essor ecclésiastique de l'Occident. Ce clergé recherchait la puissance temporelle aussi bien que la puissance spirituelle.

Quelques grands évêques, quelques grands abbés fixèrent le destin de leur pays, de leur « patria », comme ils l'appelaient, et décidèrent de sa fortune. A Liége, devenu capitale après Tongres dès le VIII[e] siècle, les signes d'une renaissance éclataient de toute part : le goût de la culture, de l'art, le commerce heureux. Les écoles et les ateliers se multipliaient. On compte 32 églises paroissiales dès le XII[e] siècle autour de Liége devenue cité sainte, « Athènes du Nord ». De partout, on venait y apprendre la théologie, les lettres, les sciences, aussi bien que la musique, la taille de l'ivoire, l'enluminure, les arts du métal, l'émaillerie, plus tard l'architecture. Les métiers se développent, encouragés par les franchises, les artisans se perfectionnent sans cesse, car, par les grandes voies de terre et d'eau, pénètrent dans ce petit univers prospère et avide tous les courants d'art nés dans les pays voisins. Le style mosan n'ignore rien des découvertes du vaste monde. Comme en Avignon, au temps des papes, clercs et marchands apportent à Liége le secret de toutes les nouveautés.

Les ecclésiastiques étaient les premiers clients des artistes. L'Eglise avait créé la richesse du pays, cette richesse retournait à l'Eglise. Le goût de l'art y prenait une forme particulière. Je ne crois pas, qu'en aucun autre lieu, on ait pu constater un penchant aussi prononcé pour les objets précieux, pour les belles matières : l'orfèvrerie, les bijoux, les émaux, les ivoires. Dans les églises s'entassaient les tissus, les châsses rutilantes, les plaques d'ivoire, les reliquaires ornés, les croix, les manuscrits. Cette clientèle de qualité désirait unir aux prestiges de la technique savante celui du support précieux.

Tant que dura la suprématie de l'évêché de Liége, ce petit pays mosan garda une indépendance à peu près complète dans le domaine de la création artistique. Le monde moderne le réduisit au sort d'une province riche, subissant tantôt l'influence de la France, tantôt celle de l'Italie. Son art — pourtant bien vivant encore — perdit alors cet accent personnel — et dans l'esprit et dans la forme — qu'il avait eu au Moyen Age.

L'exposition du Musée des Arts décoratifs, plus importante encore que celle qui vient de Liége, rend compte de ce que fut la richesse de la civilisation mosane.

Les premières salles, celles qui sont consacrées à l'art médiéval, sont éblouissantes. On ne saurait décrire tant de bijoux, de reliquaires, de plaques ouvragées, de châsses, de statues de Saints, de manuscrits. Il faut les voir dans leur ensemble et les examiner ensuite en détail. Cela n'est pas si simple. L'objet d'art réclame du visiteur plus d'attention, un effort d'adaptation plus grand que la

peinture ou la sculpture. Il faut s'introduire dans un univers fermé, pas toujours accessible. Ici, la tâche est facilitée par la qualité et le nombre des œuvres exposées. Elles se réchauffent à se trouver réunies dans la profusion. Un tel foisonnement de techniques diverses est plus remarquable encore que la présence de tel ou tel chef-d'œuvre au milieu de cet ensemble.

Dans ce trésor des trésors, nous nous bornerons à signaler trois œuvres exceptionnelles et d'assez grande taille : deux sculptures et les fonts baptismaux de Saint-Barthélémy de Liége. Une tête de Christ provenant du Trésor de Tongres, aux pommettes saillantes, aux yeux globuleux, nous apparaît d'un réalisme déconcertant pour le X[e] siècle. De Tongres aussi, mais du cloître cette fois, provient un Christ en croix de la même époque, schématique, juponné de long, attaché par quatre clous, les bras étendus verticalement sur la croix qui, à l'opposé de la tête du Trésor, exprime un pathétique discret, tourné vers l'intérieur. La main qui sculpta ces deux figures avec tant de mesure, malgré leur archaïsme, est plus timide que celle qui cisela en cuivre les fonts baptismaux de Liége. Cette œuvre où figure en particulier le baptême du Christ est d'une exécution parfaite. L'artiste n'ignore plus rien de son art. On ne peut s'empêcher, devant un modelé aussi exemplaire, de songer à la Nativité du Jubé de Chartres qui a presque deux siècles de plus. On songe aussi, pour d'autres raisons, aux chapiteaux de Cluny qui sont contemporains et encore si barbares!

Nous reprenons, il est vrai, toute notre suffisance dès que nous atteignons les temps modernes. L'art religieux dépassé, les mosans ne sont plus des initiateurs, mais des satellites. Honorables encore, pourtant, avec le peintre Lairesse, le sculpteur Varin, les médailleurs Duvivier, les graveurs de Bry, Demarteau, de France.

Les trésors de l'art mosan restent les trésors d'art religieux rassemblés au Moyen Age par le clergé du pays de Liége. La présentation du Musée des Arts Décoratifs en souligne avec bonheur le caractère précieux, exceptionnel.

Lucie Mazauric.

La Corse, par *Pierre Morel*, 216 p., 157 héliogravures; **La Hollande**, par *Camille Mauclair*, 223 p., 175 héliogravures; **En Normandie** (*De la Dives au Mont Saint-Michel*), par *René Herval*, 204 p., 167 héliogravures; **La Haute-Bretagne**, par *Jacques Levron*, 222 p., 176 héliogravures; chaque vol., 17×23 cm., 1.400 fr. (Coll. « Les Beaux Pays », Arthaud). — Un nouveau titre dans cette célèbre collection : *La Corse*. Les trois autres titres sont des rééditions, mais le plus souvent très remaniées. Ainsi s'affirme l'effort poursuivi par l'éditeur pour rénover et moderniser sa présentation photographique. Les nouvelles photos sont infiniment plus claires, plus nuancées, moins empâtées, les ombres plus liquides, etc., tandis

que les mises en pages se proportionnent mieux à l'importance du sujet, et que l'anecdotique cesse, ou presque, d'usurper les premières places. De beaux voyages en tournant les pages; et une présentation en profondeur, qui ne se borne pas au pittoresque de la superficie. — S.

Calendrier « Beaux Pays » 1952; Calendrier « Beaux-Arts » 1952; illustr. hélio, reliure spirale, 17×23 cm., chacun 490 fr. (Arthaud). — Ici des photos d'extérieurs, là des reproductions d'œuvres d'art. Pour chaque semaine, une très belle image. Et un concours, si le cœur vous en dit. L'idée séduit; et elle est bien réalisée. — S.

L'Architecture française, par *Marie Dormoy,* préface de Louis Hautecœur; 17×25 cm., 170 p. (Vincent, Fréal et Cie). — On connaît le livre de Marie Dormoy, paru pour la première fois en 1938 : on se réjouit de le voir réédité (revu et augmenté). Comme on sait, cette brève histoire de l'architecture française est accompagnée d'une riche illustration hélio. Ce qui est plus rare, c'est l'abondance des plans et croquis : « Trop d'ouvrages, constate à ce propos Louis Hautecœur, se contentent de publier des façades, sous prétexte que les plans et les coupes n'intéressent que les spécialistes. » — S.

La Création du Monde, I, par *Jean Effel;* 13,5×18 cm., 64 p., 200 fr. (Gallimard). — Quel plaisir de retrouver ici la verve et le tendre humour de Jean Effel interprétant la Genèse! Les 55 dessins qui forment ce petit album se renforcent d'être ensemble, au lieu de se banaliser comme il arrive trop souvent : c'est un signe. — S.

MUSIQUE

BLANCHE-NEIGE (Opéra). — MARION, LA BELLE AU TRICORNE,* et *COMMEDIA DELL'ARTE (Opéra-Comique). — Trois créations en moins d'une semaine dans nos théâtres lyriques nationaux : il y avait bien longtemps qu'on n'avait constaté pareille activité, et il s'agit à l'Opéra d'un ouvrage en trois actes, à l'Opéra-Comique d'une comédie musicale de même importance et d'un grand ballet, ce qui représente au palais Garnier comme à la salle Favart un effort considérable. On souhaiterait que les résultats répondissent à la peine qu'on prit ici et là...

Blanche-Neige avait occupé la presse depuis de longs mois : indiscrétions, interviews, alimentèrent les échos, si bien que nombre de spectateurs arrivèrent à l'Opéra résolus d'avance à l'admiration ou au dénigrement. Le livret répète, à peu près, le film de Walt Disney, ce qui n'est pas un désavantage pour un ballet, loin de là : on est au moins sûr de comprendre les intentions du chorégraphe. Si le premier acte parut trop long, trop lent à s'engager, le deuxième — où Blanche-Neige découvre la maison des sept nains — sembla charmant. Mais le troisième, complètement inutile et hors de sujet, parut inacceptable, et d'autant plus que la musique et le décor concouraient à donner une impression d'ennui et même de mauvais goût. On en fut attristé pour Maurice Yvain, musicien de réelle valeur que ses opérettes

ont rendu célèbre à juste titre, et qui sut toujours écrire des œuvres légères sans tomber jamais dans la vulgarité. Que se passa-t-il donc pour *Blanche-Neige?* Fut-il victime des dimensions du théâtre? Crut-il qu'il fallait « faire gros » pour emplir cet immense vaisseau et tenir près de trois heures le public en haleine? L'erreur en tout cas faillit être mortelle à l'ouvrage. Il fallut couper dès la deuxième représentation. Le remède héroïque consisterait à amputer le ballet du dernier acte tout entier, sans négliger d'en ôter quelques scènes au début du premier et au milieu du deuxième.

Mais ce n'est pas la seule conclusion à tirer de l'affaire : *Blanche-Neige* créé pour et par Mlle Daydé servit en réalité Mlle Nina Vyroubova beaucoup plus encore que la jeune étoile incarnant le principal personnage; certes, Mlle Liane Daydé fut une charmante Blanche-Neige; certes, elle fit preuve d'une résistance extraordinaire et d'une virtuosité remarquable dans les variations composées par Serge Lifar à son intention; mais ce fut plus encore la méchante Reine acharnée à perdre Blanche-Neige qui sut montrer une éblouissante perfection. Par instants, la soirée eut l'air d'un concours entre deux rivales qui, ayant chacune leurs *supporters*, étaient frénétiquement applaudies après chaque numéro de virtuosité. Dès le premier acte, l'issue du match n'était plus douteuse — et la presse constatait les jours suivants le triomphe de l'étoile russe. Mais elle enregistrait en même temps l'accueil fort houleux fait à l'ouvrage — et la condamnation du dernier acte dangereusement inutile. Moyennant quoi, il se peut que la majeure partie du ballet soit sauvée. On le voudrait, car les deux premiers décors de Bouchène sont jolis, car la partition de Maurice Yvain, allégée de ce qui l'alourdit inutilement, vaut d'être conservée. Et puis on aimerait que l'excellent tableau des sept nains — Nicolas Efimoff, Bari, Touroude, Franchetti, Descombey, Auburtin et Roman, — fût conservé intégralement, ainsi que l'épisode de la Libellule et de la Luciole (Mlles Bessy et Clavier) et celui du Prince charmant (Jean-Paul Andreani), qui sont de vraies réussites. Pourquoi les avoir écrasées sous un tel luxe d'inventions à tout le moins inutiles?

C'est aussi par excès de longueur que pèche l'ouvrage en trois actes et quatre tableaux, *Marion ou la belle au tricorne*, que vient de créer l'Opéra-Comique. Il a pour auteurs M. Jean Goudal, pour le livret, et M. Pierre Wissmer, pour la musique; nous savions déjà que celui-ci, qui est venu de Genève, est un jeune compositeur de talent : son *Concerto de piano* nous l'apprit il y a quelques mois. Le dommage pour lui est de ne point s'être rendu

compte des proportions qu'il donnait à une simple anecdote, gonflée jusqu'au point d'éclater le cadre qui la doit contenir. Mais le librettiste partage grandement cette responsabilité.

Un oncle au cœur sec fait obstacle au mariage de son neveu — dont il est le tuteur : ce jeune homme est poète et il est pauvre. Il se nomme Fabrice et veut épouser Sylvie. L'oncle Roquillard refuse de le doter s'il ne consent à ce que ce soit lui, Roquillard, qui choisisse sa future nièce. Désespoir des amoureux. Mais Marion, cousine de Sylvie, arrive à point; Marion est une fille délurée, prompte à la décision, et qui, en un tourne-main vous organise un petit guet-apens dont l'oncle Roquillard gardera longtemps le souvenir : Marion s'est déguisée en capitaine des gardes-françaises; elle a fait venir Roquillard chez Sylvie, en même temps que Mme Roquillard et s'y prend de telle sorte que le dit Roquillard peut se croire trompé et retrompé, qu'il est contraint de signer un engagement dans les gardes-françaises et de revêtir l'uniforme, qu'il peut enfin penser que sa dernière heure est venue en même temps que son déshonneur est consommé. C'est beaucoup pour un pauvre homme, fût-il un oncle au cœur sec. Aussi tout s'arrange à l'instant où minuit sonne, et l'on s'en va content d'avoir reconnu au passage bien des souvenirs de Marivaux, de Beaumarchais, de Musset — et de Mozart aussi. Mais tout ceci n'empêche point que M. Pierre Wissmer sache fort bien son métier, qu'il écrive une musique toujours distinguée, souvent charmante et parfois aussi pleine d'inventions heureuses. Le dommage est qu'il ait mis dans ses quatre tableaux de quoi en faire six ou sept. Cela commence dès l'ouverture — une charmante ouverture, certes, mais disproportionnée — et cela va s'accentuant de scène en scène jusqu'au ballet qui forme interlude et vient s'insérer bien inutilement entre le deuxième et le troisième actes. L'Opéra-Comique a présenté *Marion* sans lésiner : interprétation de choix, avec Mmes Solange Michel, Lucienne Jourfier, Nadine Renaux et Irène Joachim, MM. Jean Giraudeau, Jean Vieuille et Marcel Enot; décors et costumes pimpants de Chapelain-Midy, et André Cluytens au pupitre. Que souhaiter de mieux, en vérité? Quelques adroites coupures pour que *Marion* allégée coure vers le succès.

Dès le premier soir, *Commedia dell'arte*, le ballet de Pierre Sancan, a été triomphalement accueilli salle Favart. Ingénieux argument, décors et costumes charmants de Mlle Suzanne Reymond, chorégraphie suffisamment variée de Jean-Jacques Etchevery et, surtout, une partition de Pierre Sancan qui est un régal. Musique franche, claire, raffinée sans ombre de pédanterie, délicate sous

les apparences d'improvisation qui conviennent au sujet, une musique orchestrée avec un art consommé, et qui, depuis la première note de l'ouverture jusqu'au dernier accord du finale, vous entraîne et vous amuse, vous ravit à chaque instant... Il y a bien longtemps, certes, que l'on n'avait pris autant de plaisir à un ballet, et il faut croire que l'on aspirait à cette résurrection de la saine et vraie musique chorégraphique après ce que nous avions entendu sur d'autres scènes au cours des semaines précédentes, car les applaudissements qui accueillirent l'ouverture ne voulaient plus finir. Le succès alla s'accentuant d'entrée en entrée, pour aboutir à de longues ovations au baisser du rideau.

L'intrigue est simple; le prologue présente brièvement les personnages de la *Comedia dell'arte* : un commentaire musical salue leurs noms et pose leurs caractères. Et puis la toile se lève et Pedrolino, le candide amoureux, vient donner la sérénade à la charmante Isabelle. Lelio, Zani, Fabrizio, Orazio, Specca en font autant, et Olivetta, Lucinda, Franceschina, Ardela, Angelica, les viennent rejoindre. Seul Pedrolino demeure dans l'attente. Pas longtemps : c'est Tartaglia, le méchant tuteur d'Isabelle, le docteur ridicule, qui paraît. Pedrolino s'éclipse prudemment. Flavio profite de l'instant : il emmène Isabelle enfin descendue. Des pirates abordent au quai, sautent à terre avec leurs belles captives égyptiennes. Pedrolino les suivra dans l'espoir de trouver sous d'autres cieux minois aussi charmants et filles moins volages que son Isabelle.

Pierre Sancan a écrit une musique qui unit les qualités les plus rares. Elle a de la gaieté naturelle, de l'esprit, pétillant, et qui se manifeste tout autant dans le choix des thèmes que dans la manière bien personnelle de les accommoder à l'orchestre; et puis cette partition, remplie de détails amusants et de fantaisie, est construite solidement, par un homme qui sait son métier. Et cela n'est pas si commun qu'on pourrait le croire.

René Dumesnil.

Haendel, par *Romain Rolland* (Albin Michel, 320 p., 12 planches hors texte et nombreux exemples musicaux, 990 fr.). Quand on compare la place faite à Bach dans l'histoire de la musique aussi bien que dans nos concerts, avec celle que l'on fait à Haendel, on éprouve quelque étonnement, au moins à la réflexion. Critiques et historiens de l'art s'accordent, en effet, pour reconnaître à Haendel une valeur qui peut être mise en balance avec celle de Bach. Il ne saurait, évidemment, être question de diminuer le cantor de Leipzig au profit de l'auteur du *Messie;* mais il s'agit de faire à celui-ci une juste place à côté de Bach, de montrer en quoi Haendel a devancé son temps, pourquoi ses œuvres sont des sources où ses successeurs ont puisé largement idées et procédés, Gluck et Beethoven, entre autres. Haendel ne s'est jamais fixé dans une forme d'art; parvenu très tôt à la par-

faite maîtrise de son style, son génie a suivi tous les chemins, et les plus imprévus, et s'est adapté à tout ce que la vie l'a contraint de rencontrer. Romain Rolland peut dire de Haendel que « son âme immense est comme une mer dont tous les fleuves de l'univers ne sauraient apaiser la soif ni troubler la sérénité ». La lecture de son livre nous montre un Haendel vivant, un Haendel infiniment divers, un Haendel tel qu'il fut, et tel que sa musique, encore si mal connue — car elle est vaste comme un monde — le révèle à ceux qui l'ont explorée.

ALLEMAGNE

LE « JOURNAL QUOTIDIEN » DE KAFKA ET LES « CAHIERS DE MALTE LAURIDS BRIGGE » DE RILKE. — Max Brod, qui avait fait connaître des fragments du journal quotidien de Kafka, le publie maintenant dans son intégralité, si l'on excepte quelques suppressions peu importantes, pour lesquelles il fournit une justification. Cette œuvre forme un beau livre de 737 pages (Fischer, Francfort), qui est, croyons-nous, le deuxième volume des œuvres complètes, le premier contenant *le Château*. Ce document exceptionnel, véritable confession d'un existentialiste, commence en 1910, c'est-à-dire l'année même où parurent *les Cahiers de Malte Laurids Brigge*, dans lesquels Rilke posait le problème de l'existence suspendue au-dessus d'un abîme sans fond. Cette simultanéité nous incite à montrer les ressemblances entre les deux œuvres qui sont toutes deux des « Aufzeichnungen », c'est-à-dire des notations plus ou moins élaborées au jour le jour.

Le héros de Rilke — qui n'est pas exactement lui-même — a vingt-huit ans et dans sa pauvre chambre d'hôtel de la rue Toullier à Paris, il se lamente de n'avoir rien écrit qui le satisfasse. Kafka se lamente pareillement, le 27 mai 1911, parce qu'il a déjà vingt-huit ans et se prépare à « rattraper sa jeunesse », à prendre un départ tardif, pour employer son langage sportif. La coïncidence des âges serait-elle simplement fortuite? Assurément non, car pour tous deux il s'agit de trouver une possibilité de vivre. « Ma vie est l'hésitation devant la naissance », s'écrie Kafka (p. 561) et il explique cette impuissance à se lancer et à se placer dans le monde par les méfaits de l'éducation reçue, par les erreurs d'une foule de gens qui furent ses parents, ses maîtres ou des amis, des écrivains, voire même des passants anonymes (p. 15, 16 et 685). Or Lou Andreas-Salomé a montré les efforts de Rilke pour accomplir sa jeunesse (« Seine Jugend leisten »), pour se refaire une jeunesse en corrigeant les erreurs de son éducation.

On conçoit que des êtres mal préparés à la vie soient désorientés,

désemparés, et cherchent à se confesser soit dans leur correspondance, soit grâce à ce confident muet qu'est le *Journal quotidien.* Rilke échappa au danger de ce monologue le jour où il imagina un jeune homme qui dans une station balnéaire parlait à une jeune fille d'un ami danois, Malte Laurids Brigge; celui-ci l'occupa de plus en plus, puis mourut en lui laissant ses papiers; grâce à ce héros fictif, le poète put voir clair en lui-même. Kafka eut un jour l'idée de s'interpeller (11-12) et il en fut bientôt si satisfait que, dès le 16 décembre 1911, il décida de ne plus jamais abandonner son journal quotidien, unique moyen pour lui de s'accrocher à quelque chose de ferme (p. 28). Plus tard, le 23 décembre 1911, il expose un avantage de ce journal qui permet de « prendre conscience avec une apaisante clarté des transformations auxquelles on ne cesse d'être soumis et que, en général, on croit ou pressent ou reconnaît naturelles, mais qu'inconsciemment on nie toujours lorsqu'il s'agit de puiser dans un tel aveu espoir et calme » (p. 202).

Il ne s'agit donc pas d'écrire pour écrire, mais d'écrire pour vivre. Le 30 août 1910, Rilke écrivait à la princesse de Tour et Taxis que mieux qu'aucun autre Malte a compris par la souffrance « à quel point l'art va contre la nature, est l'inversion du monde la plus passionnée ». Quel désaveu pour le poète! Et n'y a-t-il pas une contradiction semblable chez Kafka? Il se plaint parce qu'il ne peut et ne veut pas être autre chose qu'un homme de lettres, mais écrit, le 21 juillet 1913 : « Je hais tout ce qui ne se rapporte pas à la littérature » (p. 311).

Cette dernière phrase est extraite d'un texte fort important où il énumère les arguments pour et contre son mariage. Il est incapable de supporter la vie solitaire et pourtant ce qu'il a pu produire est né de la solitude. Rilke aime la solitude (« Einsamkeit ») créatrice, mais il connaît aussi l'esseulement (« Vereinsamung ») qui torturait Malte. Tous deux ont redouté l'union qui lie et entrave le génie, mais Kafka l'a fuie comme Kierkegaard, qui un jour rompit ses fiançailles. De lui tous deux purent se réclamer, car ils l'ont lu, médité et suivi, et, avec eux, tous les tenants de l'existentialisme contemporain.

Comme les *Cahiers de Malte Laurids Brigge,* les *Tagebücher* de Kafka sont le produit d'une dépression et Max Brod les compare justement à la courbe d'un baromètre qui n'enregistre que les chutes, jamais les remontées. C'est la loi du génie; aussi Charles du Bos pouvait-il s'écrier : « Qui donc nous donnera le journal des exaltations de l'âme! » Mais Rilke recommandait au lecteur de lire les *Cahiers* « contre leur courant », car ils devaient prouver que la

vie est possible et belle; il les comparait à un disque musical, où le son gît dans les sillons de la plaque, et il invitait à en prendre un moulage où les creux deviendraient des crêtes. Le 2 janvier 1912, Kafka disait qu'il s'en tenait aux choses présentes et aux états présents et cela par tristesse, car « le présent était pour moi si triste; je croyais n'avoir pas le droit de l'abandonner avant qu'il se dissolve en bonheur » (p. 224). Nous sommes tout proches du renversement (« Umschlag ») rilkéen, qui s'exprime le mieux dans les vers où le poète blâme le comte Wolf Kalkreuth de s'être suicidé :

Pourquoi n'as-tu pas attendu que la pesanteur
se fasse trop lourde : alors elle se convertit
et n'est si pensante que parce qu'elle est si vraie.

D'autres comparaisons seraient possibles, surtout dans le domaine allemand, où le « Tagebuch » est un genre pratiqué par la plupart des écrivains, en particulier par Gœthe, Hebbel et tout récemment Jünger. Mais ce qui nous paraît le plus révélateur, c'est la résonance que peuvent avoir à notre époque des œuvres vieilles déjà de quarante ans. Pour en saisir la signification il faut les comparer, par exemple, à la correspondance de J. Rivière et Alain Fournier, qu'emplit une atmosphère toute différente. Alors on distinguera en elles les courants qui, dès le début du XXe siècle, à la suite de Kierkegaard, ont alimenté la littérature allemande et sourdent maintenant dans la nôtre.

J.-F. Angelloz.

Kafka ou l'irréductible espoir, par *Robert Rochefort* (Julliard, 1947, 254 p.). — Alors que nous avons été longtemps pauvres d'ouvrages sur Kafka, plusieurs ont été publiés au cours des dernières années; le meilleur est sans doute le premier, celui de R. Rochefort, paru dans une collection qui s'intitule « Les témoins de l'esprit ». Ce livre personnel et d'une lecture agréable est en même temps un ouvrage sérieux, où l'auteur étudie d'abord les grandes questions que pose l'énigme de Kafka : l'influence du judaïsme, la crainte du père, le rôle de la maladie, le problème du mariage, l'importance de l'œuvre à réaliser, etc. Ensuite seulement il s'attaque aux œuvres de son héros, déjà en partie expliquées par l'étude de l'homme; ici nous sommes tentés de réclamer un supplément. Mais nous espérons bien qu'après les publications récentes, après les *Tagebücher* de Kafka et les *Entretiens* publiés par Janouch, R. Rochefort nous fournira de nouvelles études.

Kafka, par *Michel Carrouges* (Labergerie, Paris, 1948, 163 p.). — Comme ses autres ouvrages, le livre que M. Carrouges consacre à Kafka est vivant et stimulant. Peu de renseignements sur la vie et l'œuvre, mais des considérations intéressantes sur l'art du romancier, trois grands chapitres sur la tragédie sociale, la tragédie familiale et sexuelle, la tragédie religieuse et pour terminer une table de la composition des thèmes dans l'œuvre de Kafka, qui peut être l'amorce de travaux féconds. M. Carrouges a su présenter d'une manière attrayante un écrivain dont il souligne l'importance pour notre époque.

Kafka ou le mystère juif, par *André Nemeth*, trad. du hongrois

par V. Hintz (Jean Vigneau, Paris, 1947, 203 p.). — Il est curieux de constater que, tout comme R. Rochefort, A. Nemeth sente la nécessité de compléter son titre par une espèce de sous-titre : « ou le mystère juif ». L'ouvrage nous donne moins que nous l'espérions, car le problème juif, capital pour Kafka, ne reçoit pas ici une solution définitive. En revanche il consacre plusieurs chapitres aux œuvres maîtresses de l'écrivain, mais là non plus il ne nous satisfait pas entièrement.

Franz Kafka. Aspects de son œuvre, par *G. Boden* (Chaix, Alger, 1947, 55 p., in-8°). — Le sous-titre précise qu'il ne s'agit dans cette plaquette que de notations qui ne prétendent pas épuiser le sujet. Qualités d'expressions, sentiment tragique de la vie, la foi de Kafka, ces trois parties nous rappellent les trois stades (esthétique, éthique et religieux) de Kierkegaard et nous ne sommes pas surpris que la conclusion souligne les affinités qui existent entre lui et Kafka.

Franz Kafkas Glauben und Lehre, par *Max Brod* (Mondial Verlag, Winterthür, 1948, 141 p., in-8°). — Si nous términons par les ouvrages de Max Brod et de Janouch cette bibliographie kafkaienne, c'est notamment à cause de l'orientation qui s'y prépare. Max Brod, on le sait, fut l'ami de Kafka auquel il a consacré une biographie, publiée dans la traduction d'Hélène Zylberberg par les éditions Grasset, en 1945. Dans ce nouvel ouvrage, il s'élève contre la tendance à ne voir que le nihilisme qui apparaît dans les nouvelles et les romans de Kafka et à négliger les éléments positifs épars dans ses aphorismes, une foi juive renouvelée, une doctrine susceptible de servir d'enseignement. Le centre en serait dans le cinquantième aphorisme des « Considérations sur le péché, la souffrance, l'espérance et la vraie voie » : « L'homme ne peut pas vivre sans une confiance durable dans l'Indestructible qui est en lui » (p. 23). Cet Indestructible apparaît à un autre endroit comme « le monde de l'esprit ». M. Brod nous fournit donc une interprétation positive de Kafka, qui certainement orientera les recherches futures. Il fait suivre son livre d'une étude d'un autre ami de Kafka, Felix Woetsch, sur « l'humour religieux chez Kafka », l'humour ayant d'ailleurs ici une signification particulière.

Franz Kafka als wegweisende Gestalt, par *M. Brod* (Tschudy, Saint-Gallen, 1951, 83 p.). — Dans ce petit livre Max Brod reprend les idées du précédent volume et les précise : c'est ainsi qu'il identifie — ce qui paraît discutable — l'Indestructible et l'ange auquel Rilke chante les *Elégies de Duino*. En outre, il communique certaines lettres extraites du volume qu'il prépare. Les deux ouvrages seront indispensables à tous ceux qui étudient Kafka et M. Brod a le très grand mérite d'avoir assuré à son ami l'audience d'un public de plus en plus vaste. Mais il a fait de Kafka sa chose et nul n'a le droit de publier un mot qui ne soit pas en accord avec ses propres convictions; si l'on a forgé l'expression « les veuves abusives » ne pourrait-on pas aussi parler d'amis abusifs? Si grâce à Brod nous comprenons de mieux en mieux Kafka il ne faut pas qu'à cause de lui les chercheurs renoncent à des idées qui, même erronées, peuvent nous aider à pénétrer plus profondément dans l'œuvre du romancier, car l'hypothèse de travail qui se révèle fausse a pu cependant être féconde.

Gespräche mit Kafka, von *G. Janouch* (S. Fischer, Francfort, 1951, 138 p.). — G. Janouch connut Kafka en 1920 et lui rendit souvent visite ou l'accompagna dans ses promenades; il inscrivit chaque fois, sous la forme de notations plus ou moins longues, le récit de ses entrevues et les paroles de l'écrivain. Max Brod lui-même en garantit l'authenticité et déclare que l'on croit entendre son ami. Ce petit livre qui ne contient que l'essentiel est passionnant et déborde de richesses; c'est peu de dire qu'on ne pourra pas étudier Kafka sans l'utiliser comme une source originelle; on l'y découvrira dans sa grandeur.

La ville au delà du fleuve, par *H. Kasack*, trad. de C. Malraux (Calmann-Lévy, 1951, 374 p., 690 fr.). — Nous avons déjà signalé l'intérêt que présente l'œuvre majeure de Kasack et dit à quel point il procède de Kafka. Nous nous réjouissons que la maison Calmann-Lévy, qui a déjà introduit en France de nombreux et bons romans allemands, la rende accessible au lecteur français dans une traduction où elle garde son pouvoir d'envoûtement.

Der unbehauste Mensch, par *H.-E. Holthusen* (Piper, Munich, 223 p.). — Dans notre bibliographie rilkéenne nous avions dit de

Holthusen qu'il avait mieux qu'aucun autre exprimé la détresse du poète moderne. Il vient de publier un volume entier sur le problème de l'homme qui n'a pas de demeure, c'est-à-dire d'abri. Ce critique, qui est parmi les plus intelligents et les plus fins de l'Allemagne actuelle, fait le diagnostic de la littérature contemporaine représentée non seulement par Rilke, mais par T. S. Eliot, par E. Winkler ou G. Benn. Il le fait avec le désir de franchir le point zéro, et l'essai qui porte ce titre, « die Ueberwindung des Nullpunktes », est précisément consacré à la littérature allemande depuis 1945; ajoutons qu'il s'agit de la jeune littérature et que l'auteur est trop moderne pour rendre justice aux écrivains âgés qui occupent le devant de la scène. On s'étonne un peu de voir figurer à la fin de ce volume la conférence qu'il prononça en 1949 sur « Gœthe poète de la création », mais c'est de bon augure.

Hier in der Zeit, par *H.-E. Holthusen* (Piper, 1949, 68 p.). — Holthusen n'est pas seulement un critique subtil, il est aussi un poète de grand talent, qui a subi l'influence de Rilke et s'y est sans doute volontairement soumis, mais garde sa personnalité. Ses poèmes reflètent la réalité douloureuse des dernières années et on ne lit pas sans émotion les hymnes qu'il consacre à la guerre ou les plaintes sur la mort de son frère. Il y a des *Elégies* comparables aux *Elégies de Duino*, avec un effort constant pour transcender la réalité, pour la hausser dans l'Invisible, aurait dit Rilke. En précisant que Holthusen a trente-huit ans, nous ajouterons qu'il comptera dans l'Allemagne littéraire de demain.

Der Exote, par *Wiechert* (Desch, Münich, 1951, 225 p.). — Les admirateurs de Wiechert seront surpris et au premier abord déçus par la nouvelle œuvre que publie Desch. C'est un roman écrit en 1932 et qui diffère étrangement des autres. En effet, le héros est un «exotique» qui après dix ans d'absence revient d'Amérique dans sa petite ville et par sa présence met tout sens dessus dessous. C'est pour Wiechert l'occasion d'une satire mordante et pleine d'humour. Il y a aussi, à l'arrière-plan et au cœur de l'action les efforts de « l'étranger » pour retrouver celle qu'il aima jadis et qu'un autre lui avait prise; il réussit, car le livre est optimiste. Qu'on ne lise pas « der Exote » en pensant aux autres romans, mais en fonction d'eux et avec la volonté de le situer dans l'évolution de Wiechert, il prendra alors tout son relief.

In der Heimat, par *Ernst Wiechert*, avec 64 photos de W. Gerull-Kardas (Piper, Münich, 1951). — Le titre même de ce livre, « Au pays », est déjà évocateur, mais il acquiert ici toute sa résonance, puisque le pays, c'était la Prusse orientale, que Wiechert avait quittée et perdue, mais dont il ne s'est jamais séparé. Aussi le texte qu'il lui consacre est-il particulièrement évocateur et celui de Gerull-Kardas montre la puissance de séduction de ce pays de forêts et d'étangs qui nous est révélé par 64 belles photos : êtres humains et animaux, marchés et maisons basses, clairières et grèves, nous les contemplons avec joie et non sans émotion. Le livre est un de ceux que les admirateurs de Wiechert tiendront à posséder et ouvriront souvent.

Die neue Rundschau (S. Fischer, 1951, Heft 3). — Au sommaire de ce riche numéro figurent la suite de *Felix Krull*, que Thomas Mann reprend après bien des années, *Geistige Aspekte der amerikanischen Zivilisation II*, de Eugen Gürster, *Verständigung*, d'Henry Green, *Der moderne englische Roman : Henry Green*, de Fr. Burschell, *Ranke und Burckhardt*, d'Axel von Harnack, *Haus aus Hauch*, de William Goyen, *Paul Valéry und der Gedanke*, de Werner Kraft, *Flut und Ebbe*, de Kay Cicellis.

Studium generale. Le numéro d'octobre 1951 présente moins d'unité, mais non moins d'intérêt que les précédents. Nous y trouvons : *Ueber Bewusstsein und Unbewusstsein*, de Bürger-Prinz, *Psychische Energie und geistige Leistung. Versuch einer hirntheoretischen Energetik*, de Haider M., *Die Alternative in der physiologischen Farbentheorie*, de Dittler R., *Das Verhältnis von Natur und Technik als philosophisches Problem*, de Blumenberg, *Die Bildnerei der Naturvölker als Forschungsgegenstand*, de Herrmann F., *Theologie und Universitas*, de Konrad J., *Kulturkritik und Kunsterziehungsbewegung. Episode der Vergangenheit oder Aufgabe der Gegenwart*, de Weisser E.

Etudes germaniques (Ed. I.A.C., Paris (6e), 10, rue de l'Eperon, juillet-décembre 1951, 160 p., 360 fr.). L'organe de la « Société

des Etudes germaniques » publie un numéro double en hommage au professeur Edmond Vermeil, qui vient de prendre sa retraite. Il comprend 15 articles : *La « simplicité » de Simplicissimus*, par Maurice Gravier, *La théologie naturelle de Reimarus*, par Pierre Grappin, *Les épopées de Johann Baptist von Alxinger*, par Roger Bauer, *Gœthes « Concerto dramatico »*, par Ernst Beutler, *La psychologie de Gœthe, administrateur à Weimar* (1776-1786), par Albert Fuchs, *The Image of the « Wanderer » and the « Hut » in Gœthe's Poetry*, par L.-A. Willoughby, *Note sur le « Divan » : D'un prétendu mysticisme*, par Claude David, *La structure du Ve acte dans la deuxième partie du « Faust »*, par R. Ayrault, *Gœthe und Kant*, par P. Westra, *Clemens Brentanos « Godwi »*, par Wilhelm Grenzmann, *G. de Humboldt et Stuart Mill*, par Robert Leroux, *« Herrlichkeit » chez Hegel, ou le Monde des Pères Souabes*, par Robert Minder, *Kleist à Dresde*, par A. Schlagdenhauffen, *La lettre à l'amiral Hollmann (1903) ou Guillaume II à l'école de H. S. Chamberlain*, par J. Réal, *« La faute à Luther... »*, par Louis Sauzin.

Documents (SP 81 528, BPM 510). Le numéro de mars 1951 présente le bilan de deux années de république démocratique allemande. Le numéro d'avril-mai 1951 (200 fr.) renseigne abondamment sur l'Autriche et nous savons par expérience combien il est difficile de rassembler une telle documentation. Le numéro de juin 1951 (150 fr.) nous fait connaître des réactions allemandes devant le plan Schuman. Le numéro double de juillet-août 1951 (200 fr.) nous intéresse au plus haut point, car il pose le problème : « La jeunesse allemande : une génération perdue? » Il y a là une documentation unique, de valeur inégale, mais nous ne pouvons pas nous en passer. — J.-F. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

PETITE BIBLIOGRAPHIE SHAKESPEARIENNE. — Les livres relatifs à Shakespeare ne cessent de paraître ou de reparaître. Il faut tenir nos lecteurs au courant. Même les rééditions doivent être mentionnées : soit qu'elles corrigent et ajoutent, ou que le livre soit depuis longtemps épuisé.

Dans le premier cas se trouvent deux ouvrages dont il a été parlé brièvement ici : *The Imperial Theme*, par G.-W. Knight (London, Methuen, 1951, 382 p., 21/), troisième tome de la série aujourd'hui célèbre de cet « interprète imaginatif », augmenté après vingt ans d'une préface où l'on peut mesurer l'avance des études shakespeariennes dans le même temps; et *The Development of Shakespeare's Imagery* (Ib., Id., 1951, 248 p., 15/), où W.-H. Clemen décrit l'évolution de l'image dans le style de Shakespeare et son rôle dramatique. On voudrait voir traduit en français ce travail, fort remanié après quinze ans, capital dans un ordre d'études relativement nouveau, et dont le prix tient pour une bonne part au doigté et au souci de la nuance.

Dans le second compartiment, on rangera deux excellents classiques shakespeariens réédités à bon marché et en format de poche : *Shakespeare*, par W. Raleigh (Ib., Macmillan, 1950, 234 p., 5/); et *Shakespeare's Workmanship*, par le professeur

Quiller-Couch (Cambridge University Press, 1951, 323 p., 8/6), érudit sans défaut, écrivain délicieux, critique subtil et un peu sorcier (ne le fallait-il pas pour parler de l'art de Shakespeare?) sous des apparences nonchalantes.

Le *Mercure* a également signalé en 1951 deux nouveautés : *Shakespeare of London*, par M. Chute (London, Secker and Warburg, 1951, 360 p., 15/), portrait avenant et solidement documenté de l'homme et de son époque; et *Shakespeare's Characters*, par W.-H. Thomson (Altrincham, Sherratt, 1951, 320 p., 25/), dictionnaire où sont éclairés dans le plus grand détail tous les personnages, toutes les questions, allusions ou obscurités qui ont trait, dans le théâtre shakespearien, à l'histoire d'Angleterre et d'Ecosse.

Et voici pousser encore toute une moisson d'arrière-automne. Veut-on des introductions aux tragédies shakespeariennes avec l'analyse de l'action et des caractères? On pourra lire *Shakespeare's Tragedies*, de G.-B. Harrison (London, Routledge, 1951, 277 p., 21/), dont je goûte surtout le chapitre liminaire et, dans ce chapitre, avec un plaisir légèrement satanique, les pages où il est montré, par une énumération détaillée des données et des points de vue, que l'entente complète de ce théâtre exige une érudition sans limites.

Harrison reprend une idée développée il y a quelques années par E.-M.-W. Tillyard (*The Elizabethan World Picture*, London, Chatto, 116 p., 6/) et rapidement devenue un lieu commun des études shakespeariennes : celle de l'ordre universel reflété dans l'homme — ce microcosme — et dans toutes les relations humaines, qui prolonge à l'époque élizabéthaine, et notamment chez Shakespeare, une conception médiévale du monde et de ses habitants.

Le premier mérite de *Shakespeare and Elizabethan Poetry*, par M.-C. Bradbrook (Ib., Id., 1951, 287 p., 16/), est non tant de nuancer cette idée — son premier propagateur l'avait fait — que de montrer qu'elle ne suffit pas à expliquer l'esprit de la Renaissance anglaise. A ce moment, il n'y a plus de conception du monde une et simple; l'homme doit faire l'apprentissage, ou le réapprentissage, d'une nature non seulement multiple, mais contradictoire. D'une façon générale, Miss Bradbrook situe Shakespeare sur son fond historique d'idées, de mœurs, de styles littéraires consacrés, avec une modestie de propos, une acuité de perception, une aisance d'érudition, un art de diviser et de clarifier son sujet, une richesse d'aperçus qui se font mutuellement valoir. Elle a illustré son travail de figures bien choisies. Elle montre ce que Shakespeare a pris et donné à son âge, avec des applications

à plusieurs de ses œuvres qui maintiennent l'exposé dans le cadre d'une critique littéraire utile et souvent nouvelle. Peut-on suggérer très incidemment que quelques allusions à *La sagesse de Shakespeare*, de R. Berthelot, donnneraient encore plus de lustre à son beau travail?

Le propos de M. Crane est voisin du sien, dans un domaine beaucoup plus restreint. Son livre *Shakespeare's Prose* (Cambridge University Press, 1951, 223 p., 21/) étudie plus amplement et systématiquement qu'on ne l'avait fait avant lui la fonction de la prose dans les comédies et dans les tragédies de Shakespeare. Lui aussi fait ressortir l'originalité de l'écrivain en le comparant à ses contemporains, prédécesseurs et successeurs. Il montre, dans l'emploi général de la prose au théâtre, des cas typiques où entrent pour des parts variables, et souvent malaisées à définir, la tendance individuelle ou collective, les conventions, la tradition; et, d'un style dramatique où prose et vers sont bien différenciés à l'origine, une évolution vers leur indistinction de plus en plus grande. En s'appuyant toujours sur des exemples probants, il fait voir ce que Shakespeare doit à ces conventions, et à cette tradition; en quoi il les modifie; en quoi, délibérément ou d'instinct, il s'en écarte avec la virtuosité et l'indépendance d'un maître expérimentateur qui se conforme aux nécessités de son sujet et de ses caractères. Sa technique n'a pas été conçue théoriquement, ni appliquée avec rigidité; elle procède d'une observation sûre des besoins du théâtre.

Ainsi Crane, comme les autres, prépare le lecteur à mieux entendre un texte inépuisable. Le texte lui-même soulève mille problèmes exposés par W.-W. Greg dans *The Editorial Problem in Shakespeare* (Oxford University Press, 1951, 275 p., 12/6). Ces problèmes peuvent se résumer en deux principaux, l'un méthodologique, l'autre historique. Greg commence par adapter à son propos les règles posées peu avant la guerre par McKerrow, mort depuis, aux éditions critiques de Shakespeare, et qui y présideront longtemps. Il explique ensuite ce qu'était un manuscrit d'usage scénique, ce qu'on entend par in-quartos bons, suspects et mauvais, et ce qu'est l'édition in-folio de 1623 : on s'aperçoit que ce qui paraissait à première vue une étude assez aride plonge en pleine vie du temps. Les fac-simile d'in-quartos publiés chez Sidgwick et Jackson sous la direction du même Greg, et dont il a souvent été question ici, donnent une illustration concrète à son traité.

Dernier venu de cette volée shakespearienne, voici *Character and Society in Shakespeare*, par A. Sewell (Id., 1951, 153 p., 12/6). Le style en est moins clair que l'idée principale : les personnages

de Shakespeare sont intéressants moins par leurs déterminations psychologiques que par leur signification morale, laquelle naît d'une situation particulière où est placé un être fait pour vivre uniquement au théâtre et uniquement grâce au spectateur. Voilà le genre d'existence que leur accorde l'auteur : extérieurs au poète, sauf dans la tragédie. Coleridge et Keats voyaient au contraire en eux une projection de leur créateur. Qui a raison? N'est-ce pas une question de mots et de point de vue? Le sage, ayant lui-même selon l'occurrence son jour d'entêtement et son jour d'ignorance, gagnerait à s'ouvrir et à se garnir l'esprit de tant d'apports nouveaux, en attendant ceux qui vont surgir, et dont l'un des principaux sera, comme tous les ans, le *Shakespeare Survey* de la Cambridge University Press.

Jacques Vallette.

LIVRES

Les grands arbres, par *J. Mc Ewen*, trad. Rives (Paris, Laffont, 1951, 271 p., 600 fr.). — Un Canada nouveau nous est révélé grâce à A. Rives : celui des bûcherons de l'Ontario. Document curieux, aventures et émotions qu'aiguise un antagonisme de races impartialement évoqué.

Voyages en France, trad. Bocquet (323 p.); **L'étrange cas du Dr Jekyll**, suivi de **Entre l'ange et la bête, Thorgunna la solitaire, Jeannette la torte**; trad. Reichen (223 p.); par *R. L. Stevenson* (Chac. : Paris, Je sers, 1951, 450 fr.). — Stevenson a toujours gardé des fidèles; mais il avait un peu perdu la faveur des délicats, qu'il regagne maintenant que s'usent maintes nouveautés. Moment bien choisi pour cette nouvelle traduction intégrale de ses œuvres, dont les trois dernières ci-dessus inédites en français. Présentation attrayante, avec frontispices et introductions substantielles. Les deux premiers volumes présentent deux faces de son talent : le voyageur humoriste et philosophe; l'artiste puissant dans l'étrange, le maléfique et le fantastique.

Middlemarch, par *G. Eliot*, trad. Loisy (Paris, Stock, 1951, 2 vol. de 431 et 407 p.). — Encore un auteur du siècle dernier que redécouvre notre temps. Cette femme est un des plus grands romanciers anglais, et *Middlemarch*, le recul aidant, paraît être son plus grand roman, par la puissance et l'intérêt de l'analyse et par la profondeur de la méditation morale. Il y a là une science de la vie rarement égalée. Nul esprit cultivé ne peut ignorer ce livre.

English Cathedrals, by *J. Harvey* (26 p.). **English Country Houses**, by *R. Dutton* (20 p.). **English Furniture**, by *R. W. Symonds* (19 p.). **The English Scene**, by *J. Betjeman* (16 p.). Chac. : London, National Book League, and C. U. P., 1951, 1/. — Nouvelle et utile série de brochures sur différents aspects de l'Angleterre, propres à débrouiller et introduire leurs sujets, chacune contenant un bref exposé suivi d'une bibliographie sommaire.

Rudyard Kipling, by *B. Dobrée* (*Ib.*, Brit. Council and Longmans, 1951, 55 p., 1/6). — Le dernier des excellents « Supplements to British Book News » : un portrait, une étude de l'homme et de l'écrivain, une bibliographie choisie, un index à l'œuvre en prose de Kipling. Indice, peut-être, que la critique devient plus juste pour lui. En tout cas, il restait (qui l'eût cru?) à dire, et fort bien, en tirant parti notamment des dernières œuvres, ainsi mises elles aussi à leur juste place.

The Running Child, by *M. Treadgold* (*Ib.*, Cape, 1951, 224 p., 12/6). — Bien qu'il eût pu être écrit plus simplement, ce roman est original. Thème : la fuite. Celles d'une enfant vers une maison qu'il lui faut retrouver; d'un étudiant loin de l'université; d'un soldat

loin de l'armée. L'enfant trouve la désillusion; les deux hommes, on ne sait trop quoi. D'où une impression d'inachevé, si l'on demandait au livre une thèse importune; il y a du mystère, du symbole : les vrais voyageurs sont ceux qui partent pour partir.

Two Cheers for Democracy, by *E. M. Forster* (*Ib.*, *Arnold*, 1951, 371 p., 21/). — Deux hurrahs pour la démocratie, mais non trois : voilà le dosage de l'ironie et de la conviction dans ce recueil d'essais par un des Anglais qui marquent aujourd'hui, et que les Français ont appris à aimer de longue date. Il regarde le monde et les lettres, surtout de son temps, sur lesquels il a énormément à dire comme seul pouvait le faire un égotiste amateur de Montaigne. On n'aurait pas cru, après tant de lieux communs dont on nous assomme, qu'il serait possible de rafraîchir les thèmes de la tolérance et du libéralisme avec tant d'ingéniosité épigrammatique et d'éloquence tranquille.

Poems and Satires 1951, by *R. Graves* (*Ib.*, Cassell, 1951, 50 p., 7/6). — Pour Graves, ses poèmes doivent commémorer, à l'usage de ses contemporains, les instants les plus intenses de sa vie spirituelle. Une de ses manières de vivre est, d'un recueil à l'autre, d'être toujours prêt à supprimer ou à réviser : d'où l'impression de condensation exquise laissée par ces vingt-neuf poèmes, supplément aux *Collected Poems* 1914-1947 : le sérieux et la satire y sont d'une égale distinction.

The Summer Dance, by *J. C. Hall* (*Ib.*, Lehmann, 1951, 64 p., 8/6). — Premier recueil d'un jeune poète dont les œuvres s'étaient déjà, ces dernières années, fait remarquer dans divers périodiques. Sa note personnelle combine des préoccupations actuelles avec une technique fidèle à la tradition, claire, ferme, musicienne.

The Letters of Elizabeth Myers, ed. by *L. C. Powys* (*Ib.*, Chapman and Hall, 1951, 341 p., 18/). — Monument élevé par son mari à une femme morte en 1947 à trente-quatre ans. Il intéresse autant qu'il émeut. Cette femme était une remarquable romancière, dont le *Well full of Leaves* a été traduit en français; un écrivain au style et à l'inspiration très originaux; une personne gaie, bonne et courageuse, qu'on voit croître dans ce livre en stature intellectuelle et morale.

Country Buildings, by *W. R. Finch* (*Ib.*, Pitman, 1951, 144 p., 30/). — Les buts multiples visés par ce livre font qu'il s'adresse à un public varié : il veut capter le caractère et le charme de l'architecture rurale (en quoi il rappelle, en plus sommaire, le livre français de Doyon et Hubrecht sur le même sujet), en même temps que guider le dessinateur désireux de se spécialiser dans ce domaine. L'abondante illustration, tirée de l'Angleterre, de l'Ecosse, du pays de Galles et de l'Irlande, accompagne de bien secourables conseils pratiques. Le texte traite, entre autres, des détails des bâtiments et des matériaux. L'intérêt s'en accroît du fait que ces bâtiments, ces matériaux sont indigènes ainsi que les techniques et les styles.

The Psychology of C. G. Jung, by *J. Jacobi*, transl. by K. W. Bash (*Ib.*, Routledge, 1951, 204 p., 12/6). — La plus récente édition, remise au point, d'un des livres qui font autorité sur un psychanalyste célèbre, suivi ou combattu avec une égale ardeur. Dix-neuf très curieuses figures aident à se représenter certaines notions obscures qu'il a extraites de l'histoire d'une pensée jusqu'ici tenue pour assez chimérique, et incorporées au système exposé dans ces pages en trois chapitres principaux : nature et structure de la *psyché;* lois des opérations et procès psychiques; applications pratiques de la théorie. De plus : une esquisse biographique, une liste des écrits de Jung, un index. Quoi qu'on pense de ses idées, on ne peut nier que Jung ait beaucoup fait pour relier à la vie une psychologie peu traditionnelle et pour diminuer la part du hasard dans le destin de l'homme. « L'étude de l'âme, dit-il, est la science de l'avenir » : ceci rappelle ce que dit Bergson dans un essai bien connu.

French, Flemish and British Art, by *R. Fry* (*Ib.*, Chatto, 1951, 227 p., 72 fig., 15/). — Par sa personnalité, son esthétique, sa critique, Fry, mort aujourd'hui, a exercé dans l'entre-deux-guerres une influence étendue et profonde. On a ici réuni trois de ses recueils de conférences, dont l'élégance, la lucidité, la vigueur assurent la valeur durable, et qui se font valoir l'un par l'autre. Sa défiance pour ainsi dire puritaine du réalisme court, de l'art narratif, de l'académisme, est cause de juge-

ments souvent provocants. Mais par son souci de la signification spirituelle de la réalité, de l'inspiration sincère, de l'exécution probe, par sa préférence de la plastique à la littérature, par son culte de la composition et de la forme, il annonce notre époque et s'y prolonge.

Illusion and Reality, by *C. Caudwell* (*Ib.*, Lawrence and Wishart, 1950, 342 p., 21/). — On a déjà parlé ici de ce génie mort à vingt-neuf ans pendant la guerre d'Espagne. Voici son œuvre maîtresse. On est saisi de respect devant une pensée si agile, compacte et ordonnée à la fois, et devant sa puissance d'assimilation d'une immense culture, utilisée çà et là avec une assurance qui trahit sympathiquement la jeunesse. Aventure intrépide que d'embrasser comme il l'a fait la naissance et le développement de la poésie, en donnant pour axe à son étude l'opposition de l'homme, « machine soumise à la nécessité », et du monde, « procès et théâtre d'un libre développement ». Il savait à fond ce dont il parlait. La conception marxiste de l'art est étrangère à nos façons de penser. Si un livre peut en faire admettre la légitimité, c'est bien celui-là.

Livres reçus. — *Silvia*, par R. Mason, trad. Bélamich (Paris, Bellenand, 1951, 281 p.). — *Personne n'est dupe*, par C. Y. Harrison, trad. Guillet (Paris, Calmann, 1950, 331 p., 540 fr.). — *Le chemin de fer*, par A. Saxton, trad. Loreilhe et de Jouvenel (Paris, E. F. R., 1951, 448 p., 500 fr.). — *Star Money*, par K. Winsor, trad. Maurois (Paris, Pavois, 1951, 477 p., 660 fr.). — *La comédienne*, par W. S. Maugham (Monaco, Rocher, 1951, 233 p., 360 fr.). — *Le testament*, par N. Shute, trad. Singer (Paris, Stock, 1951, 334 p., 570 fr.).

REVUES

The New Statesman and Nation, 1-22.12.51. — *Séries :* Chaillot et Strasbourg (1-15.12). Corée; Malaisie (8-15.12). — 1.12 : Beurre *et* canons? Maraîchers. Enfants martyrs. L'Eglise. Livres d'enfants. Ustinov et Sartre. Le livre anglais à Paris. L'acteur Irving. 8.12 : Conservateurs et logement. Elections indiennes. Ouvriers européens en Angleterre. Agriculture et socialisme. La culture au village. Hobbes. 15.12 : Egypte. Contre le réarmement allemand. E.-U. et crime. Nyasa. La langue en Irlande. Dali et Pignon à Londres. P. Galdos. 22.12 : Churchill et Eden. Verriers. Anglais aux E.-U. Amusements de Noël. H. James.

The Listener, 29.11-20.12.51. — *Séries :* Afrique; Voyage en Espagne (29.11-6.12). Etat et pouvoir (29.11-20.12). — 29.11 : Italie. Japon. Art, science et société. Finlande. Pensée espagnole moderne. Le concile de Chalcédoine. Pirandello. Wren. E. Wellesz. 6.12 : Butler et la crise. Est allemand. Difficultés de Truman. Napoléon III. Art bourguignon. L'art de la silhouette. W. Collins. Dukas et Beethoven. 13.12 : Australie. Tel Aviv. U.R.S.S. et Extrême-Orient. Carlyle. Le Corbusier. Un grand journaliste. Avicenne. Le théâtre à New-York. 20.12 : Jeunesse française. Moyen Orient. Milan. Dostoievsky. Soudan. Turquie. L'Académie royale. Chants des troubadours.

The Modern Quarterly, Winter 1951-52. — Deux camps dans le monde du film. Lucrèce, la guerre et la paix. Théorie et empirisme en médecine. Peinture moderne. Bacon et la science industrielle.

Nine, Autumn 51. — Un incendie avait cruellement éprouvé cette jeune revue. On se réjouit de la voir reparaître toujours aussi intéressante. Le thème de ce numéro est la poésie de la Renaissance en Italie, en France, au Portugal, en Espagne. Articles nourris et traductions d'œuvres souvent peu connues.

The Scottish Art Review, Vol. III, N° 4. — L'art de O. H. Trésors écossais anciens. Un portrait par A. Ramsay. Les *netsuké* japonais. Art du Staffordshire. Un Hogarth écossais. Somptueuse illustration (entre autres : Bain).

The Cornhill, Supplement, N° 1. — Consiste en deux nouvelles de Bates et Sansom, romanciers en faveur.

ITALIE

ALVARO, OU D'UNE CONSCIENCE CONTINENTALE. — La publication de *Presque une vie* (éditions Bompiani, à Milan, de même que les autres livres de cet écrivain,) dont il a été parlé ici même il y a trois mois, concentre l'attention sur Corrado Alvaro, qui prend peu à peu figure d'auteur italien d'importance européenne, par les œuvres publiées depuis le début des nouveaux grands troubles continentaux. Dès avant 1938, ses livres avaient fait de lui, dans son isolement même, l'un des écrivains les plus remarquables de la génération issue de 1914-1918, — et il ne faut point oublier que le premier ouvrage d'Alvaro, les *Poèmes en gris-vert* (1919), est le fruit de la méditation du poète de vingt ans jeté dans la guerre. Dans les quatre lustres qui suivent, Alvaro avait donné une quinzaine de volumes, qui révélaient l'apprentissage lent, parfois ardu, d'un prosateur à la recherche de son style et de son univers : récits de voyages, nouvelles, romans, certains desquels considérables, tels *Gens d'Aspromonte* (1930), où il parvenait à rassembler les thèmes originels de son inspiration, qui étaient autochtones, à la fois terriens et lyriques.

Né en 1895 en Calabre, Alvaro est effectivement l'homme d'un pays dur, secret, pauvre et prodigieusement riche en valeurs sentimentales, que l'on pourrait rattacher, dans une géographie littéraire italienne, au pôle magnétique des Siciliens, en tenant toutefois compte du fait que le tronc robuste du « verisme » de Giovanni Verga, le maître de l'Ile, a pu produire un rameau aussi hétérogène que l'œuvre de Luigi Pirandello; hétérogénéité d'ailleurs tout apparente, car la partie la plus durable de cette œuvre est justement faite de ses contes, d'une inspiration parfaitement locale. La formation d'Alvaro est complexe : on le voit, dans l'autre après-guerre, passer par le journalisme littéraire, banc d'essai des jeunes écrivains de la Péninsule, puis par la polémique politique, qui le porte à devenir, vers les années 24-25, l'un des adversaires les plus entreprenants du fascisme; ceci lui vaudra, dans les quinze ou vingt années qui suivent, la suspicion constante de la part du régime, suspicion décrite dans *Presque une vie*, et qui se manifeste par des alternances d'hostilité et de flatterie; Alvaro prend par ailleurs une part importante au mouvement « novécentiste » de Massimo Bontempelli, et ce dernier appel à une culture européenne, par réaction contre l'autarcie intellectuelle fasciste, influence plus qu'on ne le pense l'écrivain presque régional qu'il est au départ; enfin, à partir de 1930 et

du triomphe temporaire des fascistes, on voit Alvaro se figer dans une attitude de réserve opiniâtre, un isolement qui s'accorde tout à fait avec sa personnalité, et qu'interrompent des voyages qui lui permettent, en quelque sorte, de recharger ses accumulateurs : *Calabre* (1931), *Voyage en Turquie* (1932), *Itinéraire italien* (1933), *Voyage en Russie Soviétique* (1935), etc... Situation d'attente des bouleversements, qui ne sauraient tarder, et desquels Alvaro attendait la destruction d'un univers absurde, ce monde de l'appréhension et de l'angoisse qu'il dénonce, dès 1938, dans *L'homme est fort.*

Quand la libération se produit, avec la chute de Mussolini, Alvaro rentre dans l'action, dirigeant un quotidien pendant l'interrègne Badoglio, puis, à l'occupation de Rome par les Allemands, menant cette vie clandestine dont il a donné, dans *Presque une vie*, des images si émouvantes. Après quoi, le pays commençant enfin à retrouver la paix et ses assises, l'écrivain peut enfin réunir librement les éléments d'une expérience très diverse; et c'est alors que l'on remarque l'importance qu'assume son message, la nouvelle et riche fermeté de son expression, la valeur désormais européenne de sa *Weltanschaung*, — et, par exemple, le poids d'un livre tel que *L'homme est fort*, éclairé après coup par l'agonie souhaitée ou les premières ruines de l'esprit totalitaire.

Il est difficile de cerner les thèmes et caractères propres à Corrado Alvaro, écrivain en plein épanouissement, et qui demeure moins un styliste qu'un poète, pour qui l'expression « réalisme magique » n'a jamais été vide de sens. Sa richesse quasi féminine de sensibilité (un recueil de nouvelles comme *Rencontres d'amour* fait souvent penser à une Katherine Mansfield), la volubilité de sa langue qui mêle, à la robuste simplicité des terriens, un goût raffiné de la nuance, parfois même de la recherche, l'âpreté d'une pensée soucieuse de sincérité et d'imprévu, provoquent une œuvre extrêmement variée et secrète. Et ceci est encore à l'image de sa terre, la Calabre, sorte de bout du monde. Mais, d'année en année, cette œuvre trouve la lumière qu'il lui faut : ainsi la fable entre kafkienne et huxleyenne de *L'homme est fort*, — qui se déroule apparemment dans un pays tel que l'U. R. S. S.; et l'auteur dut laisser accréditer cette explication, pour que la censure fasciste laissât paraître le livre, lequel pourtant décrit moins une nation déterminée que l'esprit totalitaire — est la première en date des condamnations portées par un écrivain contre les univers où le mot liberté ne s'applique plus à l'âme et à la pensée.

Des œuvres récentes d'Alvaro, la plus achevée, la plus séduisante est probablement *La brève enfance* (1945 : une traduction fran-

çaise a paru chez Plon), histoire de la naissance des sentiments chez un adolescent, dans un village calabrais et dans un collège religieux près de Rome : le pittoresque d'une famille d'autochtones, les premiers troubles des amitiés enfantines sont décrits avec une délicatesse frémissante et infiniment originale. Mais la plus féconde, la plus dynamique est *La longue nuit de Médée* (1949), où, reprenant en une prose d'un naturel et d'une fraîcheur surprenants le mythe d'Euripide, Alvaro éclaire d'une vérité nouvelle l'ambition de Jason et la très humaine folie de la sorcière qui tue ses enfants. Si, à ces titres, l'on ajoute *Presque une vie*, journal d'une vie d'écrivain, on voit se préciser la qualité à la fois péninsulaire et continentale de cet écrivain, qui n'en est pas encore, heureusement pour lui, aux grandes consécrations officielles réservées à la vieillesse, mais qui pourrait fort bien, dans un avenir plus ou moins lointain, porter le message de l'Italie devant un jury tel que celui du Prix Nobel. Son cheminement constant du local à l'universel s'inscrit, en effet, dans la haute tradition d'un Manzoni, d'un Verga, d'un Svevo.

Nino Frank.

INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES

LA DEMOGRAPHIE AU GRAND SIECLE. — Quand nous avons salué, fin 1948, la naissance de la *Société d'études du XVIIe siècle* qui annonçait son intention de publier un bulletin plusieurs fois l'an, nous n'avons pu nous défendre, en songeant aux difficultés des sociétés chevronnées dont les publications se sont espacées ou ont cessé de paraître, de penser et de dire qu'il y avait peut-être dans ces projets quelque témérité. Cependant, les bulletins ont paru avec la périodicité prévue, ou presque, et voici qu'on nous annonce, à propos du tricentenaire de la naissance de Fénelon, la sortie d'un fort bulletin de 250 pages, contenant sur le grand prélat des documents inédits. C'est bien là, pour une société savante, à l'heure actuelle, le signe de prospérité le moins contestable. D'autre part, la fréquence des réunions est augmentée : de trimestrielles elles deviennent mensuelles. Autre signe de vitalité plus satisfaisant encore. M. Lebègue, professeur à la Sorbonne, a inauguré ces séances mensuelles avec une conférence sur *Scarron et le roman comique.* M. Roland Mousnier, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg, lui a fait suite, en ouvrant une série de séances d'étude sur la *Démographie au Grand Siècle,*

ce qui, dans son esprit, doit aider à mettre en lumière les ressorts de la politique de Louis XIV, la grandeur de la France d'alors étant fonction de l'importance de sa population, la plus nombreuse d'Europe, avec 19 ou 20 millions d'âmes. La question initialement posée a été la suivante : le Grand Siècle a-t-il vu une révolution démographique, ou, du moins, n'est-ce pas à cette époque qu'a eu lieu le passage de la démographie qualitative à la démographie quantitative? M. Mousnier a opposé l'une à l'autre les deux moitiés du siècle. Dans la première, les mercantilistes, désireux de procurer de la main-d'œuvre aux fabriques, s'occupent bien de la population, mais ils tirent leurs évaluations de la description sociale du pays : défrichements, âge des mariés, migrations, etc... Ils utilisent peu de données numériques, et l'on ne saurait s'en étonner, car les recensements n'existent pas; les dénombrements, peu nombreux, sont faits par unités fiscales, paroisses et « feux » et non par têtes d'habitants. Pour le mouvement de la population, on a bien les registres de baptêmes, de mariages et d'enterrements que les curés doivent tenir en France depuis l'édit de Villers-Cotteret de 1539, et dans les autres pays catholiques depuis le Concile de Trente de 1563, mais ces registres sont défectueux, car les curés se montrent généralement négligents, et par la force des choses laissent de côté les errants étrangers à la paroisse, les membres des églises dissidentes, les actes accomplis dans les chapelles privées, etc... D'ailleurs, le besoin de la précision ne se fait pas sentir. C'est un fait que l'on calcule mal et péniblement avec des jetons, des bouliers (comme de nos jours en Russie), ce qui amène Pascal à inventer la machine à calculer, pour le soulagement de ses contemporains. Au contraire, dès le début de la seconde moitié du siècle, un changement apparaît avec la révolution cartésienne : les sciences mathématiques et physiques deviennent à la mode. Le développement de l'entreprise capitaliste, d'autre part, habitue à tout traduire en chiffres et la comptabilité qui se perfectionne oblige à l'exactitude. La comptabilité en partie double est introduite dans les finances royales en 1700; l'essor des rentes viagères, des assurances sur la vie, impose l'établissement de tables de mortalité et le calcul des probabilités. Les besoins militaires et financiers des états les contraignent à un calcul plus précis des populations. En conséquence, la statistique fait des progrès, les principaux pays instituent l'état civil, certains plus avancés publient les statistiques, et ces progrès démographiques sont surtout sensibles dans les pays de grand développement capitaliste comme la Hollande, la France et l'Angleterre. William Petty en Angleterre, Davenant en France,

formulent la première loi démographique, la croissance de la population d'après une progression géométrique (l'une des bases de la théorie de Malthus). La démographie passe ainsi de l'*ère historique* à l'*ère scientifique.*

N'est-ce pas aussi vers le milieu du XVII[e] siècle que se fait le passage de la *structure primitive* à la *structure évoluée?* Dans la première, les femmes ont des enfants sans autre limite que celle de l'épuisement de leur fécondité, phénomène corrigé par une mortalité énorme, surtout infantile : 50 % des enfants en moyenne meurent dans la première année de leur âge. Si les familles comptent souvent 20, 22, 25 enfants, il n'en survit que 7 ou 8 et parfois 2 ou 3. On meurt jeune, car la durée moyenne de la vie est d'environ 22 ans. Est-ce à dire que l'ensemble de la population donne l'impression de la jeunesse? Nullement, car on vieillit très vite, ainsi que de nos jours dans les pays orientaux. Des gens de 35 ans semblent des vieillards, et meurent en général entre 40 et 55 ans. Les disettes fréquentes, les maladies épidémiques : variole, typhus, choléra, expliquent cette sénilité précoce ou ces morts prématurées. Selon M. Mousnier, qui innova dans cet ordre de recherches, tout le XVII[e] siècle est demeuré dans cette structure primitive, mais il pense que l'esquisse d'un changement s'est manifestée au cours même du siècle, avec une tendance à la natalité réduite. Il a cité, à ce propos une correspondance assez typique de Jean Racine avec son fils et surtout une bien curieuse lettre de Mme de Sévigné à sa fille sur la limitation des grossesses souhaitées pour la chère Mme de Grignan. Ces préoccupations se trouvent généralement associées au désir du maintien de ce que nous appelons aujourd'hui un certain niveau de vie. Quant à la longévité qui s'annonce, elle est la conséquence d'une hygiène moins rudimentaire et des progrès encore bien timides de la médecine.

Les questions de natalité et de longévité déterminent *l'optimum de la population.* Il y a optimum lorsque celle-ci atteint le maximum compatible avec la production permise par la technique de l'époque ainsi qu'avec le niveau de vie accepté. Si la population dépasse ce maximum, elle consomme trop et le niveau de vie baisse. L'existence même de l'état peut s'en trouver menacée. C'est Chateaubriand qui observait dans l'*Itinéraire* : « Les Croisades ont ouvert une issue à *cet excès de population qui, tôt ou tard, cause la ruine des états*; remarque que le Père Maimbourg a faite et que Bonald a développée. » Si au contraire le maximum n'est pas atteint, c'est le rendement qui baisse, et le

niveau de vie l'accompagne dans cette chute. Le salut est donc dans un sage et difficile équilibre.

Or, il semble que jusqu'à la guerre de Succession d'Espagne, la population se soit lentement accrue, avec ce double effet : dépassement de l'optimum de population et baisse du niveau de vie, montée de la consommation, non suivie par la production. L'entreprise privée n'ayant pas profité des perspectives qui s'offraient ainsi à elle, le gouvernement de Louis XIV aurait été amené à prendre des mesures dirigistes d'investissements d'Etat, génératrices d'inflation.

En conclusion, M. Roland Mousnier qui a entrepris de renouveler l'étude de l'histoire du XVII[e] siècle en faisant leur large part aux phénomènes économiques, se défend, pour ce qui touche à la démographie, d'avoir fait autre chose, dans cette première séance que de poser des questions et solliciter les observations d'un auditoire, qui, après quelques objections aisément et aimablement réfutées, se rallie à ses vues. Il indique que seul le travail de nombreux chercheurs opérant localement sur les registres de paroisses qui nous restent permettront de répondre aux questions posées. Ces éléments de réponses seront apportés au cours des prochaines séances par MM. Philippe Ariès et Meuvret. Ce dernier, dans une pertinente intervention, a souligné les difficultés de l'enquête et les précautions à prendre.

Robert Laulan.

NATURE

PROFONDEURS. — Un livre de Norbert Casteret est toujours certain de nous plonger au moins dans un abîme, où la méditation se mêle souvent aux roches et aux ténèbres. C'est encore le cas de celui que je viens de recevoir, et qui porte ce titre à double entente : *Profondeurs* (1). J'ai déjà eu mainte occasion d'exprimer, en matière d'exploration de notre globe, notamment de prospection de cavernes ou d'alpinisme, l'opinion peut-être peu orthodoxe que ces exploits, en tant que sportifs, échappent à mon entendement, cependant qu'ils ressortissent à l'histoire naturelle quand ils s'évadent de l'effort et de la compétition sans autres buts qu'eux-mêmes, pour contribuer à l'enrichissement du savoir. En bref, le naturaliste, avec ses œillères particulières, ne

(1) *Profondeurs*, par Norbert Casteret (Librairie Académique Perrin, Paris).

peut saluer en ces disciplines musculaires que le résultat pratique, et c'est sous cet angle que j'ai beaucoup apprécié le dernier ouvrage de Casteret.

Après une déjà longue carrière, où il prit, dans la découverte des entrailles du sol, la succession de l'illustre Martel, il en est, si j'ose dire, à la période de rumination. Il remâche son passé ancien ou récent, il tire la substance de ce qu'il a vu, et non plus seulement dans l'orgueil du « record » battu, du « qui dit mieux? », mais en écoutant les confidences de ce monde obscur et glacé où ses échelles et ses treuils l'ont fait descendre. Il philosophe sur des choses qu'ignore ou dédaigne le profane: ces couches d'argile amenées par les eaux et que le spéléologue n'appellera jamais, comme nous, de la boue, car il s'agit, ne vous en déplaise, d'une boue noble, propre, le vrai limon de la terre; sur les peintures murales, dont la facture révèle l'âge des artistes qui les exécutèrent; sur les longues griffades laissées aux parois par l'*Ursus spaeleus*, sur les piétinements de hyènes et les empreintes de pas humains contre un terrain alors mou et qui a pris la dureté de la pierre. Et sur ces charmantes chauves-souris auxquelles Casteret a consacré cette *Vie de chauve-souris* qu'ont lue tous les amis du monde animal (2).

Avec les insectes cavernicoles aux yeux atrophiés ou absents et aux démesurées antennes, avec quelques êtres dépigmentés qui vivent dans les eaux souterraines, les chauves-souris sont les plus fidèles hôtes des profondeurs de la terre, sans toutefois s'y avérer prisonnières comme les autres habitants. Il leur faut toujours une issue qui leur permette leurs parties de chasse nocturnes, leurs migrations; les cavernes et les grottes ne leur servent que de refuge pour hiverner ou mettre bas.

Notre hémisphère compte une vingtaine d'espèces de chauves-souris. Casteret a conté la vie de « Myo », qui appartient au genre Myotis et à la famille des Vespertilions. Dans cette famille l'envergure atteint 40 centimètres; les autres espèces sont plus petites, pour descendre jusqu'à la mignonne Pipistrelle, dont il m'est arrivé de narrer quelques aventures, et qui ne mesure plus que 7 centimètres de longueur, la queue comprise.

Ce qui fait, du point de vue biologique, l'immense intérêt des chauves-souris, c'est qu'elles représentent un des rares exemples de l'adaptation des mammifères à la locomotion aérienne. Leur système alaire est bien plutôt un parachute mobile; il se présente tout d'une pièce, englobant même la queue dans la majorité des

(2) *Vie de chauve-souris*, par Norbert Casteret (Didier, édit., Toulouse et Paris).

cas, contrairement à l'anatomie des oiseaux, chez qui la queue est libre et sert de gouvernail. Mais la plus surprenante particularité de ces animaux réside en leur faculté de direction au sein de l'obscurité absolue. Ce fut longtemps une énigme, qui n'a été déchiffrée qu'il y a peu d'années.

On savait que la chauve-souris, placée dans une enceinte fermée et sans aucune trace de lumière, est capable de voler sans jamais heurter aucun des obstacles qu'on place sur sa route. Ce fut Spallanzani, naturaliste italien, qui en 1794 s'attacha le premier à l'étude expérimentale du problème. Il privait des pipistrelles tantôt de la vue, tantôt de l'ouïe, ou de l'odorat, ou du goût, ou du tact. N'ayant rien obtenu de précis par ces moyens, il avait conclu à l'existence d'un sixième sens, quand un peu plus tard son élève Jurine refit les mêmes expériences en obturant simplement les oreilles de ses chauves-souris, et obtint cette fois des résultats appréciables. Rappelons à ce propos que l'oreille de la chauve-souris a une conformation singulière : on y trouve une sorte de languette interne, le *tragus* ou oreillon, considéré comme un organe assez différencié, une sorte de diapason amplificateur des ondes sonores. L'hypothèse auditive paraissait établie, quand vint Cuvier, qui la battit en brèche avec son autorité habituelle, et invoqua le sens tactile, résidant dans la surface des ailes.

La question sommeillait depuis de longues années quand, vers 1900, Raymond Rollinat et Trouessart la reprirent. Leurs essais eurent pour théâtre la halle d'Argenton, dans l'Indre, où Rollinat résidait et où il a fait ses belles études sur les reptiles de la France. Leurs sujets, plongés dans une obscurité totale, au milieu d'un labyrinthe de fils tendus et autres obstacles, agirent comme tous leurs congénères, sans rien heurter dans leur vol. Mais lorsqu'on ménageait une ouverture quelconque sur l'extérieur, si minime fût-elle, les bêtes l'utilisaient aussitôt pour s'échapper. Les expérimentateurs conclurent au concours de plusieurs organes sensoriels, « avec prédominance de l'ouïe ».

Ils étaient sur la bonne piste, mais il faut arriver, une vingtaine d'années plus tard, au physiologiste anglais Hartridge pour qu'apparaisse l'idée des ondes ultra-sonores. C'était le mot de l'énigme, et la démonstration en fut apportée par deux savants américains de l'Université de Harvard, D.-R. Griffin et R. Galambos, qui établirent, avec la collaboration du physicien C.-W. Pierce, que la chauve-souris est un véritable *radar* vivant, émettant dans ses évolutions aériennes des notes de fréquence trop basse ou trop haute pour que nous les percevions, mais qu'elle entend.

On sait que le *radar*, dont la conception première naquit en

Angleterre vers 1930 (*Radio Detection and Ranging*), permet le repérage des corps par l'utilisation d'un *écho* provenant d'une onde, ou d'un train d'ondes, émis depuis l'observateur. L'écho revient avec un certain retard, grâce auquel on calcule la distance de l'objet repéré. Telle est la méthode des chauves-souris pour déceler les obstacles et les éviter. Elles ont leur cri normal, que nous entendons souvent lorsqu'elles circulent, et dont la fréquence est de l'ordre de 7.000 vibrations-seconde, et leur cri de « radar » situé dans la région ultra-sonore, inaudible à nos tympans, et d'une fréquence de 30.000 à 70.000. Détail remarquable : l'écho seul devant être entendu, le muscle de l'oreille de la Chauve-souris se contracte pendant l'émission. La machine est réglée avec toute la précision voulue (3).

On ne peut que rester confondu devant le complexe d'adaptation que représente ce petit mammifère, un des rares — avec l'Anomalure ou Ecureuil volant des forêts africaines — à posséder les organes du vol, et qui ajoute à ce don celui de pouvoir se diriger au moyen de l'ultra-son. Admirons ici l'immense ingéniosité de la Nature, qui sait remplacer selon les exigences du milieu un sens par un autre : aux animaux plongés dans l'éternelle nuit des cavernes et des abîmes marins elle donne des organes tactiles qui leur tiennent lieu de la vue ; à la Chauve-Souris, elle a dévolu une faculté que nous ne pouvons encore reproduire qu'avec nos instruments de laboratoires. On arrive à se demander, dans ces conditions, si Spallanzani n'avait pas quelque raison de parler d'un « sixième sens », dont certaines formes animales, par exemple les insectes, sont seules à posséder les organes. Pour ma part, je crois que le sens radio-électrique n'est pas un mythe, et qu'un jour viendra où, sans sortir du cadre des lois naturelles, l'Homme lui-même saura le développer en lui et l'utiliser à ses besoins.

Marcel Roland.

J.-H. Fabre, l'Homère des insectes, par *E. Revel* (Delagrave, Paris). — Déjà Maeterlinck avait dit « le Virgile des insectes ». De quelque nom qu'on affuble l'ermite de Sérignan, il fut, c'est certain, un grand lyrique de la Nature. M. Revel l'étudie sur le plan de la formation intérieure, le situe bien à sa place dans ce qu'il nomme « l'ère de l'Entomologie », et en nous montrant à son tour le passionnant intérêt du monde des insectes, il nous fait mieux comprendre encore la grandeur de celui qui ne craignit pas de s'attaquer à l'immense tâche de le décrire. — M. R.

« Monsieur Fabre », d'après le scénario de *Henri Diamant-Berger* (Delagrave, Paris). — Au rebours de ce qui se produit d'ordinaire, c'est un récit tiré du film, une suite de tableaux sur la vie de J.-H. Fabre de Sérignan. Ce qu'on admire surtout, ce sont les très belles photos extraites dudit film, qui enrichissent le texte, d'ailleurs savoureux, de ce livre. — M. R.

(3) Voir à ce sujet l'excellent article de M. J. Dorst, assistant au Muséum, dans la *Revue de Paris*, décembre 1947.

PHILOSOPHIE

LE PARANORMAL. — Les phénomènes « paranormaux » — on disait hier « métapsychiques » — connaissent, en ce moment, un certain regain d'actualité (1). Cela vient par périodes : milieu du XIX[e] siècle, premières années du XX[e] (vers 1905, notamment; je leur ai, pour ma part, consacré une série d'articles en 1907); puis 1920-21; enfin, moitié du XX[e] siècle...

En 1853, Victor-Hugo, à Jersey, interroge, par le truchement d'un guéridon — et avec la collaboration précieuse d'Auguste Vaquerie — les « esprits » de Racine, Charlotte Corday, Shakespeare, Galilée, André Chénier, Platon, etc... Voire, ce qui est audacieux, pour ne pas dire plus, les esprits de Jésus-Christ et de Mahomet (2)... Tous s'expriment uniformément dans un style qui semble la caricature des drames romantiques; et tous manifestent d'ardentes convictions républicaines... Quand Vacquerie est absent, rien ne se produit plus...

S'écartant du spiritisme proprement dit, et avec de vagues prétentions à être contrôlés « scientifiquement », on nous assure qu'il existe des phénomènes étranges, dont la liste serait longue, mais qui offrent tous, en somme, ce caractère commun : d'exiger la présence de « dons » spéciaux, de « facultés » supra-normales chez certains êtres humains.

Ceux qui croient à la réalité de tels phénomènes ont coutume de s'irriter contre la « mauvaise foi » de la Science qu'ils nomment « officielle », contre ces brutes cultivées qui *refusent* l'examen, l'étude et l'homologation des faits paranormaux. L'accusation est singulière : car, enfin, il y eut Faraday, Chevreul; il y eut — il y a peut-être encore — et non-réclamés, les prix fondés à l'Institut de France (1837, 1908, 1912...) concernant cryptesthésie et télékinésie; il y eut l'impitoyable commission de contrôle de 1921-1922. Il y a aujourd'hui le Comité belge permanent (3)... Nous sommes quelques-uns à penser que rien de positif ne peut sortir de ces confrontations, étant donné que les *exigences* de la science

(1) Voir notamment : Dr R. Tischner, *Introd. à la Parapsychologie,* dont nous donnons plus loin le compte rendu; Marcel Boll, conférence faite à Bruxelles sur *le contrôle objectif des récits et des faits réputés paranormaux* (publiée dans *Le Scalpel,* 25 au 30 juin 1951). Du même auteur : *Quelques Sciences captivantes* (Ed. du Sagittaire); l'*Occultisme devant la Science* (P. U. F., collect. Que sais-je? n° 161). — Achille Ouy : *Victoire sur la Bête* (Merc. de France), pages 223 et suivantes.

(2) Gustave Simon qui a édité les « procès-verbaux » attteste la sincérité de V. Hugo en cette question.

(3) Secrétariat, 72, rue de la Ferme, Bruxelles. — « *Comité belge pour l'investigation des phénomènes réputés paranormaux.* »

« officielle » et celles de la science « officieuse » sont absolument contradictoires.

Est-il nécessaire de rappeler les règles majeures de la première, celles qui guidèrent Galilée, Lavoisier, Claude Bernard ou Pasteur?... Le savant sera très prudent en ses affirmations; il se défiera de lui-même; il doutera, — non par scepticisme, mais par esprit-critique. « N'avancez rien qui ne puisse être prouvé d'une façon simple et décisive » (Louis Pasteur). ...L'illusion nous menace continuellement : H. Becquerel *voyait* encore la déviation des rayons N à travers un prisme, — alors que, depuis un bon moment, son visiteur — un confrère étranger — avait subtilisé le prisme...

Une hypothèse n'a de consistance que si *toutes* les autres hypothèses plausibles ont été envisagées. Et, naturellement, plus les faits seront étranges, plus la défiance devra s'accroître. Enfin, si ces faits sont présentés par tel « sujet » professionnel ou non, il faudra toujours craindre une supercherie motivée soit par l'intérêt, soit par plaisir malsain de mythomane, ou les deux à la fois...

Exigences imbéciles? Déraisonnable méfiance?... C'est à voir!

●

L'argument n'est pas dirimant qui consiste à faire étendard de quelques philosophes ou savants, parfois illustres, qui ont *vu* et qui ont *cru*.

D'abord, ce ne serait pas la première fois que des hommes dont la profonde honnêteté s'accompagne de candeur auraient été « roulés » par de rusés coquins : on en trouverait maint exemple, même ailleurs qu'en Métapsychie. Et puis, on pourrait citer un nombre au moins égal de savants, et d'égale qualité (je pense à Branly, entre autres) qui ont *vu* et qui n'ont pas *cru*...

Henri Poincaré (4) souhaitait, aux fameuses « séances » la présence d'un illusionniste parmi les contrôleurs. Un illusionniste, disait-il, « serait mieux préparé que moi pour saisir le truc au vol... Moi, je n'y verrai que du feu!... »

Aux temps héroïques de la Métapsychie, mon ami A. de Saint-Genois (le prestidigitateur Dicksonn) proposa maintes fois son concours, qui fut toujours refusé. Il lança même un défi, assurant que, s'il assistait à une séance, il se faisait fort de découvrir les « trucs » employés. La réponse qui lui fut faite avec un

(4) Cité par Marcel Boll. — *Conférence* (cf. *supra*).

grand sérieux par le Dr Geley, directeur de l'Institut métapsychique vaut son pesant d'ectoplasme ; Dicksonn était mis lui-même au défi de reproduire, sous contrôle, les phénomènes qu'il n'avait pas vus, mais dont on lui donnait la description. Un enjeu de 20.000 francs était proposé. On ne risquait rien!

Une histoire de fou :

— Laissez-moi assister à vos séances, je dévoilerai les trucs.

Réponse :

— Nous vous mettons au défi d'en faire autant sans que nous apercevions les trucs!

(Parbleu! c'étaient les mêmes!)...

●

Parmi les variétés si nombreuses de faits paranormaux, j'ai bien le droit de *choisir*. Sans quoi, mon propos serait disproportionné avec la place dont je dispose. Que si la catégorie dont je vais parler était, d'un commun accord, éliminée, on y verrait déjà plus clair!

Dans un ouvrage intitulé *Du Conscient à l'Inconscient* (Bibl. de Philosophie contemporaine, Alcan, 1919), le Dr Geley relate, avec force détails, que, de l'ectoplasme sécrété par un médium, surgit un corps humain de 1 m. 70 environ, que chacun peut palper à travers un rideau. En passant la main au-dessus du rideau, on touchait une tête d'homme « *aux cheveux taillés en brosse* ». Quiconque croira que j'exagère est prié de se référer au texte cité...

Ainsi donc, un médecin, comme avant lui déjà l'illustre physiologiste Richet, admettent sans sourciller qu'un corps humain adulte puisse se former en quelques instants, à partir d'une étrange substance (dont on n'a pas le droit de prélever le plus petit fragment)...

Selon les usages imposés dans ces sortes d'expériences, personne ne tente de saisir l'apparition à bras-le-corps, ni même (à supposer que ce dispositif n'ait pas été rendu impossible par les organisateurs) de donner soudain une forte lumière!... Le médium en mourrait? Allons donc! à moins que le ridicule ne tue!...

Convenez, en tout cas, qu'à côté de pareilles « matérialisations » (et c'est bien pourquoi j'ai choisi cet exemple) paraissent dérisoires les pauvres petites histoires de coups frappés, de guéridons soulevés, d'objets déplacés, de lueurs phosphorescentes, et autres gracieuses foutaises. On ne saurait trop insister : un ectoplasme, sortant d'une petite femme, puis devenant un solide gaillard de

1 m. 70, aux cheveux taillés en brosse, puis se résorbant et retournant d'où il était venu, voilà qui mérite réflexion.

Ne plaisantons pas. Ce serait trop facile. Pensons plutôt aux injures — le mot n'est pas trop fort — adressées à la science « officielle », qui se refuse, etc... Plaçons-nous, et pourquoi pas? — dans la situation d'un chercheur impartial, sans aucune prévention, mais aussi sans crédulité passionnée. Nous sommes en face d'un cas *crucial :* deux hypothèses (je n'en vois pas de troisième) sont en présence. Ou bien admettre cette génération spontanée, si ahurissante; ou bien supposer une supercherie. Quelle supercherie? Celle, tout à fait classique du « rat » ou de la «souris » d'hôtel. Un personnage, entièrement vêtu de noir-mat (y compris gants et masque, ou cagoule), chaussé de feutre, peut venir devant des spectateurs en demeurant absolument invisible. Même s'il y a un peu de lumière. Une seule condition : que la lumière ne soit point braquée sur lui, mais tournée au contraire vers les spectateurs... C'est tout.

Vérification? Impossible. Défense d'employer tout moyen *violent* (mais efficace) de contrôle.

Alors, je demande, sans élever le ton : est-il équitable d'appeler « sectaire » quiconque repousse la première hypothèse, et à qui l'on n'accorde pas toute licence de vérifier la seconde?

●

Les *convaincus*, qui espèrent toujours leur revanche, ont réponse à tout. Rien ne les ébranle. D'abord, la présence d'un incrédule gêne, obnubile les « dons » d'un médium. Les contrôles violents (voir plus haut) : danger de mort. Enfin, un médium fatigué ou qui n'est « pas en train », fraude (sans même, paraît-il, en avoir conscience!). Lombroso écrivait (*Le Matin*, 12 avril 1908) : « Je suis parfaitement certain de l'authenticité des phénomènes présentés par Eusapia. Cependant, lorsqu'elle n'est pas en état de pouvoir les produire, elle a la faiblesse de recourir à des trucs »... Pour Charles Richet, c'est en vain que des amis essayèrent de le détromper, même après les aveux d'une farceuse qui raconta tout, après dîner, à deux avocats d'Alger. *Il se fâchait!* Et, une autre fois, tandis qu'un médium, croyant avoir été surpris en plein truquage, confessait sa faute, Richet eut ce mot sublime : *« C'est maintenant que vous mentez! »*

En vérité, on se heurte à un mur, dès que s'installe chez l'homme une conviction passionnée. Salomon Reinach crut tou-

jours à Glozel, Michel Chasles s'indignait quand on mettait en doute l'authenticité des manuscrits de Vercingétorix, de Charlemagne ou de Marie-Madeleine, grossièrement fabriqués par Vrain-Lucas... Dans l'escroquerie célèbre des « photographies spirites », c'est contre le Tribunal que tonnaient les dupes, tout comme Boubouroche tournait sa colère contre le vieux voisin qui avait prétendu lui révéler son infortune...

. . . .

Pour les mêmes raisons, la Science « officielle » aura toujours tort...

Achille Ouy.

Ecrits philosophiques de *Léon Brunschvicg*. Tome I. *L'humanisme de l'Occident. Descartes; Spinoza; Kant.* Un vol. de 325 p., gr. in-8°. Presses Universit. de France, Paris, 1951. Prix : 1.000 fr. — Par les soins d'Adrienne Weill-Brunschvicg et de M. Claude Lehec, voici réunis des *Ecrits philosophiques* du regretté maître. Tout un vaste public en éprouvera plaisir et gratitude. L'œuvre de Léon Brunschvicg comporte en effet, à côté des livres proprement dits, un grand nombre d'articles, de préfaces, de communications, parus en divers ouvrages ou périodiques, en France et à l'étranger. Trois volumes seront nécessaires pour les regrouper. Le premier, qui vient d'être publié, comprend les écrits et discours (1900-1937) consacrés à Descartes, Spinoza et Kant. Ils sont précédés, en manière d'introduction, d'un texte d'ordre général : *l'Humanisme d'Occident.* A la fin de chaque groupe d'articles, sont données, sous forme de notes bibliographiques, quelques références aux œuvres majeures de Léon Brunschvicg.

Tous ceux qui ont connu ce philosophe l'ont aimé. Sa merveilleuse intelligence, sa sincérité, cette union toute pascalienne de l'esprit de finesse et de l'esprit de géométrie, cette bonté aussi (mais cela est une autre question) en faisaient un maître à penser tout à fait exceptionnel. Comment ne pas souhaiter qu'une jeunesse studieuse, quand la mode sera passée des métaphysiques nébuleuses, *découvre* en quelque sorte, dans l'œuvre abondante et lumineuse de Léon Brunschvicg le goût de la clarté, l'amour de cet « humanisme occidental » dont il fut un admirable représentant!

Le livre de Marcel Deschoux (*La Philosophie de Léon Brunschvicg,* P. U. F. 1949), dont j'ai parlé ici-même et que je ne cesse de citer, aidera certainement à acheminer les générations nouvelles vers l'un des meilleurs penseurs du xxe siècle.

La pensée de l'existence, par *Jean Wahl,* professeur à la Faculté des Lettres de Paris. Un vol. de 290 p. in-8° jésus. E. Flammarion, Paris, 1952. Prix : 625 fr. — L'œuvre entier de Jean Wahl échappe à toute classification. Poète, sa poésie ne ressemble à aucune autre. Historien de la philosophie, certes : à condition d'ajouter avec Nietzsche que, connaître historiquement, c'est *revivre;* et que, par exemple, connaître la philosophie grecque, c'est réincarner en soi l'âme de Platon...

Spécialiste des plongées abyssales, Jean Wahl, qui prépare, pour son compte, un *Traité de Métaphysique,* se meut avec aisance dans les profondeurs sous-marines de la pensée. Il nous décrit ses explorations et ses découvertes de façon si merveilleusement experte que nous avons soudain comme l'impression de pénétrer à sa suite en des domaines difficilement accessibles.

Dès les premières pages — et il en est ainsi jusqu'à la dernière — le plus récent livre de Jean Wahl nous éclaire sur Kierkegaard et sur Jaspers. Et d'abord en les *situant* parmi les philosophes de l'existence. Kierkegaard n'est pas à proprement parler un philosophe; ou, s'il l'est, c'est bien malgré lui. Il veut être, avant tout, un homme religieux, face à face avec Dieu. L'expression « philosophie de l'existence » s'applique certes mieux à Jaspers. Mais, déjà, il sied mal de donner le même qualificatif à Heidegger, hanté par la quête de l'Etre. Gabriel Marcel

est très proche du personnalisme. La pensée de Sartre est délibérément non-religieuse... Pour Kierkegaard, la vérité est subjectivité; pour Heidegger, elle est révélation des choses en elles-mêmes. Bref, la philosophie de l'existence, ce n'est pas un corps de doctrines : c'est plutôt une atmosphère, un climat...

Sans méconnaître les devanciers proches ou lointains, c'est à la méditation religieuse de Kierkegaard qu'il est sage de commencer. Quant à Jaspers, sa philosophie est, à certains égards, une généralisation de la pensée kierkegaardienne. Et pourtant, il a son originalité propre.

... Si nous trouvons, dans *Philosophie de l'existence,* maintes vues enrichissantes, maintes analyses en profondeur sur Kierkegaard et sur Jaspers, nous y trouvons aussi — qu'il le veuille ou non — Jean Wahl. Et ce n'est pas la moins belle rencontre...

Cadences II, par *Jacques Chevalier. Voies d'accès au réel. Principes de l'Humanisme. Images de France.* Un vol. de IV-336 p. in-8° (13×20). Plon, Paris, 1951. Prix : 510 fr. — *Cadences I,* qu'il ne m'a pas été donné de lire, réunissait, paraît-il, une suite d'essais sur les sources du déséquilibre moderne et la recherche d'un nouvel équilibre spirituel par ces « disciplines d'action » dont le religieux, le soldat, le paysan et l'artiste donnent divers exemples.

Cadences II nous propose de nouvelles méditations sur ces thèmes, Dans *Voies d'accès au réel,* M. Jacques Chevalier présente d'abord une étude intitulée « Histoire de mes idées », qui évoque, *mutatis mutandis,* la première partie du *Discours de la Méthode;* puis l'auteur s'attache aux conceptions de Pascal, qui, s'il n'a point de « système », a une « méthode de connaître ». En une quarantaine de pages, nous trouvons là une analyse pénétrante de la dialectique pascalienne. Et l'entretien avec Henri Bergson (*Comment Bergson a trouvé Dieu*) s'y vient raccorder tout naturellement.

M. Jacques Chevalier s'emploie ensuite à dégager les *Principes de l'Humanisme,* en une série de chapitres intitulés « le sens du réel », « l'âme et le corps », « l'homme et le péché », « réalisme et humanisme », « qu'est-ce que l'Europe »... Enfin, ses *Images de France* contiennent de belles pages sur « la mission de la France », « César Franck », « trois figures de chez nous » (Ch.-L. Philippe; Jean Giraudoux; Emile Clermont); « à la jeunesse de France » (rôle des élites, formation spirituelle, etc...).

Nous croyons superflu de vanter l'élévation morale et le talent d'expression qui se rencontrent en un tel ouvrage, venant d'un tel auteur.

Boustrophédon (Essai d'intelligence), par *Jacques Moreau.* Un vol. de 400 p. in-16 double couronne. Gallimard, Paris, 1951. Prix : 490 fr. — Tout en gardant son originalité propre, Jacques Moreau est un essayiste dans la ligne de notre Paul Valéry. Il le cite, d'ailleurs, souvent. Mais, j'y insiste, jamais son texte ne cesse d'avoir un accent tout personnel, — même si l'*influence* est sensible (à commencer par ce titre rare, *Boustrophédon,* qui aurait plu au célèbre auteur de *Rhumbs*). Le boustrophédon est, comme le savent les paléographes, cet ancien mode d'écriture grecque qui se lit dans l'ordre où l'on trace les sillons d'un champ, c'est-à-dire sans discontinuer, de gauche à droite et de droite à gauche. Or, le livre de J. Moreau débute par une « synthèse subjective », se continue par une « analyse scientifique », et s'achève par une « synthèse philosophique ». Il trace le sillon dans l'un et l'autre sens. Pourquoi ce titre étrange et opaque? Est-ce de l'affectation? Je ne le crois pas. Il y a quelque loyauté, quelque pudeur à écarter ainsi de soi le gros public, à prévenir, d'autre part, discrètement le lecteur pour qu'il ne s'attende point à trouver là je ne sais quel traité « universitaire »...

Cet *Essai d'intelligence,* qui parle un peu de tout, ne saurait se lire d'une haleine. La pensée y est complexe, jamais confuse, riche de savoirs multiples; l'écriture en est élégante sans maniérisme; les chapitres sont adroitement divisés en paragraphes pourvus de sous-titres. Quand c'est nécessaire, un schéma, une figure viennent illustrer le propos...

Trois Essais de Montaigne, expliqués par *Georges Gougenheim,* Professeur à l'Université de Strasbourg, et *Pierre-Maxime Schuhl,* Professeur à la Sorbonne. Un vol. de XVI-150 p., pet. in-8° carré (Bibl. des textes philosophiques, dirigée par Henri Gouhier). Librairie philosophique J. Vrin, Paris, 1951. — C'est là comme un modèle de ce que pourrait être un commentaire général de Montaigne Chacun des trois livres des *Essais*

est représenté par un chapitre. Nous avons, successivement, *De la Solitude* (I, 39); *De l'Inconstance de nos actions* (II, 1); *Du Repentir* (III, 2)...

Montaigne, disent les distingués commentateurs, « a été étudié ici en lui-même, par une analyse attentive du texte, avec la préoccupation d'aider le lecteur à saisir le sens exact de ses expressions, et à suivre ainsi sa pensée dans ses replis. On n'a pas cherché à faire étalage d'érudition philologique ou philosophique; mais on a cru devoir éclairer la pensée de Montaigne par des rapprochements avec les auteurs anciens dont il s'est nourri, sans négliger, à l'occasion, de la confronter avec les idées des moralistes postérieurs et les préoccupations de nos contemporains... »

Cinq pages de bibliographie, des précisions sur l'établissement du texte, — rien n'est négligé pour donner à ce travail une sorte de perfection dans la mise au point, qui s'ajoute à la qualité de commentaires où collaborent un linguiste et un philosophe également éminents.

Cours de Philosophie et Textes choisis, publiés sous la direction de *Roger Daval*. — **Psychologie**, par *Simone Daval* et *Bernard Guillemain*. I. *Méthodes et champs d'applications;* II. *Les fonctions psychiques*. Deux vol. comportant, au total, VII-1.000 p., gr. in-8° carré. Presses Universit. de France, Paris, 1951. Prix : 900 fr. et 680 fr. — Pour la classe de philosophie et la préparation aux grandes Ecoles, voici, en deux volumes, ce que j'ai appelé naguère, familièrement, *les Daval*, guides infiniment précieux, d'abord pour les étudiants, mais aussi pour les « honnêtes gens » qui veulent acquérir des connaissances sérieuses, puisées aux meilleures sources. J'aurais aimé de lire, dans la même collection — cela viendra peut-être — « Philosophie morale » et « Philosophie générale ». Tout me permet de supposer qu'on y rencontrera les mêmes qualités de parfaite documentation et de soigneuse mise au point.

Dans les tomes I et II de la *Psychologie*, Simone Daval et Bernard Guillemain se sont adjoint l'utile collaboration de Jeanne Bernis, agrégée de philosophie, du Dr Carrot, professeur agrégé au Val-de-Grâce, et de J. Ardoino, psychotechnicien (Université de Rennes).

Comme l'écrit M. Roger Daval dans un Avant-Propos : « On a pu dire que les professeurs de philosophie, chargés en France d'enseigner la psychologie, méprisaient les travaux des psychologues. Et nous nous assurons que les psychologues méprisent la psychologie des philosophes. Ce livre se donne pour but de dépasser cet antagonisme... »

Selon la méthode judicieuse adoptée par le directeur de cette collection, un choix de textes accompagne les exposés. De sorte que, sans faire double emploi avec de bons Manuels, cela permet d'enrichir et d'approfondir maintes connaissances.

Initiation à la Philosophie, par *Maurice Deschoux*. Un vol. de XII-145 p., in-8° carré. Presses Universit. de France, Paris, 1951. Prix : 320 fr. — Aux temps lointains où Jules Lachelier débutait dans l'enseignement, le Proviseur du Lycée, malgré l'estime qu'il accordait à ce jeune et déjà remarquable philosophe, lui fit observer avec chagrin que la presque totalité de ses élèves échouaient au baccalauréat.

— Oui, répondit mélancoliquement Lachelier. Et cela m'étonne, car je leur ai parlé toute l'année de Maine de Biran...

Cette anecdote, que nous conta Léon Brunschvicg et que M. Deschoux connaît sans doute, nous incite moins à moquer le grand Lachelier qu'à considérer la sempiternelle divergence entre philosophie scolaire et philosophie tout court... Ainsi que le dit en substance M. Deschoux, notre enseignement secondaire, par ses prétentions encyclopédiques, toujours dénoncées, jamais réfrénées, abolit le plus souvent, chez les élèves, toute velléité de réflexion personnelle. Hélas! sur ce sujet, il y aurait trop de remarques à formuler. Elles viseraient davantage le « bachot » que les candidats, dont le vœu bien compréhensible est de franchir — après six ou sept mois de « préparation » — les divers obstacles de ce *cross-country* intellectuel.

Quoi qu'il en soit, M. Deschoux ne désespère point d'inspirer le goût de la philosophie à des jeunes gens. Ce dessein l'a conduit à composer, et il y a mis autant de zèle que de compétence, un ouvrage excellent. Je n'ai, précise-t-il, aucun souci d'être complet; on ne trouvera pas, ici, des résumés de doctrines, ni même un tableau des différents systèmes. J'ai écrit ce petit livre pour initier à la pensée sincère, ce qui n'est pas peu. Six *méditations :*

Philosophie; Sincérité; Spiritualité; Valeur; Liberté; Destinée... Chacune d'elles peut être lue indépendamment des autres; mais l'ensemble aussi forme un tout. Chaque méditation y vient à sa place et à son rang, accompagnée d'un texte très caractéristique de grand auteur, puis d'une note bibliographique permettant d'aborder, grâce à un *plan d'étude*, l'exploration ultérieure des œuvres maîtresses.

Tel qu'il est, parfaitement utilisable en classe (et hors des classes) — lectures « initiatrices », étude directe de textes importants servant au surplus (éventuellement) de matières à option — le livre de M. Deschoux constitue en quelque sorte une « invitation au voyage ». Il suscitera l'intérêt, la curiosité. Il répond fort exactement à ce que préconisait Emmanuel Kant : « Ne pas enseigner *des pensées*; mais apprendre à *penser*; ne pas *porter* l'élève, mais le *guider*, si l'on veut que, plus tard, il soit capable de se diriger seul... »

Introduction à la Parapsychologie. Bilan actuel des Sciences occultes, par le *Dr R. Tischner*, membre de la Society for psychical Research de Londres. Trad. franç. par L. Lamorlette, agrégé des sciences naturelles, inspecteur d'Académie honoraire. Un vol. de 210 p., gr. in-8°. Bibl. scientifique, Payot, Paris, 1951. Prix : 540 fr. — Rêve, transe, hypnose, dédoublement de la personnalité, moi subliminal, transmission de pensée, clairvoyance, baguette divinatoire et pendule explorateur, tables tournantes, matérialisations, spiritisme, fantômes, hantises... Telles sont les questions traitées par le Dr R. Tischner. L'auteur adopte pour sous-titre : « Bilan actuel des sciences occultes ». N'est-ce pas une impropriété de termes? Car les sciences dites « occultes » sont, par exemple, la Kabbale, la Magie, l'Astrologie, l'Alchimie, etc... Toutes choses dont il n'est pas question dans cet ouvrage, consacré exclusivement aux phénomènes « paranormaux ». Le propre des sciences occultes est, si l'on peut dire, de tourner le dos, résolument, aux sciences positives et profanes. Les phénomènes paranormaux, au contraire, nous sont depuis longtemps présentés comme susceptibles de *vérification*. Ayant réservé notre chronique, dans le présent numéro, à la discussion des plus « gros » phénomènes de ce genre, nous n'allons point recommencer ici à en récuser l'authenticité. Tout au plus ferons-nous observer au passage que le « dédoublement de la personnalité » nous paraît une affaire définitivement *classée*. Que le Dr Tischner, ophtalmologiste, se renseigne auprès de collègues spécialistes ès psychiatrie. Ils lui expliqueront, ou le contraire nous étonnerait, que ces fameuses « variations de la personnalité », fort en honneur vers les années quatre-vingts, sont une légende, un roman construit en collaboration par quelques médecins d'autrefois et leurs malades (cyclothymiques ou maniaco-dépressifs). Quant à l'hypnose et à la suggestion, le mécanisme psychologique de base est à rattacher à ce que nous appellerons, faute de mieux, le *pithiatisme* (ou, ce qui n'impliquerait aucune idée de « guérison », le vertige - mental, l'auto - persuasion, etc.). C'est l'imagination du sujet qui fait tout le *travail*; l'opérateur n'intervenant que par son prestige, c'est-à-dire par l'idée que le sujet se fait d'un prétendu *pouvoir* auquel on ne saurait se soustraire...

Mais ne chicanons pas davantage. L'un des mérites du livre est d'offrir un inventaire honnête et complet de « faits », qui, jusqu'à preuve du contraire, sont tenus à l'écart de la science dite « officielle ». Sur certains points, le Dr Tischner marque des réserves judicieuses. Sur d'autres, il témoigne de convictions que nous ne saurions partager, mais qui sont, nous le sentons bien, inébranlables.

Quelles que soient les conclusions que chacun tirera de l'ouvrage, la lecture n'en est pas inutile. Sur bien des questions, elle est même fort instructive.

Au cours d'une préface à la fois brève, nette et très indépendante, le distingué traducteur, L. Lamorlette, dit avec raison que l'*Introduction à la Parapsychologie* incitera à examiner les faits avec plus d'objectivité que d'émotion, plus d'esprit critique que de désir passionné. Et c'est là, conclut-il, le plus grand bienfait qu'un tel livre puisse apporter.

Thalès, Recueil annuel des travaux et bibliographie, par l'Institut d'Histoire des Sciences et des Techniques et de leurs rapports avec l'Histoire des idées et de la Civilisation. Tome VI (années 1949-1950). Publié avec le concours du C. N. R. S. Un vol. de 96 p., gr. in-8° carré. Presses Universit. de France, Paris, 1951. Prix : 400 fr. — Six intéressantes étu-

des : Epistémologie dualiste et analyse historique de quelques théories (G. Bouligand); Sur les débuts de la théorie cellulaire en France (M. Klein); L'axiomatisation des mathématiques au IIIe siècle avant J.-C. (Daniel Lacombe); Les conceptions de Lavoisier sur les affinités chimiques et la constitution de la matière (M. Daumas); Un amateur de science, ami de Hobbes et de Descartes, sir Charles Cavendish, 1591-1654 (J. Jacquot). — Analyses d'ouvrages scientifiques par Daniel Lacombe et Roger Martin. Index des noms cités dans les diverses études.

L'Homme et la Mort dans l'Histoire, par *Edgar Morin*. Un vol. de 336 p. in-8° carré. Corrêa, Paris, 1951. — La place et même le temps nous font défaut pour donner un compte rendu détaillé de cet ouvrage. Ce n'est que partie remise. Nous nous en voudrions, toutefois, de n'en pas signaler dès maintenant la publication, car ce que nous avons lu nous donne une vive impression de force, d'originalité, d'érudition sans lourdeur.

Ouvrages reçus. — *Ma révolution*, par Camille Spiess (Tome III de l'*Enigme de l'Homme*). Un vol. de 95 p. in-8°, avec portrait hors-texte. Publications psycho-synthétiques 1927-1951. Editions Athanor, 31, Montelly, Lausanne (Suisse), 1951. Prix : 5 fr. suisses. — *Cas de conscience* (*Le médecin devant la guerre*); *Statut du médecin capturé*, par le Général - Médecin J. Voncken. Deux broch. Masson et Cie, éditeurs, Paris, 1951. — Aux mêmes éditions : *Vers un Code du Droit international médical*, par Paul de la Pradelle, professeur à la Faculté de Droit d'Aix; et *Les étapes du Droit international médical*, par A. et P. de la Pradelle et J. Voncken. — Si nous signalons ces divers travaux, c'est qu'ils posent, avec une grande élévation de pensée, des problèmes de *morale*, et non pas seulement des problèmes médicaux ou juridiques. — A. O.

REVUES

Psychologie des Peuples. Revue trimestrielle, dirigée par Abel Miroglio. (Boîte postale 258, Le Havre). 3e trimestre 1951. — Noté au sommaire : Pour une psychologie des peuples extrême - orientaux confucéens (G. Bois); La psychologie des peuples et les groupes sanguins (N. Lahovary); Corrélations entre groupes sanguins et tempéraments (J. Genevay); Le principe de relativité et la psychologie des peuples (B. Guillemain); A travers les revues qui parlent de l'Asie (Georges Hardy). Bibl. critique, etc...

Sciences et Avenir. Revue mensuelle (40, rue Saint-Séverin, Ve). — Noté dans le n° d'octobre 1951 une claire étude sur la Caractérologie, par Marcel Boll.

Culture humaine. Revue mensuelle. Réd. en chef : Marc Augeard (Editions Oliven, Paris). — Noté au sommaire du n° de novembre 1951 : deux études sur la volonté (par J. des Vignes Rouges et par le Dr Thooris). — Dans le n° de décembre : deux articles sur l'Enfance (F. Paitre et Dominique Mérange); la Culture de l'imagination (J. Guérin-Desjardins); les Tests dans l'armée (S. Sainderichin), etc...

GAZETTE

Hubert Fabureau. — *On lira plus bas le dernier texte d'Hubert Fabureau. Le* 17 *décembre, à la fin de l'après-midi, d'Auxerre où il habitait, il écrivait encore au* Mercure. *Il parlait de ses projets, d'une note qu'il voulait rédiger sur Mgr de Caylus et ses démêlés avec Diderot à propos de l'abbé de Prades, d'un choix de poèmes de Valéry qu'il préparait et au sujet duquel il s'intéressait au livre d'Albert Henry annoncé par nous. Dans la soirée même il s'abattait, et mourait en quelques instants.*

Il était né en 1905 *à Fontaines, près de Toucy, en Puisaye, terroir de Marie Noël et de Colette. Après des études brillantes au lycée d'Auxerre, il vint à Paris préparer Normale à Henri-IV, où il fut l'élève d'Alain. Admissible en* 1926, *il ne se représenta pas au concours : la maladie qui l'arrêtait ne l'empêcha pas d'achever en* 1927 *sa licence ès lettres et d'obtenir l'année suivante son diplôme d'études supérieures, mais elle l'obligea à s'interrompre encore alors qu'il préparait l'agrégation. Il entra dans l'enseignement, comme licencié, à la rentrée de* 1931. *Son premier poste fut Valenciennes; il passa six ans plus tard au lycée Jacques-Amyot d'Auxerre, qu'il ne devait plus quitter, et où il enseignait les lettres dans les classes supérieures.*

« Plus encore que par sa conscience professionnelle, a dit de lui son proviseur, M. Raulic, le jour de ses obsèques, M. Fabureau se distinguait par la haute valeur de son enseignement. C'était un plaisir de le voir en classe dirigeant avec autorité et aisance une correction de version latine ou une conversation substantielle et vivante à propos d'un texte français. L'atmosphère était sympathique; l'érudition du professeur, sa finesse, ses vues souvent originales, son enseignement clair et nourri conféraient à ses classes un puissant intérêt. Les élèves ne s'y trompaient pas. Ils étaient reconnaissants à M. Fabureau de leur donner une précieuse culture littéraire et de leur inspirer le goût de la poésie. »

Ses travaux personnels, s'ils pouvaient se refléter dans son enseignement, n'en étaient aucunement marqués. Les différents livres qu'il a donnés n'avaient rien d'universitaire. Ce furent d'abord, dans la petite collection à bandeau rouge des Editions de la Nouvelle Revue Critique, un Guillaume Apollinaire *en* 1932, *un*

Stéphane Mallarmé *en* 1933 *et un* Max Jacob *en* 1935. *En* 1937 *le même éditeur publiait de lui, hors collection, un volume sur* Paul Valéry. *Dix ans plus tard il faisait paraître aux éditions des Trois Compagnons un choix important des* Nuits de Paris *de Rétif de la Bretonne, et du même, à la fin de* 1951 *— peu de semaines avant sa mort —, un choix des* Contemporaines *au Club Français du Livre, chacun de ces recueils étant précédé d'une longue préface. Au moment où il est mort, il achevait de corriger les épreuves du choix de poèmes de Valéry que Hachette lui avait demandé pour la collection classique Vaubourdolle.*

Au Mercure, *auquel il collaborait depuis la fin de* 1947, *il n'a pas donné moins de vingt-cinq courts articles, qui ont paru soit sous la rubrique « Variétés » soit dans la Gazette. Les lecteurs ont pu y apprécier des qualités très personnelles faites à la fois de verve et de finesse, de piquant et de truculence, d'une curiosité toujours très éveillée et peut-être très désabusée, d'une érudition approfondie et animée pourtant d'un sens extrêmement constant du vivant. Ce qui ne pouvait pas y apparaître, ce sont des vertus humaines et viriles de droiture, de délicatesse, de sûreté dans l'amitié, de fidélité, qui se rencontrent rarement au même degré de pureté.*

Loaisel de Tréogate. — *Condamnés aux exercices de parade, les fils de l'Empire fatiguèrent les échos avec leurs appels aux armes toujours déçus. Comme ils se sentaient vieillir loin des champs de bataille, ils accusaient le ciel d'avoir réservé à leur génération maudite l'opprobre d'une longue existence sans péril et sans gloire. Mais d'autres déjà, en des temps plus lontains, avaient connu pareil destin et sur le mode mineur exhalé la mélancolie dont gémiront les grandes orgues romantiques. Ainsi le gentilhomme breton Loaisel de Tréogate, qui naquit en* 1752 *et servit sous Louis XVI dans les escadrons des gendarmes du roi, s'enthousiasmait en vain, pour « le mécanisme de la guerre, le plus grand, le plus étendu de tous les mécanismes ». Son génie militaire demeurait sans emploi par la faute d'une paix déprimante, dont il dénonce les funestes conséquences. « La paix, dit-il, efféмine les hommes, enfante et nourrit l'oisivité; elle fatigue, elle décourage l'officier le plus ardent à travailler aux progrès de son art. » Puisqu'il ne peut croiser le fer avec l'ennemi, notre homme d'épée use sa fièvre guerrière à pourchasser l'erreur et à pourfendre le préjugé. Il élabore des plans de réforme, destinés à entretenir la vigueur du soldat, qui languit dans le repos. Plus de manœuvres sur des espaces bien unis et des positions alignées au cordeau. Il faut franchir les fossés et les rivières, s'enfoncer dans les terres labourées, charger sur le flanc rocailleux des montagnes. En outre, seules les places frontières devront conserver des régiments dans leurs murs. Car Loaisel de*

Tréogate redoute particulièrement « les filles de mauvaise vie, si communes dans les garnisons, les maladies, les vices destructeurs qui résultent de leur commerce ». Pour préparer les troupes aux salutaires épreuves de la guerre, on les occupera donc sans cesse à de grands travaux d'utilité publique en pleine campagne, loin de la corruption des villes.

En attendant d'exposer à loisir ses idées favorites dans le « projet de discipline militaire » dont il menace le public, Loaisel de Tréogate esquisse déjà les grandes lignes de ce programme rénovateur, grâce aux notes copieuses qui encombrent les pages de son roman : Dolbreuse ou l'Homme du Siècle ramené à la Vérité par le Sentiment et par la Raison (*A Amsterdam; et à Paris chez Belin, libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,* 1783). *Redoutable entre tous, le titre du livre annonce une intrépide vocation de moraliste. Et la préface fort explicite confirme toutes les craintes. Coûte que coûte, Loaisel de Tréogate est décidé à sacrifier sa vie pour le service de sa patrie. Animé d'un beau courage, il entasse ses moellons avec l'espoir d' « achever le grand édifice de la morale » dont Rousseau posa la première pierre. D'autres écrivains, ouvriers de la même cause, « ont trop négligé la connaissance de l'homme physique ». C'est là une faute inexpiable que le gendarme du roi a garde de commettre, quand il recueille les confidences du héros, qu'il modèle à sa propre image. En effet, le marquis Dolbreuse est un gentilhomme breton qui possède « un cœur sensible et des organes vigoureux ». La femme qu'il distinguera ne risque donc pas de vivre incomprise à ses côtés. Par la vertu de son exemple entraînant, cet athlète complet doit même réussir à « remettre en honneur parmi nous l'amour conjugal, dont le nom seul est presque devenu un ridicule ». Telle est la douce espérance qui flatte le cœur de Loaisel de Tréogate; et la recette proposée fut sans doute hautement efficace, puisqu'elle vaudra plus tard à l'auteur de* Dolbreuse *la reconnaissance de l'austère Convention nationale.*

Au sortir de la chapelle rustique où fut célébré leur mariage, Dolbreuse et sa jeune femme Ermance vont se perdre dans la solitude des prairies, afin d'écouter au clair de lune le chant des grenouilles. Tous deux ont pleuré en lisant la Nouvelle Héloïse *et ils goûtent dans sa plénitude le sentiment de la nature, dont Jean-Jacques leur révéla les délices. C'est pourquoi ils s'attardent d'abord sur des meules de foin fraîchement coupé pour ébaucher le grand œuvre qu'ils achèveront enfin sous « les branches recourbées » d'un vénérable tilleul, qui offre un asile propice à leurs vœux. S'ils consentent tout de même à regagner tardivement la demeure des hommes, c'est parce que « le réséda, le myrte et la rose enlacés l'un dans l'autre et suspendus en guirlande légère » au-dessus de la couche nuptiale laissent encore aux deux époux l'illusion de prolonger leur amoureuse ivresse au sein de la nature. Délicieux moments, moments filés de soie, dont la pure vision met le public en joie. Mais, dans l'univers romanesque où la fiction l'en-*

traîne, l'ingrat exige des spectacles toujours nouveaux. C'est en vain qu'un auteur prudent s'ingénie à varier les décors et les costumes pour donner un charme inusité au geste immuable de ses marionnettes. Seule, une opportune catastrophe saura prévenir l'outrageux bâillement d'un lecteur repu de félicité. Aussi notre romancier, qui n'est pas un béjaune, réserve au couple vertueux, dont il guide les ébats, une traîtrise soigneusement méditée.

Surtout Loaisel de Tréogate n'oublie jamais la dangereuse mission qu'il a revendiquée. Le gendarme du roi prétend ramener ses contemporains à une meilleure conception des devoirs sociaux. Or, selon la plus élémentaire logique, s'il veut réconcilier avec la saine morale le personnage qu'il offre en exemple, il est contraint d'égarer d'abord l'infortuné Dolbreuse loin du chemin de l'honneur et il devra en toute hâte le plonger dans un infâme libertinage. C'est le moins qu'on puisse attendre d'un écrivain soucieux de fortifier sa thèse par une démonstration impeccable. Souvent même, les romanciers édifiants, pour mieux glorifier le triomphe final de la grâce, s'appliquent à retracer d'une plume audacieuse la délectable horreur du péché. Avec un magnifique esprit de sacrifice, ils consentent à vivre au milieu d'une atmosphère empuantie du soufre de l'enfer; et ils ne manquent pas de confesser à un public attendri les tourments de leur âme chrétienne qui, pour l'accomplissement d'un pieux dessein, se condamne à évoquer sans trêve les égarements de la chair avilie. Loaisel de Tréogate est plus discret. Son pudique héros, bourrelé de remords, ne se résigne pas si facilement à détailler des aventures galantes aux épisodes multiples. Il rougit trop d'avoir prodigué en faveur d'indignes créatures « des transports faits pour être le prix de la vertu ». Le pauvre gentilhomme avait commis l'imprudence de venir à la cour solliciter un emploi digne de l'éclat de sa race. C'est alors qu'une marquise volcanique l'entraîne dans ses débordements. « Conduit sans savoir où j'allais, avoue-t-il, pressé, presque étouffé sur un sein de feu », Dolbreuse succombe, après une héroïque résistance. Depuis ce jour fatal, qui vit périr sa vertu conjugale, il hante tour à tour les grandes dames cyniques et les beautés vénales de Paris, cependant que la fidèle Ermance attend sagement dans son lointain manoir le retour du mari volage. Tant de sérénité obtient enfin sa récompense. Après cet intermède douloureux, mais nécessaire, les deux époux pourront à nouveau sous le ciel breton relire tout à leur aise la Nouvelle Héloïse *et fouler longuement l'herbe des prairies.*

Pour convertir au culte de la vertu les cœurs corrompus, l'auteur de Dolbreuse *multiplie ingénument les traits enchanteurs et s'applique à donner aux plaisirs licites le prestige de la volupté coupable. La vie conjugale procure au libertin repenti un avant-goût de la félicité céleste. Ermance, dit-il, « se transformait en divinité dans mes bras ». Et l'existence quotidienne des époux devenait alors une succession d'enivrantes « extases où nos cœurs et nos sens épuisés, mais toujours insatiables, ne pouvaient s'arrêter encore ».*

Loaisel de Tréogate est parfois même effrayé de la fougue surabondante de ses héros, qui sentent à tout moment leurs veines gonflées par « une augmentation subite d'esprits animaux ». Car il redoute pour eux le blâme des esprits timorés « froids partisans du système léthargique de l'insensibilité ». Mais le gendarme du roi triomphe sans peine en lançant à ces lecteurs faibles des reins un insolent défi : « Ah! s'écrie-t-il, jamais vous n'avez goûté le bonheur d'être aimés d'une femme vertueuse... » Surtout ce qui le réconforte, c'est la pensée qu'il prolonge les leçons de Jean-Jacques. En compagnie du citoyen de Genève, on ne risque point de s'égarer. C'est lui en effet qui apprit aux cœurs sensibles à savourer les jouissances de la vertu. Aussi, dans un commun élan de gratitude, le marquis Dolbreuse et sa jeune femme décident de partir pour Ermenonville, afin d'arroser de larmes la tombe du philosophe. L'Ile des Peupliers les voit d'abord muets de ferveur « comme à la porte d'un temple où l'on se recueille pour y entrer avec un maintien plus religieux ». Puis Ermance s'approchant du tombeau « pressa de son sein le marbre sacré », tandis que Dolbreuse appelait le défunt à grands cris, lui dédiait l'offrande de la marquise et exprimait l'espoir que ses « mânes vertueux en tressailleraient de plaisir ». C'est enfin la tabatière de l'apôtre qui reçoit l'hommage suprême des dévots de Jean-Jacques au terme de leur pèlerinage.

Malgré son délire rousseauiste, le gentilhomme breton, revenu dans son « antique château, flanqué de hautes tours crénelées », reste fidèle à la foi de ses pères. Dolbreuse est un bon chrétien qui écoute avec émotion le chant des cloches, s'abîme en prières au pied du calvaire rustique et se prosterne, mains jointes, au passage du saint sacrement que le prêtre porte aux agonisants. Bien mieux, en ce siècle des philosophes, Loaisel de Tréogate n'hésite pas à faire l'éloge de la vie monastique. Vingt ans avant le Génie du Christianisme, *il célèbre les pieuses demeures qui offrent un asile à ceux que tourmentent les orages du cœur. Ainsi l'époux d'Ermance, quittant Paris, s'était purifié de ses péchés par une retraite de plusieurs mois dans un couvent de Camaldules. A cette occasion, l'auteur de* Dolbreuse *réussit même à exalter le dévouement des chiens dressés par les moines du Mont Saint-Bernard. Subtil détour et plaisante gageure. Mais quand on est gendarme du roi, on ne recule devant aucun exploit.*

HUBERT FABUREAU.

Heurs et Malheurs de Diderot. — *Les mésaventures du* Neveu de Rameau *passaient naguère pour « exemplaires », les voilà banales. La découverte du fonds Vandeul, due à M. Herbert Dieckmann (voir le* Mercure *du 1er janvier, p. 163), a fait sensation. A peine est-elle enregistrée, M. Jean Pommier lance une nouvelle bombe : il s'agit maintenant du* Rêve de d'Alembert.

De ce texte, si important, on connaissait l'existence d'une certaine

copie meilleure que la version imprimée, mais la piste en était perdue depuis 1832. *C'est elle que cherchait M. Dieckmann : il découvrit le fonds Vandeul, mais la copie du* Rêve *restait à trouver. Là-dessus, l'été dernier, dans un article du* Progrès médical, *le Dr Pierre Lemay annonce qu'il a dans sa bibliothèque un manuscrit du* Rêve *écrit par Naigeon. M. Jean Pommier, expert en diderotisme, l'approche, étudie avec lui le document et — en attendant une analyse plus technique à paraître dans la* Revue d'Histoire littéraire de la France — *publie ses conclusions dans le numéro du* 10 *décembre du* Progrès médical : *« Tout le problème critique est à reprendre sur cette donnée, un nouveau texte à établir (en maints endroits le ms. Lemay est meilleur, bien meilleur, que la copie autographe du fonds Vandeul) et je ne dis rien des conséquences : elles ne manqueront pas de se dégager de proche en proche, et j'en aperçois déjà un bon nombre. »*

Dont la première en date est cruelle, ou piquante. Le 19 *janvier, M. Paul Vernière, candidat au doctorat ès lettres, présentait en Sorbonne, comme thèse complémentaire, une édition critique du* Rêve *(ainsi que de l'*Entretien *et de la* Suite). *Or celle-ci se trouvait déjà imprimée quand fut révélé le manuscrit Lemay : la voilà sinon périmée (le travail fait demeure acquis), du moins dépassée avant même d'avoir paru.*

A la soutenance, un incident, soulevé avec détermination par M. Jean Pommier. M. Vernière a utilisé, à défaut du manuscrit Lemay, le manuscrit du Rêve *trouvé dans le fonds Vandeul; il a pu en recevoir d'Amérique des photos, le fonds ayant été microfilmé au temps où il villégiaturait aux Etats-Unis. Le microfilm, instrument de travail commode, est encore imparfait; par exemple, on y distingue mal les différences de couleur de l'encre. Le jury a voulu vérifier divers détails sur les originaux, lesquels sont rentrés en France, et se trouvent même à Paris. Impossible : le fonds Vandeul est maintenant* sous scellés, *nul ne peut y accéder, fût-il spécialiste de Diderot, professeur au Collège de France, membre d'un jury de doctorat. D'où la protestation de M. Pommier.*

*Et il s'agit de manuscrits qu'un décret publié à l'*Officiel *du* 14 *décembre a classés comme « documents dont la conservation présente pour l'histoire nationale un intérêt public ». Sacrés ils sont : que personne n'y touche!* Quid, *si les Américains ne s'étaient pas mis dans le circuit, s'ils ne les avaient pas photographiés, s'ils n'avaient pas la courtoisie de communiquer les photos à leurs collègues français déshérités? Quelle différence avec le temps où le fonds demeurait au secret!*

Que de mystères! M. André Blanchet, qui a pu voir les manuscrits exposés aux Etats-Unis et qui les décrit dans le Figaro littéraire *du* 5 *janvier, avive notre curiosité; après avoir raconté qu'Harvard en offrait* 17.000 *dollars, qu'on songeait même à « les vendre par lots séparés », il ajoute : « Un jour viendra sans doute où toutes ces vicissitudes pourront être dévoilées. »* « Monument

national », *dit-il encore, « échappé de justesse à la dilapidation et à l'exil.* »

Ces mots sonnent comme les « révélations » que M. Dieckmann tempère de tant de réticences (Inventaire du fonds Vandeul, *introduction, éd. Droz). Certes, la filiation en quelque sorte patrimoniale du fonds Vandeul, dont il donne le détail, se fait en ligne irréprochable. Mais, comparée à cette ligne théorique, la trajectoire propre du fonds, ou ce qu'on peut en entrevoir, est curieusement capricieuse. Quelle voltige! Tantôt les papiers se trouvent entre les mains de curieux ou d'amateurs qui ne sont pas toujours du premier choix, et dont certains se préoccupent plus de dérouter la concurrence que de s'en servir utilement. Tantôt on les voit en stage dans des archives publiques, sans que rien explique la confusion qui apparemment se produit entre le mot* archive *et le mot* archiviste... *Et le paquet s'effrite à mesure. Et cette volatilité n'a d'égale que l'impénétrabilité des obstacles auxquels se heurtent alors (ou déjà) la plupart des chercheurs qualifiés, ou le caractère systématiquement confus de tout cet historique. Du moins les jugements de M. Herbert Dieckmann sont-ils catégoriques : « Le sort et les pérégrinations du* fonds Vandeul *sont plutôt du domaine du roman d'aventure que de l'héritage littéraire. » « Ce dont il s'agit surtout, c'est de percer finalement » (hyperbole? antiphrase?) « le mystère et la légende qui, depuis plus de cent cinquante ans, entourent cette collection et qui ont été perpétués et maintenus d'une manière arbitraire et impardonnable* ». Arbitraire *et* impardonnable, *évidemment ce sont là deux adjectifs qu'on ne risque plus d'avoir à employer désormais dans cette affaire; ce qui précède le prouve assez.*

Au Mercure de France. — *L'ouvrage de M. Albert Henry,* Langage et Poésie chez Paul Valéry, *annoncé pour la première fois dans notre numéro de novembre, vient de paraître au Mercure.*

Il est divisé en deux parties sensiblement égales. La première est une étude critique de divers aspects de la poésie de Valéry considérée dans ses rapports avec les problèmes du langage (on a pu en lire deux chapitres dans le Mercure du 1er *janvier* 1951). *Un lexique forme la deuxième partie; il groupe, par ordre alphabétique et avec les éclaircissements et références utiles, les principaux mots de l'œuvre poétique de Valéry pris dans un sens différent de l'usage courant.*

Dans un domaine où le bavardage et l'approximation sont, sinon de règle, du moins de pratique fréquente, M. Albert Henry s'est attaché à la précision, à l'exactitude et à l'objectivité. On verra désormais dans son livre le meilleur auxiliaire d'une poésie réputée obscure.

Après des études universitaires à Bruxelles et à Paris, M. Albert Henry, aujourd'hui professeur à l'Université de Gand, s'est consacré surtout à la langue et à la littérature françaises. Il est l'auteur

de plusieurs ouvrages de philologie française médiévale, et d'articles parus dans les principales revues de philologie romane (Romania, Revue des langues romanes, Le Français moderne, Zeitschrift für Romanische Philologie, Vox Romanica, Romance Philology) ; *il s'intéresse particulièrement à la manière personnelle dont l'écrivain exploite les ressources communes de la langue.*

Prisonnier de 1940 *à* 1945 *en Allemagne, il en a rapporté un essai,* Offrande wallonne, *sur les hommes, la terre, les biens et les liens spirituels de la Wallonie. L'*Offrande wallonne *a été publiée à Liège en* 1946.



Vient également de paraître au Mercure, sous le titre Les écrits de Georges Duhamel, *un important travail bibliographique dû à M. Marcel Saurin. On y trouve recensés tous les écrits de Duhamel jusqu'en* 1951 : *les articles comme les livres. Deux portraits, par Henri Doucet et Berthold Mahn. Ce gros volume de* 440 *pages in-octavo s'ouvre sur une préface de Georges Duhamel.*



Une réimpression attendue depuis dix ans est enfin sortie : celle des Hommes abandonnés *de Duhamel. Rappelons qu'on y trouve réunis huit récits :* Le Voiturier, On ne saurait tout dire, L'Epave, Origine et prospérité des singes, Le Bengali, Nouvelle rencontre de Salavin, Une expédition, La chambre de l'horloge.

Ouvrons la bibliographie de Marcel Saurin. « Le Voiturier » a paru pour la première fois dans la Nouvelle Revue Française *en mai* 1921, *ainsi que « On ne saurait tout dire » en août* 1921; *« L'Epave » dans* La Revue *le* 1er *juin* 1920; *« Origine et prospérité des singes » dans* Les Œuvres Libres *en octobre* 1921; *« Le Bengali », dans* Les Ecrits nouveaux *en octobre* 1920; *« Nouvelle rencontre de Salavin », dans le* Mercure de France *du* 1er *septembre* 1921; *« Une expédition », dans la* Revue de Paris *du* 15 *octobre* 1920; *« La chambre de l'horloge » dans la* Revue hebdomadaire *du* 27 *août* 1921.

« L'Epave », « Le Bengali » et « Une expédition » ont été d'abord réunis, sous le titre collectif Trois journées de la tribu, *en édition de luxe, illustrée par Vlaminck, à la* N. R. F., *en* 1921.

La première édition des Hommes abandonnés *date de la fin de* 1921.



Désordres, *la pièce d'André Chanson que le* Mercure *a publiée dans ses numéros de mai et juin* 1947, *et qu'on répète en ce*

moment au théâtre Charles de Rochefort, change de titre : ces quatre actes s'appelleront désormais On ne voit pas les cœurs, *d'après le vers du* Misanthrope.



Notre collaborateur Lucien Maury vient de recevoir la Médaille d'Or de l'Académie suédoise des Neuf.

On connaît cette institution, souvent comparée à notre Académie Goncourt, mais plus richement dotée. Elle distribue chaque année des prix littéraires et publie une excellente revue d'histoire et de critique des littératures.

Sa Médaille d'Or n'avait pas été décernée depuis vingt ans; elle n'était jamais allée à un étranger. Elle vient reconnaître cinquante ans de relations et de travaux consacrés aux lettres scandinaves.



Publications récentes des collaborateurs réguliers du Mercure : *Nino Frank donne* Cinema dell' Arte, *panorama du film italien, dans la collection « Encyclopédie du cinéma » (Editions André Bonne); le Dr Georges Contenau,* La civilisation d'Assur et de Babylone, *édition entièrement refondue d'un ouvrage paru en* 1937 *(Payot); Jean Pourtal de Ladévèze,* Images de la Solitude, *poèmes (Le Divan); Jacques Levron,* La Haute-Bretagne, *réédition refondue et mise à jour de l'ouvrage paru en* 1938, *dans la collection « Lez Beaux Pays »* (Arthaud).

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 8925
Dépôt légal : 1er trimestre 1952.

...*La Part de Ciel*, que le succès est en passe d'inscrire au rang des révélations littéraires de l'année (*Le Dauphiné libéré*).

Thème assez simple et cependant tragique, où le combat d'une âme contre elle-même, dans une atmosphère torride, empoigne le lecteur (*Notices bibliographiques*, Liège).

Un beau et fervent roman (PIERRE DEMEUSE, *Le Peuple*, Bruxelles).

Un roman dépouillé, splendidement écrit et à travers lequel monte lentement le message innommé de l'Amour (*Le Courrier du Soir*, Verviers).

Ce que j'aime encore plus que la partie psychologique du livre, ce sont des paysages de la Basse-Guinée où se passe l'action... M. Pilotaz a décrit le drame de son héros avec une sobriété et un réalisme que l'on rencontre rarement dans ce genre d'ouvrages (RAOUL ANDRÉ, *L'Echo du Maroc*).

L'auteur a gagné une partie qu'il s'est imposée difficile... *La Part de Ciel* apporte une bouffée d'air pur au milieu de la production trop souvent étouffante du roman contemporain (*Cahiers des Alpes*).

Le style de ce court récit, un peu sec, demeure excellent; il devient pathétique petit à petit. La pesante lumière d'un purgatoire colonial et surtout la pénétration d'un dur état d'âme font de ce roman une œuvre digne de remarque (*Bulletin des Lettres*, Lardanchet, Lyon).

Sa rayonnante beauté formelle, si pure, si dure, si stricte, n'est égalée que par sa rayonnante beauté spirituelle (RENÉ MARAN, *La Corrèze républicaine*).

Tout cela est écrit dans un style simple, vif, ramassé, sans la plus petite bavure... Nous nous trouvons en présence d'un écrivain qui a bien du talent (A. ANDRÉ DE LA FAR, *Contacts*).

PAUL LÉAUTAUD

Passe-Temps

(*Madame Cantili. Un original. Souvenirs de basoche. La mort de Ch.-L. Philippe. Un salon littéraire. Ménagerie intime. Villégiature. Notes et souvenirs sur Remy de Gourmont. Mademoiselle Barbette. Admiration amoureuse. Adolphe van Bever. Mots, propos et anecdotes.*)

300 fr.

Propos d'un Jour

(*Amour. Notes retrouvées. Marly-le-Roy et environs. Gazette d'hier et d'aujourd'hui.*)

300 fr.

Poètes d'Aujourd'hui

3 vol., en coll. avec Ad. van Bever.

(*Morceaux choisis, accompagnés de notices biographiques et d'un essai de bibliographie.*)

Chaque vol. : 300 fr.



La revue *MERCVRE DE FRANCE* a publié des fragments du

Journal littéraire

dans les numéros du 15 mai 1935, du 15 novembre 1935, des 1er janvier, 1er février, 1er mars, 1er avril, 1er mai et 1er juin 1940, du 1er juillet 1940-1er décembre 1946 (n° 999-1000), du 1er février 1947 et du 1er juillet 1948 (*les numéros des 15 mai et 15 novembre 1935, 1er février et 1er juin 1940, 1er février 1947 sont épuisés*).

Imprimé en France